Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Lattaignant, Gabriel Charles de

Pièces Dérobées À Un Ami

Bd.: 1

Amsterdam (1750)
P.o.gall. 1198 m-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10093481-5

**Copyright**

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

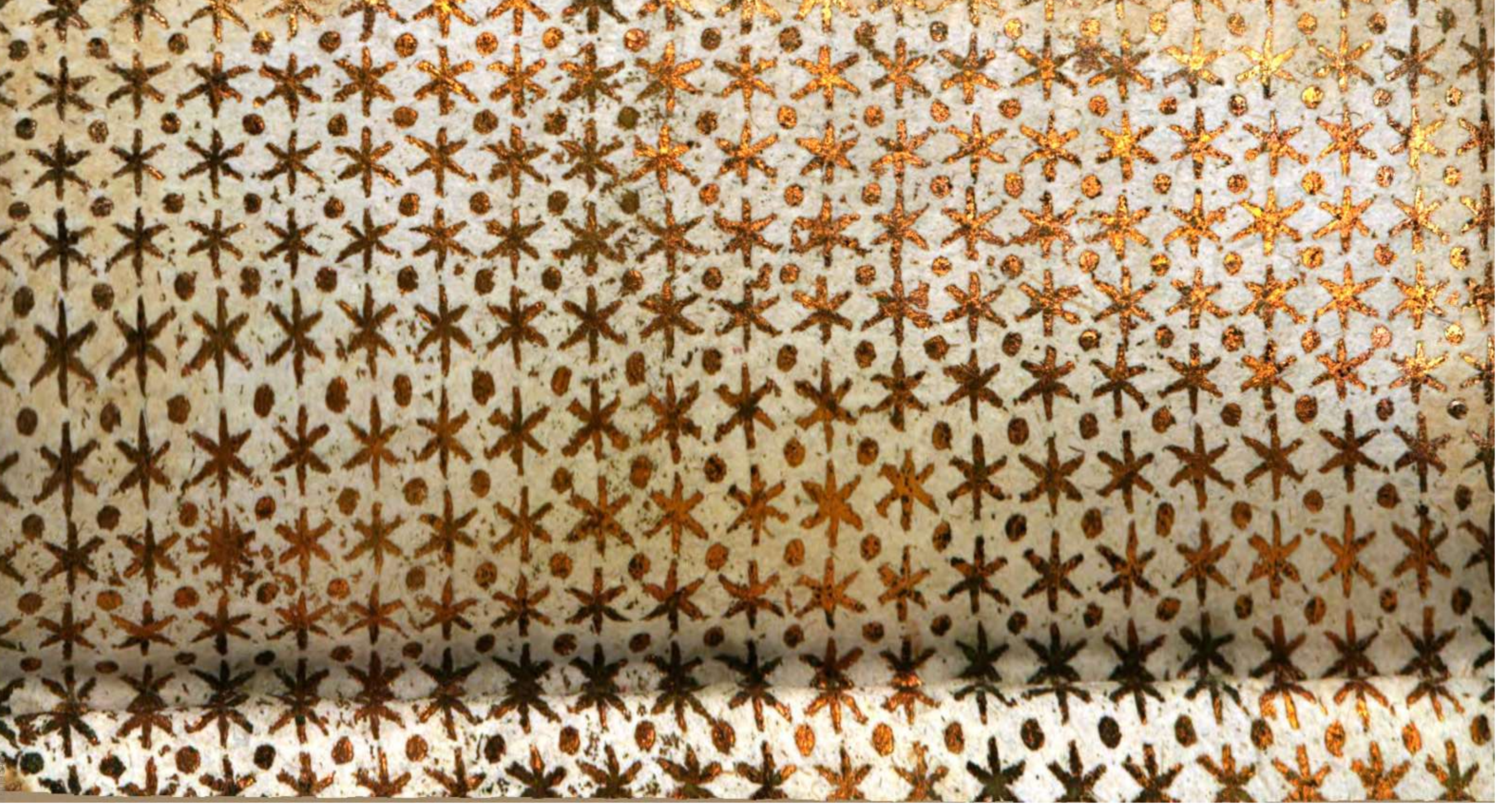
The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10093481

Ex bibliotheca

Steph. Quatremeri.



Mk

P.o.gall. 1198 m - 1

Lattaignant

(Gabr. Car.)

R

10093481

<3663561381001 2

<3663561381001 2

Bayer. Staatsbibliothek

10093481

10093481

# PIECES
# *DÉROBÉES*

## *TOME PREMIER.*

10093481

10093481

# PIECES DÉROBÉES

## A UN AMI.

### TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

1750.

Bayerische Staatsbibliothek München

10093481

Bayerische
Staatsbibliothek
München

10093481



# A L'AUTEUR.

*Monsieur,*

*On ne s'eſt jamais peut-être aviſé de voler les gens, pour leur faire enſuite honneur de*

*leur bien. L'idée en tout cas me paroît ſi ſinguliere, qu'aſſurément je ſerois piqué qu'on pût m'en diſputer l'invention.*

*Je vous ai donc en effet dérobé tout ce qui s'eſt trouvé ſous ma main, propre à entrer dans ce Recueil, & vous voyez que je ſuis du moins un Voleur d'aſſez bonne foi, puiſque non-ſeulement j'affiche mon vol, mais même que je vous le dédie. Ainſi je ne devrois point m'arrêter à juſtifier un larcin fait au profit du Public, & dont certainement on me ſçaura gré. Mais il faut donner quelque choſe à vos inquiétudes & à vos ſcrupules; il faut vous raſſurer ſur une entrepriſe dont l'évenement me regarde autant que vous.*

*Vous ſçavez qu'en* 1746 *on voulut vous jouer le même tour, & vous imprimer malgré vous, ou ſans votre aveu. Un mal-adroit fit en un volume in-*12. *une mauvaiſe Rapſodie de vos Pieces, qui fut heureuſement ſupprimée, & dont il n'a jamais paru que cinq exemplaires. C'eſt préciſément ce méchant Recueil, où je n'ai pu voir ſans indignation tant de jolies choſes eſtropiées, défigurées, & remplies de fautes, qui m'a fait naître le deſſein d'être*

*votre Editeur. J'ai penſé que sûrement tôt ou tard quelqu'uns de ces* Frelons Littéraires *qui font leur profit de tout, & qui gâtent tout, feroit réimprimer vos Poëſies avec l'alliage & les fautes dont ils ne manquent pas d'orner leurs compilations, & j'ai cru devoir prévenir cet inconvénient. La réputation de nos Amis nous doit être chere, & c'eſt en quelque façon les trahir, que de ne pas s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux atteintes que l'ignorance ou la mauvaiſe foi peuvent lui porter.*

*Voilà, Monſieur, le but d'un larcin dont je m'aplaudis : Et ne croyez pas que je manque de complices. J'ai tiré de vous tout ce que j'ai pû, mais pluſieurs de vos Amis m'ont aidé. J'ai d'ailleurs trouvé des gens communicatifs qui m'ont ouvert leurs portefeuilles, & chacun a contribué à cette récolte. Ainſi s'eſt formé ce Recueil qui, comme je l'oſe eſperer, ne plaira pas moins dans ſon aſſemblage que les Pieces qui le compoſent ont plû en détail. Il ne pouvoit paroître plus à propos pour ſervir de Pendant au* VERGIER, *dont on a donné depuis peu la ſeule Edition qu'on puiſſe lire.*

*On pourra me blâmer, & vous tout le premier, de n'avoir point rangé les Piéces dans l'ordre du tems où elles ont été composées. J'avoue qu'à cet égard il y a bien de la confusion, & qu'un peu d'ordre feroit mieux. Mais l'embarras de fixer les dattes me mettoit dans la nécessité de vous consulter, & ni le secret dont j'avois besoin, ni la précipitation qu'exigeoit une échapée de cette nature ne m'ont pas permis de porter jusques-là l'exactitude. Après tout, quand le Lecteur s'amuse, la Chronologie a mauvaise grace de vouloir reclamer ses droits.*

*Me seroit-il plus difficile de vous tranquilliser sur certaines craintes que votre délicatesse pourra se faire ? A qui viendroit-il dans l'esprit qu'une Edition faite à votre insçu puisse être votre ouvrage ? Si on vous soupçonnoit d'y avoir seulement songé, on vous rendra toujours la justice de vous croire trop paresseux, pour y avoir la moindre part. Un homme voué aux plaisirs de la société, qui ne fait des vers que pour s'amuser, ou pour amuser ses amis, qui par conséquent craint le nom d'Auteur autant que celui d'ennuyeux,*

*& qui donne tout ce qu'il fait avec la même facilité qu'il le fait, étoit ſans doute bien éloigné de contribuer à la publication de ſes amuſemens. Non, Monſieur, (& j'en ſerai crû, parce que le fait eſt exactement vrai) vous n'êtes entré pour rien ni dans le projet ni dans la façon d'un Recueil où cependant tout eſt de vous. Ici l'amour propre & la modeſtie de l'Auteur n'ont rien eu à démêler enſemble. Point de ces combats dont le public eſt ſouvent bercé ; combats métaphoriques & auſſi ſérieux que celui de Don Quichotte avec le Barbier Samſon Carraſco. On ne vous a fait nulle violence, & je n'ai pas même voulu riſquer un refus. Ainſi tout roule ſur mon compte, & ſi je n'avois pas auguré pour vos productions un accueil auſſi favorable que celui dont j'oſe me flatter, je me ſerois bien gardé de vous rendre un mauvais office en les publiant.*

*Au reſte quand on voudroit s'obſtiner à ſupoſer du moins votre conſentement par rapors à cette Edition, quels pourroient être vos ſcrupules? Il n'y a dans tout ce Recueil ni* impiété, *ni* obſcenité, *ni* ſatire, *vices ſi communs au-*

*jourd'hui, & dont peu de Livres de cette eſpece ſont préſervez. Vous ne célébrez que des femmes aimables. Tous vos vers ſont d'agréables tributs rendus à l'amour & à l'amitié. Il n'y a là de quoi faire rougir perſonne, & c'en eſt même plus qu'il n'en faut pour mettre tous les Lecteurs dans vos intérêts. Croiriez-vous votre caractere bleſſé, parce qu'on jouira d'une partie des agrémens que vous avez répandus dans les ſociétez pour qui vous réſervez vos talens ?* L'Abbé de Chaulieu *qui étoit homme de condition comme vous l'êtes, & revêtu du même caractere, eſt aſſurément un modele dont la mémoire ſi chere encore, doit vous raſſurer ſur la votre.*

*Je conviens qu'en vous imprimant, il n'y avoit qu'à perdre pour vous. Vos chanſons denuées du chant & des graces particulieres que votre voix & votre goût ſçavent leur donner, ſouffriront néceſſairement un peu de dechet. Il en eſt des autres pieces, comme des bons mots : le ſel s'en évapore en partie avec* l'apropos *qui les a fait naître. Mais c'eſt un inconvénient qui vous eſt commun avec nos meilleurs Ecrivains. Pour vous*

*en dédommager en quelque ſorte, je puis vous aſſurer que de ma part j'ai apporté tous mes ſoins pour rendre ce livre le plus correct qu'il m'a été poſſible. Enfin, quoique vous en puiſſiez dire, vous ſerez lû, vous ſerez chanté, & je compte que cette petite ſupercherie n'alterera point l'amitié dont vous honorez,*

*MONSIEUR,*

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur M. D. Q.

P. S. *Occupé à vous dorer la pilule, je n'ai point penſé à une Préface. Il faut pourtant dire quelque choſe à ceux dont on veut ſe faire lire. Ainſi trouvez bon que je couſe ici quelques idées dont le Lecteur fera l'uſage qu'il voudra.*

SEROIT-CE hazarder un paradoxe que d'oſer avancer, que de tous les genres de Poëſie, le plus ancien eſt la Chanſon ?

La Poëſie & le Chant vont ſi bien enſemble : ils ſe marient ſi naturellement, qu'il y a bien de l'apparence que, dès que les hommes ont chanté, ils ont cherché des expreſſions qui puſſent s'unir au chant, & en conſerver l'image ; ou, qu'après avoir inventé un langage plus propre que le vulgaire à peindre les mouvemens de l'ame, ils y ont attaché le chant.

Quelque origine qu'on veuille donner à l'union du *Rithme* & de l'*Expreſſion*, elle s'eſt vraiſemblablement établie partout de la même maniere, & l'on en trouve des veſtiges chez les peuples les plus barbares. Le Lapon au milieu de ſes glaces qui n'offrent que des objets d'horreur, & l'Afriquain ſous le ciel brulant qui dévore tout autour de lui, chantent ou leurs plaiſirs ou leurs peines.

L'idée que nous donne Lucrece de l'invention du Chant eſt trop agréable, pour ne pas l'adopter ici. *Les Oiſeaux*, dit ce Poëte Philoſophe, *ont été les premiers Mu-*

*ficiens , & nos premiers maîtres* (1). Quand nous n'aurions pas l'autorité de Lucrece, il eſt très-naturel de penſer que les Oiſeaux nous ont apris ces accens variez , ces inflexions , ces tenues , ces grands traits , ces fugues qui ſont le charme des oreilles. Mais après avoir été leurs diſciples, nous ſommes devenus leurs maîtres à notre tour ; & c'eſt apparemment par reconnoiſſance que nous les inſtruiſons aujourd'hui.

Je ſçai que pour chercher les premieres traces de la Poëſie lyrique ou chantante , on pourroit, avec de l'érudition, remonter aux Hebreux & aux Egyptiens, ou ſe rabattre au moins ſur les Grecs : car où ne mêle-t-on pas les *Grecs ?* Mais cet appareil litteraire pourroit effrayer bien des lecteurs.

Je n'empêche point les *Chanſonniers* de revendiquer Anacreon & Sapho. Je leur paſſerai même Horace & Catule. J'irai enfin juſqu'à reconnoître que les Romains avoient, comme nous, leurs *Brunettes* &

(1) *At liquidas Avium voces imitarier ore,*
*Ante fuit multò, quam lævia carmina cantus*
*Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare.*
Lucret. lib. 5.

leurs *Flons Flons*. En effet, quand l'Affranchi d'Auguſte ne nous auroit pas conſervé, dans l'hiſtoire du joueur de flute apellé *le Prince*, ce petit fragment de Chanſon qui donna lieu à une ſi plaiſante équivoque(1), Les chanſons libres & piquantes dont on faiſoit eſſuyer les traits à ceux qui obtenoient les honneurs du triomphe, reſſemblent aſſez, ce me ſemble, à nos *Vaudevilles grivois*. Je n'en veux pour exemple, que ce refrain gaillard que Ceſar à ſon entrée dans Rome entendit chanter par ſes ſoldats mêmes; *Urbani ſervate uxores &c.* N'eſt-ce pas à peu près ce qu'on eut pû dire, à l'ouverture d'une campagne, pour un de nos Généraux qui a fait partout ample moiſſon de myrthes & de lauriers ? *Citadins, gardez bien vos places & vos femmes.*

Cependant, quoiqu'on ſoit flatté de tous les rapports qu'on peut nous trouver avec les Romains, pourquoi vouloir tirer de ſi loin un gout dont la ſource eſt ſi près de nous ?

Il n'eſt point ici queſtion des Gaulois.

(1) *Lætare incolumis Roma ſalvo* Principe. Phæd. L. 5. fab. VII.

Ces peuples qui me paroiſſent trop peu polis, pour avoir eu tant de commerce avec les Romains, avoient une ſorte de chanſonniers, nommez *Bardes*. Mais leurs chanſons graves & ſerieuſes étoient conformes à leur genie auſtere & guerrier. Ce n'étoient que des Vaudevilles héroiques à la louange de leurs Capitaines. Si nous tenons d'eux quelque choſe, c'eſt peut-être l'uſage où nous ſommes de chanſonner nos Généraux. En tout cas l'ingénieux badinage qui, dans nos chanſons militaires, a été ſubſtitué au froid héroique, apartient ſurement à la gaieté Françoiſe.

Or, pour ramener les choſes au ſeul point de vue où naturellement il faut les placer, les vrais fondateurs du genre où nous excellons de l'aveu même de nos rivaux, ſont les *Troubadours*, peres de la Poëſie Italienne. Ainſi la Chanſon proprement dite, née *Provençale* ou *Occitaniene*, eſt une production nationale, un fruit de terroir que nous devons au genie d'un peuple porté à la galanterie, gai par complexion : genie très-communicatif, & dont tous les François tiennent plus ou moins.

Et qu'on ne croye pas que ce ſoit faire un médiocre honneur à nos *Chanſonniers*, que de les repréſenter aujourd'hui comme les ſucceſſeurs des Troubadours. Car ces Chanſonniers Provençaux étoient des perſonnages importans : ils étoient en grande conſidération, & vivoient dans les Cours les plus polies de l'Europe. Il y a peu de bonnes maiſons en Provence qui, parmi leurs hommes illuſtres, ne comptent quelques Troubadours, & qui ne s'honorent de leur nom.

Le génie Chanſonnier ne dérogea point en paſſant dans le cœur du Royaume. Il ſuivit les progrès de notre langue, & en ſe poliſſant avec elle, il s'établit dans toutes nos Cours, comme dans ſon véritable élément. Et quels perſonnages à citer en faveur d'un amuſement qui ſemble nous caracteriſer, que ce *Thibaut Comte de Champagne* qui fit tant de Chanſons pour la Reine Blanche, qu'un *Raoul Comte de Soiſſons*, *Robin de Compiegne*, *Gomer de Villiers*, *Pierre Mauclerc Comte de Bretagne*, & *Charles d'Anjou frere de Saint Louis* ! La Cour de François Premier, qui ſe

ſe diſtingua par la galanterie & la politeſſe, mit les Chanſons fort à la mode. Ce Prince en faiſoit preſqu'autant que ſa Sœur (*a*), la ſpirituelle Reine de Navarre ; & ce goût ne fit que ſe fortifier ſous ſes ſucceſſeurs. Enfin Henri IV. lui-même, ſoit par cet enjouement naturel qu'il tenoit du pays où il étoit né, & qui ne l'abandonna jamais, ſoit par un goût héréditaire que lui eut tranſmis ſon Ayeule, chanta plus d'une fois ſes Amours. Voilà le métier bien honoré ſans doute : s'il n'a point conſervé cet éclat, c'eſt le ſort des grandeurs humaines.

Ce genre qui avoit été juſques-là auſſi loin qu'il pouvoit aller, ne devoit acquerir toute ſa perfection qu'avec les autres genres de Poëſie, & le point au-delà duquel les Arts ne font que décliner, avoit ſon époque marquée au regne heureux de Louis XIV. Auſſi ce regne a-t-il produit *Blot*, *Coulange*, *Lainé*, *Vergier*, & une foule d'autres bons *Faiſeurs*, qui nous ont aſſuré le pas ſur nos Maîtres. Le même génie a paſſé juſqu'à notre âge, ſans s'affoiblir, & j'oſe le dire, ſans éprouver les viciſſitu-

(*a*) *Marguerite.*

des, hélas! trop ſenſibles qu'on apperçoit de plus en plus dans tous les autres genres de Poëſie.

On connoîtroit pourtant bien peu la nature du petit Poëme en queſtion, ſi on l'imaginoit ſans difficultés. La *Chanſon moderne* eſt conſtamment l'Ode des Anciens. Elle en réunit les différens caracteres, & n'en exclut abſolument aucun. Il eſt vrai, qu'elle n'eſt point aſſujettie à des régles auſſi ſéveres, & ſans doute il n'y a pas la moindre apparence à pouvoir en donner pour un genre qui dépend autant que celui-ci des ſaillies de l'imagination. Mais c'eſt en cela même que la Chanſon eſt un genre moins aiſé qu'on ne penſe. Car, ſi ni l'étude ni le travail ne doivent point s'y faire ſentir; ſi elle ne doit, comme l'Epigramme (*a*), reſpirer que la liberté, & la facilité de la veine d'où elle ſemble être échapée ſans effort, ne faut-il point d'art pour cacher les traces de la lime, pour lui donner ce tour naturel, & cet air vif, aiſé,

(a) ——— *Debent Epigrammata nobis*
*Sponte ſua naſci, Pontice, non fieri.*
Paſq. Epig. L. IV.

naïf qui fait tout le prix des choſes de génie ? Tranchons le mot : Dans tous les ouvrages où le goût, plus indulgent que l'oreille, bannit les contraintes de l'Art, plus on accorde à la négligence, plus on exige de l'eſprit. Cependant ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que la plûpart de nos faiſeurs de Chanſons vouluſſent les travailler un peu plus, ou ne pas négliger à un certain point le langage & la verſification ? Si c'eſt-là une Regle que je propoſe, comme cet avis en a un peu l'air, j'en demande pardon aux gens du métier. Je ne prétends point leur donner des chaînes, ni attenter à la liberté dont ils ſont en poſſeſſion : mais j'ai toujours remarqué que les Chanſons les plus régulieres, étoient ordinairement les meilleures.

On n'héſite point à mettre au rang de celles-ci les Chanſons qui entrent dans le Recueil que nous publions, & qui en font la plus grande partie. L'Auteur, qu'on reconnoîtra de reſte à ſa facilité ſinguliere, & à une fécondité qui ne tarit point, quelque ſujet qu'il ait à manier, n'eſt certainement pas borné aux Chanſons. On verra

par ſes Epîtres, par quelques Fables, & par d'autres Piéces plus ſérieuſes, qu'il réuſſit dans plus d'un genre, & qu'il a des places à choiſir au Parnaſſe François.

Mais puiſque c'eſt l'avoir nommé, que de publier ſes Ouvrages, on ne riſque rien à produire ici les témoignages qu'il a reçus de pluſieurs Écrivains de réputation. Leur ſuffrage, en juſtifiant le nôtre, ne peut qu'être agréable à ceux qui les ont applaudis eux-mêmes.

---

## *A L'AUTEUR,*

### *Par Monſieur Tanevot.*

DE l'enjouement de la ſaillie
Une ingénieuſe folie
Qui, bien loin de l'exclure, adopte le bon ſens;
L'art de faire chanſon jolie,
Et d'y joindre de doux accens,
Du ciel en ta faveur ſont les heureux préſens.
D'un ſexe délicat enlever le ſuffrage,
Et plaire à des mortels d'un jugement exquis,
D'amour & d'amitié former ſon appanage,
De tes talens voilà le juſte prix.

10093481



Ces héros du plaiſir, Anacreon, Horace
Badinoient avec moins de grace ;
Et par un trait vif & brillant
Ton eſprit dans le ſein d'une Bacchique troupe,
Comme un Champagne petillant,
Verſe la joie à pleine coupe.
Ainſi tu ſçais te rendre, en diſſipant l'ennuy,
Heureux pour toi, plus heureux pour autrui.
Tu dis, Abbé, que la nature
N'a pas fait un chef-d'œuvre, en formant ta figure:
Que cela ſoit ou non, il ne t'importe pas.
Des Ris, des Jeux tu ſçais les patenotres,
Et montres que, pourvu qu'on ait certain appas,
On peut bien ſe paſſer des autres.

---

## *COUPLET AU MEME,*

*Par Monſieur Fuſelier.*

Sur l'air *de Blot.*

JE crois à la Metempſicoſe :
Quelque raiſon que l'on m'oppoſe,
J'en vois la preuve chaque jour.
L..... qu'Apollon enflame,
En chantant Bacchus & l'Amour,
D'Anacréon n'a-t-il pas l'ame ?

# AUTRE COUPLET

## AU MEME,

### *Par Monsieur l'Abbé Nadal.*

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

SINGE aimable de la nature,
Quelle est la charmante imposture
Qui te multiplie à la fois ?
L'Art se tait, la Grace exécute :
D'Orphée aurois-tu pris la voix,
Et du Dieu Pan volé la flute ?

# *RÉPONSE DE L'AUTEUR.*

*Sur le même air.*

FAVORI du Dieu du Permesse,
Avec tant de délicatesse
Vous vantez ma voix sur le chant,
Qu'avec raison je puis vous dire,
Que si j'ai la flute de Pan,
D'Apollon vous avez la Lyre.

# AUTRES COUPLETS

*Adreſſés par M. de la Marre, Auteur de l'Opera de Zaïde, à Madame la Princeſſe de R***, à l'occaſion de ceux que l'Auteur avoit faits pour cette Princeſſe.*

LE Sécretaire de l'Amour,
Le ſucceſſeur d'Ovide,
Qui ſert & chante tour à tour
Son vainqueur, & ſon guide,
L*** qui de ſes Chanſons
Vous a fait l'Héroïne,
Doit former d'auſſi tendres ſons
Que l'Amant de Corine.

L'art de rimer ne ſuffit pas,
Pour chanter, & pour plaire;
La Chanſon reçoit ſes appas
De ceux de la Bergere.
De cet Auteur ingénieux
Vous conduiſiez la Lyre:
Le Madrigal eſt dans vos yeux,
Il n'a fait que l'écrire.

# AUTRE, A L'AUTEUR.

## Par une Dame de Grenoble.

Sur l'air *de la Marche du Régiment de la Calotte*, ou *Loin d'ici le chagrin & le ſouci.*

QUAND tu fais
En badinant ces couplets,
Selon moi parfaits,
Que chacun admire,
C'eſt Bacchus
Avec le fils de Vénus,
Abbé, qui t'inſpire,
Non Phebus.
Le ſublime eſt un ſot étalage,
J'aime mieux ton riant badinage :
Tu ſçais définir
Le tendre deſir,
L'amoureux ſoupir,
Et le vrai plaiſir.
Ton eſprit & ta muſe m'enchante,
Et ta voix me paroît ſi touchante,
Qu'à l'inſtant tout ce qu'elle nous chante
Dans mon cœur je crois le ſentir.

10093481

# PIECES DÉROBEÉS A UN AMI.

## A MADAME LA MARQUISE DE F...

*En lui donnant ce Recueil de Vers & Chanſons.*

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

HÉMIRE, dont le jugement
T Vaut bien la voix publique,
Avec ton applaudiſſement
Je crains peu la critique;
Je mets ſous ta protection
Ces enfans de ma Muſe,
Deffens-les dans l'occaſion,
Si quelqu'un les accuſe.

On peut attaquer leur beauté,
Sans armer ma colere:
On peut même, de ce côté,
Peu ménager leur pere;

10093481



Mais ils ſont vrais, badins, galans,
Tel eſt leur caractere :
Ce n'eſt que par ces ſeuls talens,
Q'ils ſe flattent de plaire.

Tu verras que dans tous leurs traits
Je ſuis dépeint moi-même ;
Il regne dans tous mes couplets
Une tendreſſe extrême :
Ce ſont de premiers mouvemens
Mis en rimes aiſées,
Et plus remplis de ſentimens
Que de belles penſées.

La haine ne m'a rien dicté
Que contre une infidelle,
Qu'alors mon amour irrité
Rendoit encor plus belle :
Mon ſilence en auroit plus dit,
Et mon courroux l'honore
Puiſqu'on jugeoit à mon dépit
Que je l'aimois encore.

# AUTRE

Sur l'air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

SI j'ai célebré les attraits
D'Iris, de Philis, de tant d'autres :
Comment puis-je tarir jamais,
Quand il faudra chanter les vôtres ?

Souvent j'ai chanté de beaux yeux
Dont j'ai peu connu la puiſſance ;
Et ne s'exprime-t-on pas mieux,
Lorſque l'on dit ce que l'on penſe ?

Si vous écoutez mes Chanſons,
Je laiſſe Apollon & ſa lyre :
Pour former les plus tendres ſons,
C'eſt aſſez que l'Amour m'inſpire.

Vous pouvez ſouffrir, ſans courroux,
Que je chante Iris, ou Climene :
Car ſous ces noms, c'eſt toujours vous,
Et vous ſeule animez ma veine.

# A MADAME DE CA***

Sur l'air : *Nous ſommes Houzards.*

JE quitte Paris,
Enfin le deſſein en eſt pris :
Je ſuis les Jeux, les Plaiſirs, les Ris,
Et toute la Cour de Cypris,
Qu'à Turin mene Iris.
On eſt par-tout dans ſa Patrie,
Quelque part qu'on ſoit, quand on eſt bien :
J'y paſſerois toute ma vie,
Près de vous tout pays eſt le mien,
Et quand on vous a, l'on ne regrette rien.

# LETTRE

## *Ecrite de Turin*

## A MADAME S***

AIMABLE petite Couſine,
Près de qui Madame Cyprine,
De nos Poëtes l'Héroïne,
N'eſt qu'une vieille Gourgandine,
Depuis le tems que je chemine
En terre de vous peu voiſine,
Je n'ai trouvé, Dieu m'extermine,
Aucune beauté dont la mine,
Comme vous gracieuſe & fine,
A l'adorer me détermine;
J'irois même, je l'imagine,
Sans en trouver, juſqu'à la Chine.
Notre éloignement me chagrine,
Mes ſoupirs ſéchent ma poitrine,
Votre image toute divine,
La nuit & le jour me lutine.
Toujours je rêve & je rumine,
En mordant mes doigts je dandine,
Triſte je calcule & combine,
Je ſonge, mais point ne devine,
Combien de tems Dieu me deſtine
A vivre en la Cité Turine,

Où le ſort fatal me confine,
Où la langue eſt moitié Latine,
Où l'ennui, douleur inteſtine,
Eſt pire qu'un mal à l'échine.
Rien n'eſt plus ſûr que ma ruine,
Je ſuis mort juſqu'à la racine,
Si j'y mange encore une mine
De ſel, ou même de farine;
Et ſi bientôt chaiſe ou berline,
Cheval de poſte, ou bête aſine,
Ne me ramene à la Caſine,
Où Dieu me fit prendre origine.
Je ſuis en fort bonne cuiſine,
Où l'on ne craint point la famine,
Où l'on ſoupe comme l'on dîne,
Où l'on mange force terrine,
Où ſur les bons mets on rafine,
Dans une Cour où je caline,
Et tant qu'il me plaît me dodine,
Où je n'ai pour toute conſine,
Qu'à m'ébaudir ſous la courtine,
Dormir ou vuider la chopine.
Mais loin de vous, belle coquine,
Point de roſe, tout eſt épine:
Un ſouvenir qui m'aſſaſſine
M'enleve mon humeur badine.
Toute Catin, ou Catherine,
Tout, Iris, m'y paroît mâtine,
Le vin me ſemble de l'urine;
Oh la dangereuſe machine

Pour notre eſpece maſculine,
Qu'une carcaſſe féminine
Qu'habite une ame un peu maline!
Car avez l'humeur ſi mutine,
Si coquette, ſi calotine,
Qu'au lieu d'y porter médecine,
Vous riez du mal qui me mine,
Mal pire que rage canine,
Pire que coups de diſcipline.
Vous mépriſez comme vermine,
Et traitez comme un Jean Farine
Un cœur qui pour vous ſe calcine.
Si ne voulez qu'il ſe termine
Ce mal, au moins, ma Colombine,
Calmez-le par lettre ſucrine,
Par maux doucets comme praline.
Adieu, ma chere Conſobrine,
Adieu, de mes vers la Corinne:
Je quitte la double coline,
N'y trouvant plus de rime en *ine*,
Pour vous ſaluer je m'incline.

# *RÉPONSE A L'AUTEUR,*

## *Sur ſa Lettre écrite à Turin par M. de B***, au nom de Madame S***.*

AIMABLE & folâtre Couſin,
J'ai reçu votre bulletin,
Dont le ſtile galant & fin
Me rappelle de Sarrazin
L'eſprit délicat & badin.
Quand j'aurois le cœur moins benin
Qu'un tigre, ou qu'un monſtre marin,
Quand de pitié je n'aurois brin,
Je partagerois le chagrin
Qui vous mine & féche à Turin.
Mais comme le vouloir divin
Malgré nous arrive à ſa fin,
Soumettons-nous-y; car enfin
Le Milanois, le Florentin,
La Ville, ou le jeune Tarquin
Planta cornes à Collatin,
Ou tel autre pays Latin,
Eſt le vrai fait d'un libertin,
A ſes complexions enclin;
Car vous l'êtes, cher Calotin,
Autant que Momus ou Jupin.
Or, tandis que ſoir & matin
Des Turinoiſes Benjamin,

En habit de brillant ſatin,
En beaux ſouliers de maroquin,
Accompagnez au clavecin
Quelqu'Eleve de *Baptiſtin*,
Puis d'un air doux & patelin
La pouſſant ſur quelque couſſin,
Regardez ſi ſon eſcarpin
Eſt bien fait, ſi ſon bas eſt fin,
Et ſi ſa chemiſe eſt de lin;
Tandis qu'animant un feſtin,
En pointe de joye & de vin,
Inſpiré par le Dieu blondin,
Comme roſſignol ou ſerin,
Vous chantez celui du raiſin,
Ou l'Amour au rire enfantin,
Moi qui n'ai Tyrſis, ni Colin,
Ni Paſtoureau, ni Paladin,
Je vis comme on vit au Caſſin.
On m'appelle pourtant lutin,
On dit que j'ai l'eſprit mutin,
Et que je ſçai d'un air malin
Ridiculiſer mon voiſin;
Que tout benet, tout nigaudin
Qui ſe trouve ſur mon chemin,
S'en va traité, comme Cotin
Le fut par l'Auteur du Lutrin.
Ne le croyez pas, mon Menin,
J'ai le cœur bon, & ſans venin:
Si je n'aime pas le faquin,
Le Vadius, le Triſſotin,

Le doucereux, le baladin,
Le faux brave, ou le turlupin,
C'eſt votre faute, mon poupin,
Mais j'épuiſe mon magaſin:
Je dois le ménager, afin
De faire du pays Montin,
Un portrait digne du burin
D'Audran, de Drevet, de Varin.
Ici l'été, toujours ſerein,
Se paſſe dans un beau jardin,
Où ne croit ail ni chicotin,
Mais marjolaine, romarin,
Violette, œillet, & jaſmin,
Et pêche d'un goût plus ſucrin
Que par-delà votre Apennin.
Ici, l'archer au cœur d'airain,
Trouve à faire peu de butin;
Le galant ſexe maſculin,
Y reſpecte le féminin,
Sans amour ſçu, ni clandeſtin.
Mais l'automne ſur ſon déclin
Fait prendre double caſaquin,
Et Borée au nez aquilin
Fait plus de bruit qu'un tambourin:
Bien-tôt donc dans mon Palanquin,
Avec mon féal Colombin,
Je vais entendre Couperin,
Voir Chaſſé, Baron, Arlequin.
Pour nouvelles: notre Dauphin
N'a plus beſoin de Médecin,

Le Roi s'eſt fait couper le crin,
La Cour revient le vingt & cinq:
Adieu vous dis, cher Pellerin:
Ecrit le jour de Saint Martin,
A Mons, où tout le monde eſt ſain.

---

# RÉPONSE

## Par l'Auteur.

AIMABLE & gentil Seraphin,
Petit Ange, beau Cherubin,
Votre Lettre qui rime en *in*,
Vos vers charmans, votre refrain
Que l'on m'a rendu ce matin,
Sont un remede ſouverain
Contre le mal ou le chagrin,
Qui me mine & ſeche à Turin.
Les patentes en parchemin
Du Prieuré de ſaint Martin
Du ſieur Abbé de Saint-Albin,
Flateroient moins votre Couſin,
Qu'un petit mot de votre main.
Le ſtile en eſt brillant & fin,
Galant, délicat & badin:
Près de vous, l'ami Sarazin
N'eſt qu'un bavard, un tabarin,
Ainſi que Scaron *ſon voiſin*.
Mais quel eſt le guide divin,
Quel eſt d'Apollon le menin

Qui vous a montré le chemin
Du Parnaſſe, dont le terrain
Eſt ſi gliſſant, témoin Cotin
Qui, ſuivant le dit d'un certain,
Perdit caſotte & perruquin,
En s'y laiſſant choir ſur le rein,
Et fut enrhumé du ſerein;
Témoin maint autre pelerin
Dont parle l'auteur du Lutrin?
Depuis quand prenez-vous le bain?
Où, puiſez-vous à vaſe plein
Dans l'Heliconique baſſin?
Depuis quand l'immortel Poulin,
Pegaſe autrefois ſi mutin,
Eſt-il devenu ſi benin,
Que vous le galopez grand train,
Sans autre bride que ſon crin?
Quel eſt le pinceau plus qu'humain
Avec lequel vous m'avez peint?
C'eſt celui du Dieu Calotin,
Du Dieu cauſtique & trivelin,
Momus le bouffon de jupin:
Car ne me croyez ſi faquin,
Pour que j'avale le venin
Qu'on m'offre d'un air patelin,
Et ne pas voir le tour malin
D'un diſcours flateur & ſucrin.
Vous me traitez de Benjamin,
D'Abbé coquet, d'Abbé poupin,
Vous m'habillez de beau ſatin,

D'une chemiſe de fin lin ;
Vous me chauſſez d'un eſcarpin
Dont le talon eſt de chagrin,
Et l'empeigne de maroquin,
Moi qui ſuis laid comme un mâtin,
Auſſi ſalop qu'un marcaſſin,
Et, plus pauvre qu'un Capucin,
N'ai quelque fois pas un quatrain.
Paſſe, qu'auprès d'un clavecin,
J'acompagne Iris, ou Catin,
Ou quelque éleve de Couprin :
Mais la jetter ſur un couſſin ?
Vous vous mocquez de mon grouin :
Toujours roſſignol ou ſerin,
Jamais moineau, c'eſt mon deſtin.
Paſſe encore que dans un feſtin,
Quand on me verſe de bon vin,
Je chante le Dieu du raiſin,
Ou l'Amour, ce petit coquin :
Mais porter ſon feu dans le ſein
De fillette de quinze ou vingt ?
Je ſuis un plaiſant grimaudin.
Il eſt vrai que le Florentin,
Le Milanois, & le Romain
Qui poſſede le Pape ſaint,
Même tout le peuple Latin,
Eſt chaud de corps, d'eſprit peu ſain,
Très-débauché, fort libertin,
Au vice de la chair enclin,
Et que le ſexe feminin
S'y prête aſſez au maſculin ;

Que la femme de Collatin
Leur donna bon exemple en vain,
Qu'il n'eſt beſoin, comme Tarquin,
Pour les prendre, d'être aſſaſſin.
Mais de ce gibier j'ai peu faim,
Et tant que je ſerai contraint
De vivre en un pays lointain,
De plaiſirs je ne prendrai brin,
Et quand je ſerois moins vilain,
Je laiſſe Liſette à Colin,
Claudine à Jean, Jeanne à Robin:
N'aimer que vous eſt mon deſtin,
Vous plaire, mon but & ma fin.
Pour d'autres mon cœur eſt d'airain,
Et l'Amour, ce petit bambin,
Petit excroc, petit lutin,
N'en fera jamais ſon butin.
Mais j'épuiſe mon magazin,
Il eſt tems de finir enfin,
Je m'envais me coucher ſoudain,
Bon ſoir & bon jour pour demain.

# LETTRE
## A MADAME G***

*De Turin, où Madame de C.... ſa fille étoit Ambaſſadrice.*

NE ſoyez point du tout en trance
Pour votre aimable & chere engeance;
Elle eſt ici dans l'opulence,
Les honneurs, la magnificence;
A Turin, de même qu'en France,
Elle emporte la préférence.
Tout enlaidit en ſa préſence,
Et tout languit dans ſon abſence;
Elle plaît, dès qu'elle s'avance,
Soit qu'elle chante, ou qu'elle danſe,
Qu'elle parle, ou ſoit en ſilence,
Tout charme dans ſon Excellence;
La malice, ou la médiſance
N'en peut rien dire qui l'offence:
A vous parler ſans complaiſance,
Elle mérite bien ſa chanſe:
Rendez grace à la Providence
Qui tant de vertus lui diſpenſe,
Et la fit votre reſſemblance.
J'ai beaucoup de reconnoiſſance
De l'honneur de ſa bienveillance;
Je ſuis ici dans l'abondance,

La grande chere & la bonbance :
J'y fait grand fond de ſapience,
Je me tais beaucoup par prudence,
Et ne dis point ce que je penſe,
S'il peut tirer à conſéquence,
A cauſe de la manigance
Qui s'y pratique à toute outrance.
Nous y ſommes dans l'indolence,
Car le Monarque a fait défenſe
A ſes ſujets, par prévoyance,
D'avoir avec nous acointance,
Même eſpece de connoiſſance.
Donc, du train dont ceci commence,
Nous aurons ſouvent repentance
Qu'entre nous ſoit tant de diſtance,
Et le lieu de notre naiſſance ;
Mais au moins, pour notre allégeance,
Ayons ſouvent correſpondance,
C'eſt notre plus douce eſpérance.
Ne nous mettez en oubliance,
De vous nous avons ſouvenance,
Nous en parlons chaque ſéance.
Je trancherois de l'Eminence,
Et ferois l'homme d'importance,
Si j'avois un peu de finance.
Je vous ſuplie avec inſtance
D'implorer pour moi la clémence
De ma mere, & qu'en diligence
Elle aide un peu mon indigence,
Je vous en enverrai quittance :

Rien

Rien ne faut pour ma ſubſiſtance,
Mais n'eſt-il que cette dépenſe,
Quand on veut vivre avec aiſance?
Je ſuis en toute révérence,
Reſpect, eſtime, obéiſſance, &c.

# REPONSE

*Au nom de Madame G***, par M. D. F.*

LE plus grand bien qu'on ſent pendant l'abſence,
A mon avis, git dans la ſouvenance
De nos amis. Avec reconnoiſſance,
J'ai lû vos vers : ils ſont vifs, pleins d'aiſance,
J'y reconnois ce feu, cette élégance,
Ce ſtile heureux qu'avec*que* complaiſance
Le blond Phœbus vous donna dès l'enfance :
J'y vois ſurtout briller votre éloquence,
Dans le portrait de notre chere engeance.
Je dirois bien auſſi ce que je penſe,
Mais j'aime mieux garder, par bienſéance,
Sur ſon chapitre, un modeſte ſilence.
Souvent je crois aux lieux de ſa naiſſance
L'entretenir, jouir de ſa préſence,
Et cette erreur adoucit la ſouffrance
Que je reſſens de la longue diſtance
Qui nous ſépare. Abbé, votre prudence
Eſt à ſa place : on doit dans la balance

Peſer les mots, tout eſt de conſéquence
En certains cas : mais dans cette occurrence,
Ainſi qu'en tout, je ſuis en aſſurance
Que votre eſprit muni de prévoyance
Ne peut pêcher par vice dignorance.
Soyez certain que ma correſpondance
Ne manquera, non, toujours en cadence,
Comme aujourd'hui : Apollon ne diſpenſe
Qu'à quelques-uns ſa divine abondance.
Pour la Maman, dit qu'à votre indigence
Elle ne peut prêter ſon aſſiſtance
Encor ſi-tôt ; qu'à vos rimes en *ence*
Vous ajoutiez le mot de *patience*,
En attendant qu'elle ait plus de finance.
Mais je finis : aſſurez l'Excellence
De ma tendreſſe, & de l'impatience
Que j'ai de voir les deux époux en France,
C'eſt ma plus chere & plus douce eſpérance.

# A SA M***

## *En lui donnant le Recueil de ſes Chanſons.*

**Sur l'air : *Le Grand Condé terrible.***

CE n'eſt point au Dieu du Permeſſe,
Pour m'inſpirer, que je m'adreſſe :
Tout ce qu'en ces vers j'ai chanté,
Soit air tendre, ſoit air à boire,
C'eſt l'Amour qui me l'a dicté,
Et vous ſeule en avez la gloire.

Si ma Muſe avoit bien ſçu rendre
Tout ce qu'il m'inſpire de tendre,
L'ouvrage, Iris, ſeroit meilleur :
Mais ce Dieu, pour ſerrer ma chaîne,
A mis tant de feu dans mon cœur,
Qu'il en reſtoit peu pour ma veine.

# A MLLE D***.

Sur l'air *De tous les Capucins du monde.*

SI Didon, Reine de Carthage,
Eut eu tant d'attraits en partage,
Belle D...., malgré les Dieux,
Quelque pieux que fut Enée,
Il n'en eut cru que ſes beaux yeux,
Et ne l'eut point abandonnée.

Cette Reine ne fut pas ſage,
De s'immoler pour un volage,
C'eſt outrer le beau ſentiment:
Je ne ſçai pas ſi c'eſt le votre,
Mais, lorſque l'on perd un Amant,
Je crois qu'il en faut prendre un autre.

# Au ſujet des Traineaux de Turin.

Sur l'air : *Le plaiſir paſſe la peine.*

COURIR en Traineaux ſur la neige,
Au milieu d'un nombreux cortége,
La peine paſſe le plaiſir :
Au coin du feu tenir Climene,
Tout doucement l'entretenir,
Le plaiſir paſſe la peine.

Tous les plaiſirs ſont fantaiſie :
Les prendre ſans gout, on s'ennuie,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais, quand la paſſion entraîne,
Qu'un objet a ſçu nous ſaiſir,
Le plaiſir paſſe la peine.

Mener la maitreſſe d'un autre
Qui de ſon côté tient la notre,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais, quand chacun conduit la ſienne,
Que l'Amour a ſçu nous unir,
Le plaiſir paſſe la peine.

# EPITRE

## A M. L'ABBÉ P***,

*Alors Grand Vicaire de Séez, & Official de Mortagne, aujourd'hui Evêque de Troye.*

AIMABLE & cher ſemi-Prélat,
Bien digne d'un plus haut état,
Charmant Apôtre de Mortagne,
Qui dans vos prédications,
Et ſaintes converſations,
Parlez d'or, & jamais ne battez la campagne,
Encore une exhortation,
Couſin, & ma converſion
Par vous étoit eſcamotée
A mon digne & fameux Paſteur,
A cet illuſtre & ſçavant Directeur
Qui plus d'une fois l'a tentée,
Sans en venir à ſon honneur.
Oui, vos voiſins, les Peres de la Trappe,
Bien moins que vous m'ont fait impreſſion
Par leur mortification:
Ce n'eſt pas ainſi qu'on mattrape,
Je n'ai ſenti qu'une ſecrette horreur
En voyant leur vertu farouche.
Cette auſtere vertu fait peur,
La votre plaît, invite, touche;

Quoi ! pour un jour aller aux Cieux,
Il faut ici vivre comme eux,
Etre muet, craſſeux, fauvage ?
Ho ! cet exemple décourage.
Mais s'il ne falloit, comme vous,
Qu'être diſcret, modeſte & ſage :
Animé d'un eſpoir ſi doux,
On prendroit du cœur à l'ouvrage.
Que vous rempliſſez bien votre vocation
Avec quel air de ſatisfaction,
De contentement & d'aiſance,
Vous ai-je vû goûter d'avance
Les plaiſirs d'une Miſſion,
Et pour cette expédition,
Tout arranger, tout préparer vous-même
Avec un ſoin, avec un zéle extrême !
Plus enchanté d'avoir deux Capucins
Que vous preniez pour toute compagnie,
Pour vous aider dans vos pieux deſſeins,
Qu'un autre d'aller en partie
Avec femme ou fille jolie,
Et quelques joyeux pelerins,
Faire vendange au Pays des bons vins.
Que déja plus d'un hérétique
Ait fait, par vos ſçavans avis,
Une abjuration publique,
Ou que des pêcheurs endurcis
Soient venus à réſipiſcence,
Et par vous ayent été conduits
Dans le chemin de Pénitence,

Je n'en-fuis point du tout ſurpris.
Quand, ainſi que vous, l'on s'explique,
Quand, ce-qu'on prêche, on le pratique,
Et qu'on en paroît pénétré,
Le ſuccès eſt preſque aſſuré.
D'ailleurs vous avez l'avantage,
Qu'en vous tout prévient, tout engage:
Vous avez le talent flateur
De convaincre l'eſprit, & de toucher le cœur.
C'eſt un grand bonheur, quand j'y penſe,
Que Dieu de toute éternité
Vous ait choiſi, dans ſa clémence,
Pour annoncer la vérité
Avec tant d'eſprit & de graces,
Si vous euſſiez prêchez l'erreur,
Combien n'euſſiez-vous point, dans ce monde trompeur,
Entraîné de cœurs ſur vos traces?
Puiſque, même en faiſant vos plaiſirs les plus doux
De conquérir à Dieu des ames,
Vous ne laiſſez pas, malgré vous,
D'inſpirer de prophanes flâmes
Dont, loin de tirer vanité,
Vous gémiſſez avec humilité.
Courage, cher Abbé, courage:
Permettez que mon Apollon
Vous apoſtrophe ce paſſage
De l'Opera de Phaëton:

Allez

Allez répandre la lumiere,
Puiſſe un heureux deſtin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carriere :

C'eſt-à-dire, à l'Epiſcopat,
Qu'on vous verra bien-tôt remplir avec éclat.
La voix publique vous appelle,
Cette voix de Dieu prévient celle
Du Miniſtre ſage & prudent
Dont le juſte dicernement
Fait toujours des biens qu'il diſpenſe,
De la vertu la récompenſe.
Si vous n'avez plus par malheur
De patron qui le ſollicite,
Auprès de lui le ſeul mérite
Eſt toujours un grand protecteur.
Je ſçai que l'honneur d'un vain titre
N'eſt pas ce qui peut vous tenter ;
C'eſt peu de porter une Mitre,
Il ſuffit de la mériter.
Je ſçai que trop fidele aux maximes ſi ſaines
Des ſaints Prélats vos précurſeurs,
Vous n'en deſirez que les peines,
Et n'en craignez que les honneurs :
Ainſi, nous vous verrons l'accepter, ſans vous plaindre,
Et l'attendre toujours, content de votre ſort,
Comme le ſage attend la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

## *Au ſujet d'une Fête que l'Auteur donna à ſon Prieuré de S. Jacques de l'Hermitage.*

Sur l'air : *Non, non, je n'en veux pas davantage.*

AMis, ſi toute ma vie
Je pouvois être aſſuré
D'avoir même compagnie
Dans mon petit Prieuré,
Trop content de ce partage,
Je vivrois ſans ambition :
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Chers amis, que je ſuis aiſe
De vous tenir en ces lieux !
Un Evêque en ſon Diocèſe,
Eſt à mon gré moins heureux.
J'aime mieux mon hermitage,
A pareille condition :
Non &c.

Du Prieur de l'Hermitage
Si vous êtes tous contens,
Chers amis, c'eſt un voyage
Qu'il faut faire tous les ans.
Un ſi beau pelerinage
Feroit la fortune au patron :
Non &c.

Mille Pelerins par bande
Y viendroient de tous côtez,
Aporteroient riche offrande,
Le Prieur ſeroit renté :
Etabliſſons donc l'uſage
D'en faire une dévotion :
Non &c.

Notre Saint par un miracle
Eclate dès aujourd'hui ;
Puiſqu'un ſi charmant ſpectacle
Ne peut être dû qu'à lui.
Que chacun lui rende hommage :
Pour rendre célébre ſon nom,
Non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

Sur l'air : *Rions, chantons, amuſons-nous.*

LORSQUE le plaiſir nous raſſemble,
N'être que trois, c'eſt trop peu d'un :
A chacune il faut ſon chacun,
Pour bien dire d'accord enſemble,
Rions, chantons, amuſons-nous,
Il n'eſt point de plaiſirs ſi doux.

Un tiers fait un ſot perſonnage,
L'Amour n'aime point le trio :
On ne doit chanter qu'un *duo* :
De Cithere c'eſt-là l'uſage.
Rions &c.

Dans cette agréable retraite,
Sans crainte l'on fait ce qu'on veut,
Ou tout du moins ce que l'on peut,
Et ſans ceſſe l'on y répete,
Rions &c.

Regarde Colin & ſa Belle
Jouer au joli d'amour,
Faiſons de même à notre tour,
Eſt-il un plus charmant modelle ?
Rions &c.

# A MADAME DE C***

*En lui envoyant des Gands de Franç-Maçon.*

S'Il eſt quelque ſecret pour être aimé de vous,
Qui que ce ſoit qui me l'aprenne,
Je ſuis prêt de les tenter tous,
Et n'y plaindrai ni mon tems ni ma peiue,
Voici des gands que l'Ordre Franç-Maçon
Prétend avoir la vertu ſouveraine
De mettre un cœur à la raiſon,
Et de fléchir une inhumaine.
Eſſayons-en, quoique je ſente bien
Que ceci n'eſt qu'une chimere,
Que Taliſmans & filtres n'y font rien,
Et qu'eſt trop ſot, quiconque eſpere
De réuſſir par ſemblable moyen.
Il eſt bien vrai, ce n'eſt point un miſtere,
Et ceux qui vous ont vûe en ſont perſuadez,
Qu'il eſt un ſur ſecret pour plaire;
Mais que l'on n'acquiert point, & que vous poſſedez.

# A LA MÊME.

## *En lui envoyant le Tablier de l'Ordre.*

ENFIN, voici ce fameux Tablier
Qui rend heureux, dit-on, tout Chevalier
De qui le reçoit ſa Princeſſe:
Autour de vous vous l'allez donc lier,
Et vous riez de la foibleſſe
Des idiots qui ſottement
Y croyent de l'enchantement.
Vous avez raiſon, ma Déeſſe;
C'eſt-vous, aimable enchantereſſe,
De qui je connois le pouvoir
De tout charmer, qui lui ferez avoir
Cette vertu: ſa puiſſance eſt bien ſure,
Puiſqu'il va recéler, & couvrir déſormais
Tous les tréſors de la nature,
Autant d'appas & de charmes ſecrets,
Que de Vénus en cachoit la ceinture.

# A MADAME ***

## *Qui avoit deux Amans.*

*Sur un air du Prologue d'*Heſione, *& ſur les mêmes rimes de l'Opera.*

IRIS, voici ton plus bel *âge;*
Profite bien de ton *Printems:*
Ne ſois fidelle, ni *volage,*
Mais rend tes deux Amans *contens.*
L'un n'a que ton *indifference*
Mais il faut prendre *l'apparence,*
D'une vive & ſincere *ardeur.*
En amour la bouche & le *cœur*
Sont-ils toujours *d'intelligence?*

Se croire heureux, c'eſt être *heureux:*
Sans que tu lui ſois trop *fidelle,*
Il pourra longtems, dans tes *nœuds,*
Gouter une douceur *nouvelle.*
Et l'autre auſſi dont les *langueurs*
Seules ont fléchi tes *rigueurs,*
Ne te trouvera point *ſévere:*
On peut accorder des *faveurs,*
A qui ſçait les prendre, & *ſe taire.*

# A MADEMOISELLE F... D'H...

*En partant pour Paris.*

AImable F....
A gentil corſage,
De qui l'air mignard,
Le joli ramage,
Et le doux regard
Pourroient du plus ſage,
Cauſer le naufrage,
Du jeune égrillard,
Comme du vieillard,
Sûre du ſuffrage,
De qui le langage
Eſt naïf, ſans art,
Comme le viſage
Sans rouge & ſans fard,
Près de mon départ
Pour un long voyage,
Reçois mon hommage,
En rimes en *ar*,
Et garde en otage
Un cœur qui s'engage
A ſuivre ton char,
Sans être volage.
Adieu badinage,
Et ſtile gaillard:

Loin de ce rivage,
Le chagrin grognard
Sera mon partage.
Dans ton voiſinage
Tout vin eſt nectar,
Le ciel ſans brouillard,
Les jours ſans nuage :
Sans toi toute plage,
La cour de Céſar
N'eſt qu'un lieu ſauvage,
Un triſte Hermitage,
Où mon œil hagard
Par tout n'enviſage
Rien qui le ſoulage,
Où tout ſeul à part,
Plein de ton image
Qui me dédomage,
Je fais à l'écart
Un ſot perſonnage.
Tout me décourage,
Quand je ne préſage
Te revoir que tard,
Le plaiſir m'outrage.
Ah ! petit bâtard,
Dieu *collin maillard*,
Qu'un tendre eſclavage
Cauſe de ravages !
Sous ton étendart
Que l'on voit d'orages !
Mais, contre ton dard,

Que mettre en uſage ?
Eſt-il un rempart ?
Que ſert le courage ?
On aime à ton âge,
J'en tiens pour ma part,
Et c'eſt ton ouvrage,
Aimable F.....
Mais mon griffonage
A rempli la page :
Je ſuis un bavard,
Pardonne-moi, car
Je t'aime à la rage.

---

## A M. L'ABBÉ G***

*Qui avoit badiné avec l'Auteur ſur ce qu'il avoit acheté un fort beau Crucifix à l'inventaire d'Arlequin, & une Ducheſſe à celui d'un Docteur de Sorbonne.*

POURQUOI mon cher Abbé parois-tu ſi ſurpris,
Qu'en achetant meubles de toute eſpece,
Chez Arlequin je trouve un Crucifix,
Chez un Docteur une Ducheſſe ?
L'un peut de ſon ſalut s'occuper quelquefois,
Et tout Docteur n'eſt pas ſans ceſſe
A méditer devant la croix :
D'ailleurs, ſans déſigner perſonne,
Combien voyons-nous aujourd'hui
De Docteurs, même de Sorbonne,
Bien plus Comédiens que lui !

# VERS
## POUR M. C***.

C'Est Eſculape, c'eſt lui-même :
Ainſi jadis il prit la forme d'un ſerpent,
Pour ſe ſouſtraire à l'injuſtice extrême
De ceux qui mépriſoient ſon ſublime talent.
Si l'on en juge à ſa beſogne,
Sous un autre déguiſement,
C'eſt encor lui certainement
De Serpent devenu Sigogne.

# CHANSON
## POUR LE MÊME,
## A M. DE B***.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

A La ſanté du grand C***
Je bois cent coups, ſans être ivrogne :
Ami, ſur ſon habileté,
Tous tes ſentimens ſont les nôtres,
Et l'on doit boire à la ſanté
De celui qui la rend aux autres.

# BOUQUET
## A MADAME DE M***.

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

POUR vous, nous quittons ſans chagrin
L'aimable ſein de Flore,
Belle M*** ſur votre ſein
Nous ferons mieux encore :
D'un ſort ſi charmant & ſi doux
Les Dieux mêmes ſeroient jaloux.

Sans doute, l'éclat de vos yeux
Effacera le nôtre ;
Mais vous ne traiteriez pas mieux
En pareil cas tout autre,
Et Flore même auprès de vous,
Ne brilleroit pas mieux que nous.

## A MADEMOISELLE DE ***

Sur l'air : *Jardinier ne vois tu pas.*

QUI ſçait aimer,
Peut rimer :
Ah ! quels yeux que les votres !
Ils brillent de trop de feu,
Pour n'en pas donner un peu
Aux autres.

# A M. LA PRÉSIDENTE M***

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

QUOIQUE le maître de ces lieux
Soit d'une humeur charmante,
Ce ſéjour eſt moins gracieux,
Quand vous êtes abſente :
Il vante envain ces libertez
Que rien n'y peut contraindre,
Pour celle que vous nous ôtez,
On la perd ſans ſe plaindre.

Pendant l'abſence de Vénus,
Tout languit à Cythere,
Et ce ſéjour charmant, n'eſt plus
Qu'un réduit ſolitaire :
Sitôt qu'elle en part pour Paphos,
Les Jeux ſuivent ſes traces,
Et juſqu'aux Forges de Lemnos,
Elle conduit les Graces.

C'eſt vous qui donnez à ces lieux
La forme toute entiere,
Vous ſemblez répandre ſur eux
Un rayon de lumiere :
Toute autre ſeroit du Château
La Dame & la maitreſſe,
Vous, vous êtes de Mont-Chevreau
La Reine & la Déeſſe.

## A Madame DES CH***

*Que l'Auteur appelloit ſa Maîtreſſe.*

Sur l'air *de Lyon.*

POUR mon aimable Maîtreſſe,
Le Dieu du Permeſſe
Ne m'inſpire preſque rien;
Mais le Dieu de la tendreſſe
En revanche me ſert bien.
Phébus, ton feu ne vaut pas le ſien:
En vain je veux faire un Couplet,
L'eſprit ſe perd dans le ſujet,
Et le cœur s'occupe de l'objet.

## A LA MÊME.

Sur l'air : *Des billets doux.*

QUELS yeux tendres & ſéducteurs!
Ils ſurprendroient, ces impoſteurs,
La ſageſſe d'Uliſſe:
Mon cœur ne vous y fiez pas,
D'Amour comme ils ont les appas,
Ils en ont la malice.

Fuyez leurs dangereux attraits,
L'éclat trompeur des feux follets
Conduit au précipice:
Mon cœur, &c.

Craignez le ſort du papillon,
Qui voltige autour d'un brandon
Juſqu'à ce qu'il périſſe :
Mon cœur ne vous y fiez pas,
D'Amour comme ils ont les appas,
Ils en ont la malice.

## A MADEMOISELLE ***.

*Parodie d'un air du Jugement de Paris.*

BRISE tes traits, jeune enfant de Cythere,
Quitte aujourd'hui ton arc, & ton carquois :
Qu'en veux-tu faire,
Quand ſur la terre,
Et dans les Cieux, tout reconnoît tes loix?
D'Iris les charmes,
Plus ſûres armes,
T'ont tout ſoumis :
Tu n'as plus d'ennemis.

# POUR MADAME G***

Sur l'air *des Talens de Lucas.*

TU paſſois promptement,
Je vis un moment
Ton minois charmant,
Je devins amant
Tout ſubitement,
Je fis le ſerment
D'aimer conſtamment.
De te revoir
Tu nous promis le doux eſpoir :
Depuis, du matin juſqu'au ſoir,
Plein du plaiſir que je devois avoir,
Que le tems m'a duré,
Et que j'ai juré !
Pourtant, à mon gré,
Le mal enduré
Eſt bien réparé :
Je ſuis près de toi,
Je crois être Roi.

REMERCIMENT

# REMERCIMENT

## EN POT-POURI.

## A MONSIEUR DE B***.

Sur l'air : *Mais, hélas ! je m'apperçois bien.*

AMI, je croiois qu'un cœur,
Rempli de reconnoiſſance,
Pourroit de ſon bienfaiteur
Parler avec éloquence :
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Qu'on dit moins, plus on en penſe :
Mais, hélas ! je m'apperçois bien,
Que qui ſent trop ne dit rien.

Sur l'air : *En vérité, vous avez bien de la bonté.*

POUR remercier dignement
Mon aimable Mécene,
Cent fois j'ai prié vainement
Le maître d'Hypocrêne ;
Jamais ce Dieu ne m'a dicté
Que ce compliment très-honnête,
Mais d'une bête :
Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Sur l'air : *Comme vlà qu'eſt fait.*

J'AI brûlé la Chanſon moi-même,
Honteux d'un ſi chétif refrein :
Je crains Mécene, quoiqu'il m'aime,
Son goût eſt délicat & fin.
Il eût raillé ma Chanſonnette,
Et m'eût dit à chaque couplet,
Traitant ma Muſe de mazette,
Qu'eſt-ce que ceci Colinet ?
Comme vlà qu'eſt fait !

Sur l'air : *Tyrcis m'aimoit ſi tendrement.*

QUAND il s'agiſſoit de prier,
Gentils vers couloient de ta veine :
Quand tu n'as qu'à remercier,
Cher Abbé, pourquoi tant de peine ;
Tu demandois ſi joliment,
Que tu plaiſois infiniment :
Tu demandois,
Tu grondois,
Tu boudois,
Tu peſtois,
Tu chantois,
Tu rimois
Si joliment,
Que tu plaiſois infiniment.

Sur l'air : *Cela m'eſt bien dur.*

JE ſens une colere extrême,
Du caprice de mon eſprit :

Si je manquois celle que j'aime,
J'aurois, je crois, moins de dépit.
Quoi reſter court !
Le vilain tour !
J'enrage :
Jarni quel dommage !
De mon cœur quoiqu'il ſoit bien ſûr,
Cela m'eſt bien dur.

Sur l'air : *Eſt-ce que ça ſe demande ?*

Je criois encor ce matin,
Tout en bas du Parnaſſe,
Dieu des vers, daigne armer ma main
De la lyre d'Horace :
C'eſt ſeulement
Pour un moment,
La faveur n'eſt pas grande :
Mais le bouru
M'a répondu,
Eſt-ce que ça ſe demande ?

Sur l'air *du Mirliton.*

Puisqu'Apollon me refuſe,
Qu'il ſe tienne ſur ſon Mont :
Je vais invoquer la Muſe
Du Cocher de *Vertamont*,
Et le mirliton, mirlitaine,
Et le mirliton, ton, ton.

Sur l'air : *Les petits tourlourirettes.*

AUSSI bien des vers pompeux
Le ſtile eſt ſouvent ennuyeux :
Le chalumeau ſur la trompette
L'emporte, au gré de bien des gens.
Les petits tourlourirettes,
Vallent bien les grands.

Sur l'air : *Un Cordelier.*

SI je faiſois, ſur un ton Pindarique,
Son panégyrique,
J'irois l'ennuyer,
Pour le remercier.
Puis, tous les jours chacun le fait en proſe:
Sitôt qu'on en cauſe,
On en dit du bien ;
L'envieux n'en dit rien.

Sur l'air : *La peine paſſe le plaiſir.*

CHEZ tout Miniſtre que l'on prie,
Dût-il contenter notre envie,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais près de mon ami Mecêne,
N'en duſſiez-vous rien obtenir,
Le plaiſir paſſe la peine.

Sur l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent Jean.*

EN eſt-il, dont la bonté
Comme lui prévienne,
Serve avec vivacité,
Refuſe avec peine ?

Va-t'en voir s'ils viennent Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

Sur l'air : *Non, non, je n'en veux pas davantage.*

QUELQUE bien qui me revienne
Du vrai plaiſir qu'il m'a fait,
D'une autre main, que la ſienne,
Il ne ſeroit qu'imparfait.
De ſon amitié le gage
Flattoit ſeul mon ambition :
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

---

# *RÉPONSE DE L'AUTEUR*

## *A Madame D. qui prenoit les eaux de Pougues.*

Sur l'air : *Le premier jour de Mai.*

LEs Eaux de Pougues valent mieux,
Cent fois, que celles d'Hypocrêne :
Pour parler la langue des Dieux,
Les Eaux de Pougues valent mieux.
Là de D*** les beaux yeux
Enflâment le cœur & la veine.
Les Eaux de Pougues valent mieux
Cent fois, que celles d'Hypocrêne.

Eſt-ce là la Nymphe des Eaux
De cette Source bienfaiſante ?
Dis-je, quand je vis D*** ,
Eſt-ce donc la Nymphe des Eaux ?

Tous ces Bûveurs ſont-ils rivaux ?
Qu'ils ſont joyeux ! qu'elle eſt charmante !
Eſt-ce donc la Nymphe des Eaux
De cette Source bienfaiſante.

Qu'Amour eſt un bon Médecin !
Je n'y trouvai point de malades,
Tout le monde m'y parut ſain :
Qu'Amour eſt un bon Médecin !
D'Amours je n'y vis qu'un eſſein
Vous ſuivre par ſauts & gambades;
Qu'Amour eſt un bon Médecin !
Je n'y trouvai point de malades.

Ce n'eſt que de vos ſeuls regards,
Que ces Eaux tirent leur puiſſance :
Qu'Amour lance ſes meilleurs dards,
Ce n'eſt que de vos ſeuls regards.
Ils valent mieux pour les vieillards
Que la Fontaine de Jouvence :
Ce n'eſt que de vos ſeuls regards,
Que ces Eaux tirent leur puiſſance.

Quoi donc ! n'en eſt-ce pas aſſez,
Que votre beauté nous inſpire ?
Tant d'amans pour vous empreſſés ;
Quoi donc ! n'en eſt-ce pas aſſez ?
Vous-même auſſi vous compoſez,
Apollon vous prête ſa lyre.
Quoi donc ! n'en eſt-ce pas aſſez,
Que votre beauté nous inſpire ?

# A MADAME ***,

## *Qui menaçoit l'Auteur d'être tué par ſon mari, d'un coup de fuſil.*

Sur l'air : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

NON les coups
De ton époux
Ne pourront point m'atteindre :
Quand il ſeroit moins humain,
Tes yeux ſont plus, que ſa main,
A craindre, à craindre.

Je crains peu
Son arme à feu,
Etant d'accord enſemble :
Mais l'Amour, par tes regards,
Lance de dangereux dards,
Je tremble, je tremble.

# POUR M. DU H***;

*Qui jouoit de la Guittare, & M. J***, qui jouoit du deſſus de Viole avec lui, chez Madame de B**.*

DANS quels lieux ſuis-je tranſporté?
Quel eſt ce ſéjour enchanté?
Ah! c'eſt le Palais d'une Fée.
Elle reſſuſcite les morts,
Puiſque d'Amphion & d'Orphée
Je viens d'entendre les accords.

## *MADRIGAL.*

JEUNE Iris, tu ne veux que rire:
Hé bien, chantons les Ris, les Jeux.
Mais, ſans t'offenſer, ſi ma lyre
Forme quelques ſons amoureux,
Ne penſes pas que je me flatte
De retour dans mes tendres feux:
Quand je n'aimerois qu'une ingrate,
Aimer ſuffit pour être heureux.

# A MADAME ***.

Sur l'air : *Vous qui cherchez le délectable.*

DEMEURONS amis de Liſette,
Et n'en ſoyons plus amoureux.
Elle eſt ſenſible à la fleurette,
Et ne fait point d'amans heureux:
Tout à la fois, ſage & coquette,
Eſt-il un jeu plus rigoureux?

L'Amour amene à cette Belle
Tous les jours mille amans nouveaux:
Ils ſouffrent, comme moi, près d'elle,
Mais je ſuis jaloux de leurs maux;
Et, quoiqu'ils l'éprouvent cruelle,
Ils n'en ſont pas moins mes rivaux.

# A MADEMOISELLE M***.

Sur l'air : *A table auprès de Silvie.*

PRES de la jeune Thémire,
Je feignois d'être amoureux,
Je célébrois ſur ma lyre,
Et ſes attraits, & mes feux:
En badinant avec elle,
Prendrois-je feu tout de bon,

Comme on voit à la chandelle
Se brûler le Papillon?

Terminons un badinage,
Qui me meneroit trop loin:
Sans y penſer l'on s'engage,
Plus d'un cœur en eſt témoin.
Adieu, charmante Thémire,
Je te quitte pour raiſon:
Mais quoi! mon cœur en ſoupire?
Ah! je l'aime tout de bon.

---

# *IMPROMPTU.*

Sur l'air: *Du haut en bas.*

EN impromptu,
Je n'ai rien chanté de ma vie,
En impromptu:
Mais que vos yeux ont de vertu!
Ma foi, quand on eſt ſi jolie,
On a bien droit d'être ſervie
En impromptu.

# MADRIGAL

POURQUOI rougir, jeune Thémire,
Quand on vous parle de l'amour ?
On vous aime, on oſe le dire,
Hé bien ! aimez à votre tour :
N'apréhendez rien de ſa flâme,
Il brille déja dans vos yeux,
Vous en ſerez mille fois mieux,
S'il peut paſſer juſqu'à votre ame.

# AUTRE.

DIEU d'Amour, que tes traits ſont doux !
Que tes bleſſures ſont charmantes !
Frappe, mon cœur s'expoſe aux coup
De tes fleches les plus puiſſantes.
Epuiſe ſur moi ton carquois,
N'exerce que ſur moi tes armes :
Puiſque Philis a tes attraits,
Que tu lui donnas tous tes charmes,
Je te demande tous tes traits.

# SUR LE MARIAGE
## DE MADEMOISELLE DE LA S***.

ON vient de voir, dans ce ſéjour,
Arriver l'Hymen & l'Amour :
L'Hymen, d'un air galant & leſte,
Accompagné des Ris, des Jeux,
L'Amour avec un air modeſte,
Et le maintien reſpectueux.

La S***, cet aimable objet,
De leur voyage eſt le ſujet :
Etant auſſi ſage que belle,
Elle évitoit leurs plus beaux nœuds ;
Et c'eſt, dit-on, pour l'amour d'elle
Qu'ils ſe ſont réunis entr'eux.

A cet Hymen tout applaudit,
Et Cythere s'en réjouit :
Mais Reims en verſera des larmes,
Puiſque cet objet ſi charmant
Quitte une ville, dont ſes charmes
Etoient le plus bel ornement.

# A UNE DAME,
# ET A SON AMANT.

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

CESSEZ beaux yeux, doux impoſteurs,
De vouloir me ſurprendre,
De vos regards les plus flatteurs
Je prétens me deffendre.
Je ſens qu'il ſeroit doux pour moi
De faire une infidelle;
Mais quand on triomple de ſoi,
La conquête eſt plus belle.

Toi dont, avec malignité,
J'allarmois la tendreſſe,
Damon, je veux, par probité,
Ménager ta foibleſſe:
Je ne prétens qu'à l'amitié
Auprès de ta Silvie,
Ton ſort me fait plus de pitié
Mille fois, que d'envie.

# RÉPONSE

## *A un Couplet de Chanſon, où M. de M*** avoit fait le portrait de Madame la M*** Sous le nom d'Iris.*

DU bel objet,
Ami, qui t'a ſçu plaire,
Crois-tu faire un ſecret?
Quand on reconnoît trait pour trait
La M * * *
Dans ce portrait:
Eſt-il mortelle
Qui raſſemble, comme elle,
Tant d'attraits charmans,
Tant de fineſſe,
Et d'agrémens!
Beauté, gentilleſſe,
Graces, & jeuneſſe,
Le portrait eſt égal
A l'original:
Mais le Peintre eſt mon rival.

# A MADAME DE C***,

*Que l'on attendoit à la Campagne, & que l'on avoit annoncée à l'Auteur.*

Sur l'air : *Charmante Iris, ſi dans une balance.*

QU'UNE beauté paroiſſe & ſoit aimée,
C'eſt un deſtin bien flatteur & bien doux,
Et je vous y crois fort accoutumée :
Mais ſans ſe montrer triompher de nous,
Sur le récit ſeul de la Renommée,
C'eſt un honneur qui n'étoit dû qu'à vous.

C'eſt partager la gloire d'Alexandre,
Souvent vainqueur au bruit de ſes exploits :
Quand nos cœurs ſoumis, charmés de ſe rendre,
Volent au-devant de vos douces loix,
Venez, C***, c'eſt trop vous faire attendre,
Venez ici jouir de tous vos droits.

# A MADAME ***.

Sur l'air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

AMOUR, un aimable objet,
Veut que je faſſe un Couplet.
Vien, ſans differer,
Vien me ſuggerer
La Chanſon la plus tendre :
Elle eſt faite pour inſpirer,
Et non pas pour attendre lon la.

# A MADAME DE B***,

## *Sur une Bouteille de vin de Champagne, qui avoit ſauté entre ſes mains.*

Sur l'Air : *Deſſus le Mont Ida.*

VOi ce nectar charmant
Sauter ſous ces beaux doigts,
Et partir à l'inſtant :
Je crois bien que l'Amour
En feroit tout autant.

## *Sur une autre qui avoit manqué.*

EH quoi ! ſous ces beaux doigts,
Bacchus a donc raté pour la premiere fois ?
Croyez-vous que l'Amour
Leur fit un pareil tour ?

*

# A M LA M***.

*Sur des Menuets de la Comédie Italienne.*

QUELS ſons touchans !
Quels accens !
O Dieux ! que de plaiſirs je reſſens !
Quels ſons touchans !
Que de graces ! que de talens !
C'en eſt trop à la fois,
Un joli minois,
Une aimable voix :
Amour, je le vois,
Vous cede ſes droits,
Vous diſpoſez de ſon carquois.
Comme lui, le Dieu du vin,
Pour vous rendre hommage, en ce feſtin
Veut, de votre belle main,
Voir diſpenſer ici ſon jus divin :
Verſez tout plein.
Quand vous célebrez Bacchus,
Et ſon jus,
Ou bien le fils de Vénus,
Par des ſons doux & flatteurs,
Dans tous les cœurs
Vous faites naître leurs ardeurs.
Chantez, chantez, aimable Sirene,
Triomphez ſans peine

De qui vous entend :
Le plus ſage,
Fait ſûrement nauffrage
En écoutant.
Comment s'en deffendre ?
Ah ! ſans vous entendre,
On riſque tout autant.
Chantez, &c.

---

# *LE ROSSIGNOL,*

## A MADAME DE V***,

***En lui envoyant un Roſſignol le jour de ſa Fête.***

Sur l'air : *A l'ombre de ce verd boccage.*

IRIS, je viens vous rendre hommage :
Vous formez les plus tendres ſons,
Et, quoiqu'on vante mon ramage,
Je viens prendre de vos leçons.
Je chante le Dieu de Cythere
Au printêms, quand je ſens ſes feux ;
Sans aimer, contente de plaire,
En tous tems vous l'exprimez mieux.

# A LA MÊME.

Sur l'air : *Cher ami que mon ame eſt ravie.*

CHER ami, que ton Iris eſt belle !
Quel plaiſir de l'entendre & la voir !
Non, mon cœur n'eſt plus en mon pouvoir,
Tu vois un rival, dans un ami fidele,
Mon tranſport ne peut ſe concevoir.
On croit en jouir, quand on boit avec elle:
Ses accens, ſon ſouris gracieux
Enchantent l'oreille & les yeux.

# *PARODIE*

*De ces paroles de l'Europe Galante :* Que l'Amour dans nos cœurs faſſe naître.

QUE de feux tant de charmes font naître !
De ſon cœur auprès d'elle eſt-on maître ?
Mille tendres ſoupirs
Expriment nos deſirs :
Dans ſes bras tu peux te ſatisfaire :
Peu jaloux des rivaux qu'elle ſçait enflâmer,
Goute ſeul le bonheur de lui plaire ;
Mais laiſſe nous jouir du plaiſir de l'aimer.

# MUSETTE.

C'Est à vous, ma Muſette,
D'exprimer l'Amour que je ſens:
Formez de tendres accens,
L'aimable Liſette
Prend plaiſir à vos chants.

Si ma voix indiſcrette
Oſoit ſe méler avec vous,
J'exciterois ſon courroux
Ma bouche ſoyez muette,
C'eſt à vous, ma Muſette,
D'exprimer l'Amour que je ſens:
Formez de tendres accens,
L'aimable Liſette
Prend plaiſir à vos chants.

Un ſeul regard l'effarouche:
Mes yeux, ainſi que ma bouche,
N'oſent parler de l'ardeur
Dont elle brûle mon cœur.
Soyez mon ſeul interprete,
C'eſt à vous, ma Muſette,
D'exprimer l'Amour que je ſens:
Formez de tendres accens,
L'aimable Liſette
Prend plaiſir à vos chants.

# A MADAME ***.

Sur un air : *Du haut en bas.*

EN vous quittant,
Je ſens de ſecrettes allarmes
En vous quittant :
Où pourrois-je me plaire autant ?
J'ai peine à retenir mes larmes,
Et ſens tout le prix de vos charmes
En vous quittant.

# A MONSIEUR ***.

Sur l'air : *M. le Prevôt des Marchands.*

JE m'aperçois bien que l'Amour
Veut ici me jouer d'un tour :
Je le connois, c'eſt un Protée,
Il a des malices ſans fin ;
La derniere qu'il a tentée,
C'eſt de ſe transformer en vin.

Qu'il me paroît charmant ce vin,
Quand il eſt verſé de ta main !
Le jus que verſe Ganimede
A Jupiter dans ſes repas,
A ce vin de Champagne cede,
Et nous ſommes mieux ici-bas.

# POUR UN HOMME

## *Qui avoit une grande voix fauſſe.*

LE grand chantre de la Thrace
N'eſt plus fameux aujourd'hui,
Lubin, s'il ne le ſurpaſſe,
Fait du moins autant que lui.

Déja chacun me condamne,
Et dit que, comme Midas,
Je mérite oreilles d'ane :
Mais chacun ne m'entend pas.

Au ſon de ſa voix charmante,
Tout marchoit en l'écoutant,
Et tout fuit, quand Lubin chante :
N'eſt-ce pas en faire autant ?

## A MADAME ***

*Qui ſe nommoit Angélique, & dont le chien s'appelloit Médor.*

Sur l'air : *Votre jeu fait beaucoup de bruit.*

SI Jupiter pour des objets,
Qui jamais n'eurent tant d'attraits,
Jadis deſcendit ſur la terre,
Je crois qu'il ſe transforme encor,
Belle Angélique, & pour vous plaire,
Qu'il a pris le nom de Médor.

## A MADEMOISELLE M..

*Qui avoit deux Oncles Eccléſiaſtiques, & qui me prioit de lui montrer à chanter.*

Sur l'air : *Quand le péril eſt agréable.*

JEUNE Iris, je n'oſe entreprendre
De vous montrer l'art de chanter :
Déja vous ſçavez enchanter,
Vous pouriez me ſurprendre.

Abaillard, malgré ſa ſageſſe,
De l'Amour reſſentit les coups ;
Une écoliere, comme vous,
Devient bientôt maitreſſe.

Je n'ai point la vertu requiſe
Pour braver de ſemblables traits :
Vous avez cent fois plus d'attraits,
Que n'en eut Heloiſe.

De plus, vous ſçavez qu'Heloiſe
Avoit un Oncle dangereux :
Au lieu d'un, vous en avez deux,
Et tous deux gens d'Egliſe.

---

# A MADAME DE B***

*Qui avoit trois garçons fort beaux, & qui acoucha d'une fille.*

Sur l'air : *Et comment ne pas ſe rendre.*

UN Amour avec trois Graces
Sur les pas de Vénus marche toujours,
Et l'on verra ſur vos traces
Une Grace, & trois Amours.

Peur d'offenſer l'immortelle,
Je n'oſe décider ſur les deux cours :
Mais vous paſſez par tout, comme elle ;
Pour la mere des Amours.

# A MADAME D'H***

*Qui avoit jetté de l'eau au viſage de l'Auteur.*

IRIS, au retour de la chaſſe,
L'autre jour, pour ſe divertir,
D'un pot d'eau m'eût couvert la face,
Si n'euſſe ſçu m'en garentir.
D'abord je badinai comme elle,
J'en ris, mais depuis j'ai penſé
Que ce n'étoit pas bagatelle ;
Que ſi ſon eau m'eut arroſé,
Peut-être auſſi-tôt par la belle
J'euſſe été métamorphoſé.
Il n'en fallut pas davantage
Pour changer en cerf Actéon :
Diane lui jetta, dit-on,
Deux gouttes d'eau ſur le viſage,
Les cornes lui vinrent au front.
Quand Meſdames les Immortelles
Veulent par fois rire avec nous,
Craignons, craignons toujours leurs coups,
Il ne fait pas ſûr avec elles.

# LA PARME,

## FANFARE DE MONSIEUR D***

COMMENT, ton peuple intrépide,
Louis, ne vaincroit-il pas ?
C'eſt Minerve qui préſide
Aux Conſeils dans tes Etats,
Et Mars lui-même qui guide
Tes troupes dans les combats.

Qu'il eſt heureux d'être pere,
Et Roi de pareils ſujets !
Aucun Peuple de la terre,
Avant nous, fut-il jamais
Si terrible dans la guerre,
Et ſi galant dans la paix ?

Vingt ans de paix, ſans allarmes,
N'ont point rouillé nos guerriers;
Et ſans regretter les charmes
De leurs paiſibles foyers,
On les voit courir aux armes,
Changer leur mirthe en lauriers.

Sonne, ſonne, ami D***
Ta Fanfare à cette fois :

C'eſt l'image de la guerre
Que l'on trace dans ces bois ;
Ici le Cerf eſt par terre,
Là-bas l'Aigle eſt aux abois.

# LA PHILISBOURG.

## FANFARE DU MÊME.

*Sur la Priſe de Philisbourg.*

IL faut ſignaler ton zéle,
D*** encore une fois.
Qu'une Fanfare nouvelle
Reſonne dans nos bois :
Unis ta trompe avec celle
De la Déeſſe aux cent voix.

Tes fameux chants de victoire
Méritent bien, ſelon moi,
D'être au Temple de Mémoire :
Heureux qui, comme toi,
Sçait éterniſer la gloire,
Et les plaiſirs de ſon Roi !

Philisbourg vient de ſe rendre,
Et voit tomber ſes remparts :
Rhin fougueux, tu fais répandre
Tes eaux de toutes parts ;

Mais pourrois-tu la deffendre
Contre un peuple de Céfars ?

Ainfi, pour fauver leur ville,
Le Xante & le Simois,
Font un rampart inutile
De leurs flots réunis :
Les Dieux protecteurs d'Achile,
Le font-ils moins de LOUIS ?

Mais du moins de notre Hiftoire,
Ces Héros te font connus,
Tu les vis couverts de gloire,
Malgré tes flots émus :
As-tu perdu la mémoire
Du paffage de Tholus ?

# Pour la ſociété de l'Amphitrion,

*Où l'on tiroit au ſort qui ſeroit celui qui donneroit le repas, & ſeroit le Roi de la fêve.*

Sur l'air : *Pour paſſer doucement la vie.*

LA plus aimable confrairie,
C'eſt celle de l'Amphitrion :
Ce ſont tous Rois ſans tirannie,
Tous ſujets ſans ſédition.

Le ſort tour à tour nous couronne,
Et nous donne une authorité
Que, ſans foibleſſe, on abandonne,
Comme on en jouit ſans fierte.

Ainſi que le tems, le vin coule,
Du meilleur pour nous on fait choix,
Et c'eſt-là la divine Ampoule,
Qui ſert aux ſacre de nos rois.

Tous nos jours ſont des jours de fêtes,
La paix regne dans notre cour :
Nous n'entreprenons de conquêtes,
Que ſous les drapeaux de l'Amour.

Jamais l'intérêt ne nous brouille,
Bacchus ſçait nous accorder tous :
Quand le ſceptre tombe en quenouille,
L'empire n'en eſt que plus doux.

Nous ne nous embarraſſons gueres
De tout ce que font les abſens,
Et des affaires étrangeres
On ne tient point bureau ceans.

Ce que l'on dit dans notre empire
Ne doit point être répeté :
On commettroit, en l'oſant dire,
Crime de leze-Majeſté.

Aux vrais Rois ſans porter envie,
Amis, buvons, chantons, rions :
Ils voudroient bien mener la vie
Que menent nos Amphitrions.

Vous regnez avec moi, ma Belle,
Partagez des honneurs trop courts :
Si ma couronne étoit réelle,
Vous ſeriez Reine pour toujours.

# POUR LES REINES DE L'AMPHITRION.

Sur l'air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

REGNEZ, aimables ſouveraines,
Regnez par vos attraits vainqueurs :
Poſſéder l'empire des cœurs,
N'eſt-ce pas être vraiment Reines ?
A rendre vos ſujets heureux,
Mettez donc toute votre gloire ;
Et goutez le plaiſir de boire,
De chanter, & rire avec eux.

Iris, par ſa douceur extrême,
Retient ceux qu'attirent ſes yeux :
Puiſſe-t'elle ſe porter mieux !
Plus on la voit, & plus on l'aime.
Amour, nous t'en conjurons tous,
Sa guériſon fera ta gloire :
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter avec nous

Philis raſſemble, pour nous plaire,
L'Eſprit, les Graces, la Beauté :
Dans l'humeur que d'égalité !
Quelle douceur de caractere !
Toujours ſuivant l'avis de tous,
Sans avoir la moindre humeur noire,
Elle &c.

Themire en une cour ſi belle
Triomphe au gré de ſes deſirs :
Elle eſt faite pour les plaiſirs,
Et les plaiſirs ſont faits pour elle.
Les Amours, les Ris & les Jeux
De ſuivre ſes pas, ſe font gloire.
Elle &c.

Pour vous, trop aimable Uranie,
Que fait un ſceptre en votre main ?
N'aurez-vous donc point un Dauphin ;
Pour le bonheur de la patrie ?
L'Amour s'en plaint tout en courroux ;
Et dit qu'au mépris de ſa gloire,
Vos ſeuls plaiſirs ne ſont qu'à boire,
Qu'à chanter, & rire avec nous.

Vénus, ta cour eſt moins aimable ;
Moins brillante que ce ſéjour :
On y joint les fers de l'Amour
A la liberté de la table.
Bacchus, Amour, ailleurs jaloux ;
Y ſont unis pour notre gloire :
Ils aiment l'un & l'autre à boire ;
A chanter, & rire avec nous.

## INSCRIPTIONS

# INSCRIPTIONS

## *Pour le portrait de M. l'Archevêque de Reims.*

### PREMIERE INSCRIPTION.

QU'EST-IL beſoin en vers ou proſe
D'inſcription ſous ce portrait ?
C'eſt dire en un mot toute choſe:
J'y vois le nom, l'éloge eſt fait.

### II.

*Munere magnus, Avis major, ſed maximus à ſe.*

Par ſa place il eſt reſpectable,
Et plus encor par ſes ayeux :
Mais ce qui vaut mille fois mieux,
Par lui-même il eſt adorable.

### III.

*Qui videt hunc, miratur : amat, qui noſcit, eundem.*

On l'admire quand on le voit,
On l'aime quand on le connoît.

### IV.

Ce Prince eſt tel que tu le vois,
Bienfait, gracieux, debonnaire :
Rigaud peignit tout à la fois
Son viſage, & ſon caractere.

# A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE R...

***En lui donnant ce petit Recueil qu'il avoit demandé à l'Auteur.***

Sur l'air : *Le jeune Berger qui m'engage.*

POUR un Prélat & pour un Prince
Si grand de toutes les façons,
Ma foi c'eſt un préſent trop mince,
Qu'un petit Recueil de Chanſons :
Mais vous l'exigez, comment faire ?
L'accorder, ce n'eſt pas l'offrir ;
Je fais ma gloire de vous plaire,
Mon devoir de vous obéir.

# A MONSIEUR DE B***

## *En lui donnant ſon Recueil de Chanſons.*

**Sur l'air : *Le jeune Berger qui m'engage.***

S'Il eſt bien vrai que je t'amuſe,
Et te plaiſe par mes chanſons,
Deviens protecteur de ma Muſe
Qui te conſacre tous ſes ſons.
Cher ami, ſers-moi de Mecène
Par ton ſuffrage & tes bienfaits:
Mon zele animera ma veine,
Elle ne tarira jamais.

De ce grand favori d'Auguſte
Tu poſſedes tous les talens,
Ce goût ſi délicat, ſi juſte,
Et ſi rare de notre tems.
Pour ſuivre le ſentier d'Horace,
Conſens de me ſervir d'apui:
Que n'ai-je ſa lyre & ſa grace,
Et l'art de louer comme lui!

# A MADAME DE B***.

Sur l'air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

SI toujours pour la plus aimable
On formoit les ſons les plus doux,
Rien n'auroit été comparable,
A ce que j'ai chanté pour vous :
Mais, quoique rien ne vous reſſemble,
Themire, le cœur & l'eſprit
Sont-ils toujours d'accord enſemble ?
Non, l'on ſent mieux que l'on ne dit.

# *DÉPIT.*

*Sur la Chacone de l'Opera des Sens.*

REVENEZ ma raiſon,
Mon cœur ſe prête à votre leçon,
Revenez ma raiſon,
Divin contrepoiſon.
J'entrevois votre éclatante lumiere
Achever de deſſiller ma paupiere.
Détrompé des erreurs
Dont l'Amour enyvre nos cœurs,
Eteignons ſon flambeau,
Déchirons ſon bandeau.

Aſſez & trop longtems
Sous des fers, hélas! trop peſans,
De mille ſoupirs
J'ai payé de frivoles plaiſirs:
Dieux puiſſans,
Quelle étoit ma folie!
Dans quelle letargie
Etoient tous mes ſens!
De mes fers,
Et de mon eſclavage
Perdons juſqu'à l'image,
Mes yeux ſont ouverts.
Que de ſa foibleſſe
On eſt confus,
Lorſque le charme ceſſe,
Et que l'on n'aime plus!
Qu'on a de regret
De voir un objet
Qui ſçut plaire,
Si peu
Digne d'un beau feu,
D'avoir à ſon tour
Aimé d'un amour
Trop ſincere
Un cœur
Volage & trompeur!
Que de ſermens trahis!
Etoit-ce donc la le prix
De tant de fidélité?
Dieux! quelle légereté!

Que de momens perdus !
C'en eſt fait, n'y ſongeons plus :
Un calme heureux eſt le fruit
De mon trop juſte dépit.
Auſſi léger qu'Eole,
Mon amour fuit & vole :
Que je me ſens léger
D'avoir enfin briſé mes chaînes!
Que j'étois en danger
De ſouffrir d'éternelles peines !
Mon cœur trop enflamé,
Trop charmé,
Juſqu'à la mort eut aimé.
Quand on a fait un choix
Une fois,
Doit-on connoître d'autres loix ?
Que l'infidelle
Me paroiſſoit belle !
Toujours mon zele
Redoubloit pour elle ;
Ses yeux, ſes perfides yeux
Etoient mes Rois, mes Dieux.
Qu'il m'étoit doux de les voir !
Qu'ils avoient ſur moi de pouvoir !
Un ſeul moment abſent d'eux,
Que mon ſort étoit rigoureux !
Qu'ils m'ont fait verſer de larmes !
Que de ſoupçons & d'allarmes,
De ſoins, de ſoucis, & de travaux !
Tous les jours mille amans nouveaux,

Et l'ingrate avec mes rivaux
Rioit de mes maux.
J'atends cent fois plus de douceurs
De ſa perfidie,
Que de ſes faveurs :
Je n'en ai goûté de ma vie.
Sa trahiſon, ſa légereté,
Fera ma félicité.
Je ſors de la captivité,
En faiſant naufrage,
Et l'orage m'a jetté
Sur un aimable rivage :
Heureuſe infidélité
Qui me rend la liberté !
Liberté qui me rends
A mes amis, à moi-même,
Vos plaiſirs innocens
Font la volupté ſupréme.
Que mon rival heureux
D'avoir enlevé ma conquête,
S'en faſſe fête,
Je me ris de ſes tendres feux.
Et toi perfide, & toi,
Vante-lui bien ce ſacrifice,
Qu'il s'aplaudiſſe !
Qu'il triomphe de moi !
Je vois tes trompeurs appas
Sans regret entre ſes bras :
Le même ſort doit un jour
Payer ton nouvel amour.

Et le changement
De ce cher Amant
Fera ta peine & ton tourment.
Alors plus d'amis :
De juſtes mépris
De tes crimes ſeront le prix.
Mille Amans
Qui te prodiguoient ſans ceſſe ;
Dans ta jeuneſſe ,
Et la fleurette & l'encens ,
Comme moi
Rougiront de leurs foibleſſes ,
Et des careſſes
Qu'ils auront reçu de toi.
Je triompherai ,
De tes maux , à mon tour je rirai :
Témoin , ſans m'émouvoir ,
De tout ton déſeſpoir ,
S'il ſe peut qu'alors
Tu reſſentes quelques vains remords ,
Mon cœur trop outragé
En ſera mieux vengé.

# A MADAME ***

*Sur ſon rhume, & ſur ce qu'elle avoit pris au pied de la lettre les galanteries de l'Auteur.*

Sur l'air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

QUOI, pour me rendre inconſtant,
Ne faudroit-il qu'un inſtant ?
Pour un mot flateur,
Croit-on que mon cœur
Soit au bout de ma plume !
Juger ainſi de mon ardeur,
C'eſt ce qui vous enrhume lan la,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Ce cœur, des charmes d'Iris
Eſt trop vivement épris :
Loin de la changer,
Même d'y ſonger,
Mon feu croît & s'allume.
Me croire perfide ou léger,
C'eſt &c.

Quand l'Amour pour choiſir mieux
Me conduiroit dans les cieux,
Mon cœur pour jamais
Contre ſes autres traits
Eſt plus dur qu'une enclume :
Je dirois bravant leurs attraits,
C'eſt &c.

# EGO VOS CONJUNGO.

TRois ſaints mots prononcez par un homme à ſoutane,
Vont donc éteindre en toi toute flame prophane?
Déſormais de l'Amour bravant la ſarbacanne,
Tu n'iras plus courir de Magdelon à Jeanne.
J'aprouve ton deſſein, loin que je le condamne:
Ton corps étoit déja preſque tout diaphane,
Et tu ne portes pas demie once de panne.
Nous t'avons vu ſouvent avec rhubarbe & manne,
De ton foible eſtomac rétablir la membrane;
Tu ne pouvois marcher ſans l'appui d'une canne.
Notre jeuneſſe, ami, comme une fleur, ſe fanne:
Tu n'as ni les défauts ni les talens de l'âne,
Ce metier t'eût bien-tôt réduit à la tiſanne.
Surtout ne revoi plus l'enchanteuſe Roxane,
Laiſſe, ſans t'émouvoir, pleurer cette Ariadne:
Dans les champs du voiſin, faut-il qu'un riche glane?
Tu prens une moitié qui reſſemble à Diane,
Et de qui la vertu n'a pas la moindre tanne,
Le bois ne croîtra point ſur le haut de ton crâne.
Vivez tous deux contens, comme, dans leur cabanne,
Baucis & Philemon, qui des Dieux ſont l'organe:
Ce ſont mes vrais ſouhaits, ou le bon Dieu me damne.

# EPITRE

## A MONSIEUR B***.

*Bailli de Reims, qui m'avoit mandé naturellement qu'une piece de ma façon n'étoit pas trop bonne, & qui l'avoit critiquée fort juſte.*

VOus ſçavez comment tout Poëte
De ſon ouvrage eſt entêté,
Juſqu'où ſa manie indiſcrette
Pouſſe la ſotte vanité :
Jugez combien dans ma retraite
En peu de tems j'ai profité :
Puis qu'avec tant d'humilité,
De la critique par vous faite
Je reconnois la vérité,
La prenant pour preuve complette
De goût & de ſincerité.
Jugez ſi ma Muſe eſt coquette,
Avec tant de docilité :
Non, mon ami, je le répete,
J'aime bien moins être flatté,
Que je ne crains d'être gaté
Par le poiſon de la fleurette ;
Et ſi je parois enchanté,
Quand quelque Epitre ou Chanſonnette

Enfant de mon oiſiveté,
Plaît dans notre ſociété,
J'aime auſſi qu'un ami me traite,
Et me parle avec équité.
Adieu, mon cher, je vous ſouhaite
Pour l'An prochain joie & ſanté,
Et ſatisfaction complette.
On dira, ſi je ſuis Prophete,
Que vous l'avez bien mérité.

---

## A MADAME B***,

*Qui avoit épouſé un homme d'une belle figure.*

Sur l'air : *Pour paſſer doucement la vie.*

IRIS, de ton ardeur extrême
N'apréhende rien aujourd'hui,
Ton époux, c'eſt l'Amour lui-même,
Mais qui ne cache rien de lui.

Jadis une amante moins belle,
Avec ſa lampe, l'éveilla :
Dès qu'il en ſentit l'étincelle,
Il fit le ſot, & s'envola.

Pour toi d'avanture pareille,
Nouvelle Pſiché, ne crains rien;
Car, ſi la nuit ton feu l'éveille,
Tu recevras preuve du ſien.

# A MADEMOISELLE LE M***.

Sur l'air : *Lorſque l'Amour eſt à la chaſſe.*

CHANTONS tous l'aimable Lolotte
Qui n'eſt ni grande, ni ragotte,
Fille, ni vieille, ni marmotte,
Mais jouiſſante de ſes droits;
Qui d'épouſer n'eſt pas ſi ſotte,
Crainte de faire un mauvais choix.

Sage, ſans faire la dévote,
Modeſte, ſans être bigotte:
Bien loin qu'elle ſoit idiotte,
Elle a de l'eſprit comme trois;
Son ſeul regard vous ravigotte,
Plus que la truffle, & que l'anchois.

D'Amours, une nombreuſe flotte
En tous lieux ſur ſes traces trotte:
Elle mépriſe, comme crotte,
Cent cœurs qu'elle met aux abois,
Et tout haut elle les balotte,
Ou bien en rit en tapinois.

Soit qu'elle danſe une gavotte,
Ou qu'elle chante à baſſe notte,
Cent & cent cœurs elle eſcamotte,
L'Amour lui prête ſon carquois:

Verſé par ſa belle menotte,
Le vin en vaut mieux mille fois.

D'une humeur gentille & falotte,
Elle ſçait repouſſer la botte;
Mais hazarde-t-on la magnotte,
Elle vous donne ſur les doigts:
Et qui lui toucheroit la cotte,
Ne lui toucheroit pas deux fois.

Que d'eſprit, quand elle jabotte!
Fût-on plus ſenſé qu'Ariſtote,
On s'y pique, dès qu'on s'y frotte,
Elle range tout ſous ſes loix:
L'aimer, n'eſt pas une marotte,
Sur ſon compte il n'eſt qu'une voix.

# POUR MADAME
# LA COMTESSE D'E***,

*Dont on avoit demandé à l'Auteur le Portrait en Chanſon.*

Sur l'air : *On voit dès le deuxiéme.*

SI pour vous ſatisfaire,
Il faut en un Couplet
D'E*** tracer le portrait,
Je vais vous l'ébaucher en un trait.
Car par trop de matiere,
Sur un pareil ſujet,
S'il ne falloit rien taire,
Ce ſeroit trop d'affaire:
D'Amour, ni de ſa Mere
Sans piller aucun trait,
Voici comme j'en fais l'extrait:
Elle a le don de plaire.

# *LA FEUILLE A L'ENVERS.*

## A UNE DEMOISELLE

*Qui demandoit ce que cette expreſſion vouloit dire.*

L'AUTRE jour la jeune Liſette,
Auſſi ſimple que ſon mouton,
Quoiqu'elle ait la mine coquette,
Et le regard un peu fripon,
A ſon amant auſſi ſot qu'elle,
Et le plus ſot de l'univers,
Diſoit : qu'eſt-ce que l'on appelle,
Berger, voir la feuille à l'envers ?

Tout autre qu'un pareil Jocrice
Auroit ſaiſi l'occaſion
De montrer à cette Novice,
Ce qu'on entend par ce dicton.
Lui, pour y ruminer, s'arrête,
Et lui dit : ſous ces arbres verds,
Tien, comme moi, leve ta tête,
Tu verras la feuille à l'envers.

Liſette ſe ſentant émûe,
Lui dit : berger, repoſons-nous,
Et ſur le dos toute étendue,
Lançoit les regards les plus doux.

Quelle

Quelle agréable ſolitude !
Que ces boſquets ſont bien couverts !
Dit-elle : ah ! qu'en cette attitude
On voit bien la feuille à l'envers !

Eſſayons, dit-il à ſa belle,
Et tout auſſi-tôt mon nigaud
Se met ſur le dos auprès d'elle,
S'amuſe à regarder en haut.
Amans, quand, près d'une bergere,
Tant de plaiſirs vous ſont offerts,
Vos yeux doivent voir la fougere,
Et les ſiens la feuille à l'envers.

## *LES SOUHAITS.*

Sur un air *du Prologue de l'Opera du Carnaval du Parnaſſe.*

MA mie,
Ma douce amie,
Répond à mes amours :
Fidele
A cette belle,
Je l'aimerai toujours.

Si j'avois cent cœurs,
Ils ne ſeroient remplis que d'elle :
Si j'avois cent cœurs,
Aucun d'eux n'aimeroit ailleurs.
Ma mie, &c.

Si j'avois cent yeux,
Ils ſeroient tous fixés ſur elle:
Si j'avois cent yeux,
Ils ne verroient qu'elle en tous lieux.
Ma mie, &c.

Si j'avois cent voix,
Elles ne parleroient que d'elle:
Si j'avois cent voix,
Toutes rediroient à la fois:
Ma mie, &c.

Si j'étois le Roi,
On n'obtiendroit rien que par elle:
Si j'étois le Roi,
Elle regneroit avec moi.
Ma mie, &c.

Si j'étois un Dieu,
Je voudrois la rendre immortelle:
Si j'étois un Dieu,
On l'adoreroit en tout lieu.
Ma mie,

Fuſſiez-vous cinq cent,
Vous feriez tous rivaux près d'elle:
Fuſſiez-vous cinq cent,
Chacun voudroit en être amant.
Ma mie, &c.

Euſſiez-vous cent ans,
Neſtor rajeuniroit pour elle :
Euſſiez-vous cent ans,
Vous retrouveriez le printems.
Ma mie, &c.

---

# A UNE DAME,

## *Dont le mari étoit un habile Avocat.*

Sur l'air *de Blot.*

QUAND on a de grandes affaires,
Que l'on s'en rapporte aux lumieres
De votre époux judicieux,
C'eſt fort bien fait ; mais pour les miennes,
Je les trouverois beaucoup mieux
Entre vos mains qu'entre les ſiennes.

# ETRENNES A MANON.

## *Au nom de M. le Marquis de B***.*

**Sur** l'air de l'Opera : *Chantons le Dieu qui fait éclore.*

QUE te donner pour tes étrennes ?
Ma foi, Manon, je n'en ſçais rien ;
Tu le ſçais, j'ai trop peu de bien,
Pour t'acheter bijoux & porcelaines.
Sans écorner le petit entretien,
Que te donner pour tes étrennes ?
Ma foi, Manon, je nen ſçai rien.
De mon cœur te faire offrande,
Hé ! ne l'as-tu pas déja ?
Je vois ce que le tien demande :
Tu m'enchantes, le voilà.
Que te donner, &c.

Ma foi, de pareilles étrennes
Valent mieux que tous les bijoux :
Sans qu'il nous en coute deux ſols,
En les prenant, tu me donnes les miennes ;
Laiſſons les colifichets pour les fols.
Ma foi, de pareilles étrennes
Valent mieux que tous les bijoux.
Etre aimé de ce qu'on aime,
Quel ſort plus délicieux !
Mon amour eſt mon bien ſuprême,
Il m'éleve au rang des Dieux.
Ma foi, &c.

# POUR MLLE DE LA T***,

## *Sur ſa voix.*

Sur l'air *de Blot.*

LA jeune la T*** eſt trop belle,
Pour jamais trouver d'infidelle ;
Ou, s'il étoit quelqu'inconſtant
Aſſez fou pour s'éloigner d'elle,
Ne doutez pas que dans l'inſtant
Ses tendres ſons ne le rappellent.

# *VERS*

## *Sur le Portrait d'une Maîtreſſe.*

PORTRAIT charmant de ce que j'aime,
Seul confident de mes amours,
Sans toi, ſans ton puiſſant ſecours,
Que deviendrois-je, hélas ! dans ma douleur extrême ?
C'eſt toi qui ſuſpends mes ſoupirs,
Aimable & précieuſe image,
Te poſſéder me dédommage
De la perte de mes plaiſirs.
C'eſt toi qui, dans la ſolitude,
Me tiens lieu d'une multitude :

Tu ſçais préſenter à mes yeux
Les traits charmans de ma Maîtreſſe,
Et quoiqu'abſente de ces lieux,
Par toi je crois la voir & l'admirer ſans ceſſe;
Mais cette douce illuſion
Ne peut contenter que ma vûe.
O toi! qui de Pigmalion
Jadis animas la ſtatue,
Amour, écoute mes ſoupirs:
Je ne demande point, & je ne ſuis pas digne,
Qu'ainſi, par un prodige inſigne,
Tu veuilles combler mes deſirs.
Sans renverſer pour moi l'ordre de la nature,
Sans animer cette peinture,
Amour, fais que l'objet charmant
Que cette image repréſente,
Cette Iris, que je pleure abſente,
Vienne rejoindre ſon amant:
Ou, fais du moins que, ſans obſtacle,
Je puiſſe m'approcher des lieux
Qu'elle éclaire de ſes beaux yeux.
Si, pour mériter ce miracle,
C'en eſt aſſez de bien aimer
Un objet digne de charmer,
Fut-il jamais une amante plus belle?
Fut-il jamais un amant plus fidelle?

# FRAGMENT

*Tiré d'une Lettre pour M. G***, Curé de S. P***. On écrivoit à l'Auteur que l'on deſiroit qu'il ſuſpendît ſes Conferences pour ſe repoſer. Ce qui donna lieu à l'Auteur de répondre ces Vers.*

ON veut qu'il écoute à ſon tour
La voix de ſon troupeau fidele,
Qui le conjure, par amour,
De moderer un peu ſon zéle,
Pour ſonger à ſon propre bien;
Mais je crois qu'il n'en fera rien.
Et pourquoi ce conſeil ſi tendre
Ne pourroit-il pas le toucher?
C'eſt qu'il aime autant à prêcher,
Qu'on a de plaiſir à l'entendre.
Je vous entends, quoique de loin,
Me répondre: qu'eſt-il beſoin
Que les voûtes de notre Temple
Retentiſſent de ſes leçons?
Il prêche de tant de façons,
Par ſes vertus, par ſon exemple,
Que, ſans qu'il s'exprime, on l'entend.
Il parle par ſon zéle extrême,
Tout ce qu'il fait eſt éloquent,

Juſques à ſon ſilence même.
Votre diſcours eſt bon & beau,
Mais c'eſt l'envoyer au tombeau
Que de l'obliger à ſe taire;
Et le tirer hors de ſa Chaire,
C'eſt tirer le poiſſon de l'eau.

# AUTRE

## *Sur le même ſujet.*

PAR un zéle mal entendu,
On l'exhortoit à tort à garder le ſilence,
Combien n'auroit-on pas perdu,
Si ce conſeil eût ſuſpendu
Le torrent de ſon éloquence,
Dont les débordemens fameux,
Ainſi que ceux du Nil, apportent avec eux
Sur ces bords fortunés, la joye & l'abondance?
D'ailleurs, je ne crois nullement
Qu'il altere en rien ſa poitrine
A prêcher, même à tout moment:
Je dirai plus, je m'imagine
Que, pour la ſanté de ſon corps,
C'eſt même un bien, & que ſon zéle extrême,
S'il ne l'exhaloit au-dehors,
Pourroit le conſumer lui-même.

# A MADAME DE ***

Sur l'air : *Votre jeu fait beaucoup de bruit.*

A Bacchus ſeul je fais ma cour,
Et plus ne joue au jeu d'Amour :
Je braverois Vénus & Flore,
Je ſuis blazé, j'en fais l'aveu ;
Ou, pour que je jouaſſe encore,
Il faudroit me donner beau jeu.

Ce n'eſt que par mes ſeuls ſoupirs
Que j'oſe exprimer mes deſirs :
Près de la beauté qui m'inſpire,
Je tremble d'en faire l'aveu ;
Mais pourquoi craindre de le dire,
Quand l'Amour me donne beau jeu ?

# A LA MÊME.

Sur l'air *de Blot.*

L'AUTRE jour le Dieu de Cythere,
Voulut gager avec ſa Mere,
Pour l'objet nouveau de ſon feu,
Que Pſiché même étoit moins belle :
Il faut que l'Amour ait beau jeu,
Puiſqu'il oſe gager contr'elle.

# MADRIGAL,

## *Sur la Maîtreſſe de ſon ami.*

TENDRE Amour, choiſis mieux les armes
Dont tu prétends bleſſer mon cœur;
Iris brille de mille charmes,
Mais Palemon eſt ſon vainqueur.
Cet aimable berger ſemble ſi digne d'elle,
Que ſans crime on ne peut vouloir les déſunir:
Souffre qu'à l'amitié je demeure fidele,
Ou fais-moi des rivaux que je puiſſe hair.

## *PAR M. L'ABBÉ DE G****

## A L'AUTEUR.

PROFITANT du loiſir d'un ſexe curieux,
Chez tout ce qui porte cornette,
Habilement tu ſçais débiter la fleurette.
Sans prendre le ton doucereux,
Tu loue avec délicateſſe
L'eſprit, les graces, la beauté:
Et qui ne ſe croit pas Déeſſe,
Quand dans tes vers tu l'as chantée?
Avec tant de talens pour plaire,
Tes diſcours enchanteurs, tes contes amuſans;

Tes ſons qui raviſſent les ſens,
Tu réjouis, & la fille & la mere;
Mais le mari, mais le pere, au contraire,
D'un air ſombre, triſte & rêveur,
En te voyant tremblent de peur.
En vain ma Niéce me raſſure,
En déſſinant devant moi ta figure,
Eve en diſoit tout autant du ſerpent,
Et fut ſéduite en l'écoutant.

---

# *RÉPONSE DE L'AUTEUR.*

QUAND tu me mets en paralléle,
Pour la figure, & pour l'eſprit,
Avec cet animal maudit
Qui ſuborna la premiere femelle,
Je pourrois, à juſte raiſon,
Etre picqué de la comparaiſon.
Dis que je ſuis plus laid qu'un diable,
Que mon minois n'a rien d'aimable,
J'en conviens: ſi j'oſois en prendre le parti,
Le plus petit miroir, témoin irréprochable,
M'en donneroit le démenti.
Mais pour le cœur, & pour le caractere,
Que vois-tu donc en moi qui tienne du ſerpent?
Eſt-ce être ſuborneur que de chercher à plaire?
M'as-tu connu fourbe, ou rampant?
Je n'ai toute ma vie été que trop ſincere:

Ne peut-on louer ſans flatter ?
Et ſans avoir le deſſein de ſéduire
Un jeune objet qui ſçut nous enchanter ?
Eſt-ce un crime de le lui dire ?
Mais, quand du démon tentateur
J'aurois le talent ſéducteur,
Quand j'en aurois l'éloquence & l'adreſſe,
Que craindrois-tu de la diſcrette ardeur
Que je reſſens pour ton aimable niéce ?
N'eſt-ce pas toi qui, dans ſon jeune cœur,
As ſçu planter, & nourrir la ſageſſe ?
Je crois même, mon cher Abbé,
Qu'Eve n'eût jamais ſuccombé,
Si, pour ſoutenir ſa foibleſſe,
Elle avoit eu toujours auprès de ſoi
Un oncle auſſi prudent que toi.

---

# RÉPONSE
# DE M. L'ABBÉ G***.

HONNI ſoit qui du ſerpent ſéducteur
T'oſa donner la laideur, la malice :
A ta figure, auſſi-bien qu'à ton cœur,
Mieux que miroir, je ſçai rendre juſtice.
De toi n'ai peur, mais je crains le caprice
D'une fillette encor ſimple & novice,
Qui trop prenant de ton encens flatteur,
Pourroit un jour s'enyvrer par malheur.

Pour que tes *laus* ne lui ſoient maléfices,
Donnes-en moins, ſi lui ſeront propices:
Pris ſobrement, le vin gaudit l'humeur,
Mais par trop pris, irrite la fureur;
N'eſt bon ragoût ſans le ſel, & l'épice,
Qui trop en met eſt un empoiſonneur.
Comme trop peu, le trop eſt toujours vice,
Entre deux eaux qui nage, eſt bon nageur.

---

# *RÉPONSE DE L'AUTEUR.*

POINT ne me ſers de l'indigne artifice
De prodiguer un encens trop flatteur,
Pour entêter jeune & ſimple novice,
En qui j'admire innocence, & candeur;
Et ne voudrois par cet art ſéducteur,
En entraîner aucune au précipice.
Que ſi par fois, croyant rendre juſtice,
Et peindre au vrai ſans être adulateur,
Mes complimens ont un air de fadeur,
C'eſt ſans deſſein, ſans art, & ſans malice:
L'eſprit ſouvent eſt la dupe du cœur.
Je ſuis épris de la jeune Clarice,
Trop prévenu, peut-être, en ſa faveur,
Je ſuis trompé, mais ne ſuis point trompeur.
Quand dans une ame Amour malin ſe gliſſe,
Il peint en beau l'objet de notre ardeur,
On voit tout jaune en ayant la jauniſſe;
Ainſi j'en ſuis ſincere admirateur,

Et me croirois digne de tout ſupplice,
En la louant, ſi j'étois un menteur.
Que ſi pourtant tu crains un raviſſeur,
Garde-la bien, tu feras ton office;
Car ſi jamais, par un tendre caprice,
Comme tu crains, j'en devenois vainqueur,
Trop enchanté d'un ſi rare bonheur,
Je n'en ferois pour rien le ſacrifice.

---

# *EPITRE*

*Ecrite de Paris à M. R*** de Reims, avec qui l'Auteur avoit coutume de ſouper tous les Dimanches à Reims, chez M. de R*** ſon pere.*

CHEZ votre bon papa mignon
A table ai-je toujours la place
Qu'on m'avoit offerte avec grace,
Et que j'acceptai ſans façon?
De la perdre l'on me menace,
Et plus d'un rival, ce dit-on,
Me calomnie avec audace,
M'accuſant de déſertion,
Dans l'eſpoir que, ſi l'on m'en chaſſe,
Il en prendra poſſeſſion.
Mais ſur votre protection
Je compte toujours, quoi qu'on faſſe,

Et que cet écrit que je trace
Avec zéle & ſoumiſſion,
Préviendra la preſcription.
Je ſçai qu'une trop longue abſence
Peut mériter punition,
Quand ce n'eſt que par inconſtance,
Et faute de reconnoiſſance,
Qu'on s'éloigne d'une maiſon
Dont on a plus d'une raiſon
De cultiver la bienveillance;
Mais quand c'eſt par néceſſité,
Plutôt que par légereté,
On eſpere un peu d'indulgence,
Et je vous jure, en vérité,
Qu'ici je ne ſuis tant reſté,
Que pour affaire d'importance,
Et pour rétablir ma ſanté,
Qui va toujours en décadence :
Que dans ce pays enchanté,
Où les plaiſirs font réſidence,
Aucun objet ne m'a tenté,
Et que ſur vous nulle beauté,
N'emporte ici la préference;
Que de votre ſociété
J'ai trop connu tout l'avantage,
L'agrément, & la ſûreté,
Pour qu'ailleurs rien m'en dédommage,
Et que j'aime mille fois mieux
Vos petites Dominicales,
Que ces brillantes Saturnales

Que font ici nos demi-Dieux
Qui font ou repas ennuyeux,
Triſtes, & cérémonieux,
Ou véritables Bacchanales;
Où des contes faſtidieux,
Des équivoques triviales,
Et les ordures les plus ſales,
Tiennent lieu de propos joyeux,
Et de ce ſel ingénieux
Qui regne en vos fêtes frugales.
Auſſi les ai-je peu hanté
Ces modernes Sardanapales
Peu faits pour ma foible ſanté,
Et les ai-je laiſſé bien vîte,
Heureux de revenir au gîte,
Bien fatigué, bien dégoûté,
Chez le cher Prélat que j'adore,
Et qui de ſes bontés m'honore;
Et vous proteſte que ſans lui,
Ce Paris que tout le monde aime,
Et qu'autrefois j'aimois de même,
Ne m'eût cauſé que de l'ennui.
Ce même Paris aujourd'hui
M'eſt devenu méconnoiſſable,
Tout ce que j'y trouvois d'aimable
Semble avoir perdu ſes appas:
Toutes ces brillantes coquettes
A qui j'ai tant conté fleurettes,
Et dont je ſuivois tous les pas,
Me ſemblent des marionnettes,

Dont je vois les groſſiers reſſorts,
Dont tout l'eſprit n'eſt que bluettes,
Apparences, & faux dehors.
Aux Spectacles qui les raſſemblent,
Toutes les femmes ſe reſſemblent,
Laide ou belle, ce n'eſt que fard:
Du moins à Reims on plaît ſans art,
Et j'aime la ſimple nature,
Ici ce n'eſt qu'enluminure.
Mais n'eſt-ce point vous pas hazard
Qui m'auriez rendu difficile
Sur les beautés de notre Ville,
Qui me plaiſoient de prime abord?
Vous pourriez bien leur faire tort,
Car ſi-tôt que quelque objet rare
Que j'entens vanter en tous lieux,
Vient ſe préſenter à mes yeux,
Tout auſſi-tôt je le compare
Avec votre air & vos façons,
Et jamais ces comparaiſons,
Ne tournent qu'à votre avantage,
Pour l'eſprit & pour le viſage.
Cent & cent fois j'ai dit tout bas,
Il ſemble que ma bonne amie
Eſt plus aimable & plus jolie,
A plus d'eſprit & plus d'appas;
Ses manieres ſont plus aiſées,
Elle a de plus fines penſées
Qu'elle exprime plus joliment.
Tout ceci n'eſt que pour vous dire,

Qu'étant toujours ſous votre empire,
Et n'étant point un déſerteur,
Vous devez m'accorder la grace
De me maintenir dans ma place,
Et la deffendre avec ardeur.
Comptez ſur ma reconnoiſſance,
Mon zéle, mon obéiſſance:
Ce compliment n'eſt point ſuſpect;
Puiſque vous ſçavez le reſpect
Avec lequel, &c.

---

# INSCRIPTION

*Sur un Tableau allégorique, qu'une Dame avoit fait en découpure, où il y avoit un homme tendant des filets au clair de la Lune, & qui ne prenoit que des Papillons.*

Avec d'auſſi foibles lumieres,
Plus d'un Philoſophe entêté
Prend ſouvent pour des vérités,
Des papillons & des chimeres.

## AUTRE

VOILA donc le fruit de vos veilles,
Sçavans, un faux éclat vous luit,
Et vous prenez, pendant la nuit,
Des chimeres pour des merveilles.

## AUTRE.

TELS ſont les frivoles attraits,
Et les conquêtes de Liſette:
Gens ſenſez ne donnez jamais
Dans les filets d'une coquette.

## A MADAME ***

*Qui appelloit l'Auteur ſon mari.*

Sur l'air: *Sans faire ſemblant de rien.*

VOus m'appellez votre époux,
Que ce nom me ſemble doux!
Quoique ce ſoit badinage,
Il me flatte, & je ſens bien
Que ſous ce nom je m'engage,
Sans faire ſemblant de rien.

Je ne fus jamais jaloux,
Ainſi ſoit dit entre nous,
Je ſerois bien votre affaire:
Je jugerois toujours bien,
Et vous laiſſerois tout faire,
Sans faire ſemblant de rien.

Comme mon prédéceſſeur,
Et tant d'autres gens d'honneur;
Si j'étois ſur la cédulle,
Je n'en vivrois pas moins bien,
J'avalerois la pillule,
Sans faire ſemblant de rien.

Si ce n'eſt comme Mari,
Je m'offre au moins comme ami:
Un Abbé vaut bien un autre,
On en juge toujours bien;
Souvent c'eſt un bon Apôtre,
Sans faire ſemblant de rien.

Rendez-vous à mes deſirs,
Partagez les doux ſoupirs
De l'amant le plus fidele;
Et ſi vous me traitez bien,
Je vous nommerai cruelle,
Sans faire ſemblant de rien.

# A MADAME DE LA M***

*Au nom de Mademoiſelle R*** de l'Opera, qu'on diſoit lui reſſembler.*

Sur l'air : *Comme vlà qu'eſt fait.*

Est-il bien vrai que je reſſemble,
Par la taille, & par le minois,
A cette beauté qui raſſemble
Toutes les graces à la fois.
Trop aimable la M***,
Tout parallele vous déplaît;
Mais n'en montrez point de colere,
On peut vous reſſembler en laid:
Qu'eſt-ce qu'çà vous fait?
Qu'eſt-ce qu'çà vous fait?

Je dois à cette reſſemblance
La conquête de mon amant:
Quand il eſt dans mes bras, il penſe
Jouir d'un objet plus charmant.
Souffrez au moins que j'en profite,
Chaque jour. . . . . .
Vous en avez tout le mérite,
Tandis que j'en reſſens l'effet:
Qu'eſt-ce qu'çà vous fait?
Qu'eſt-ce qu'çà vous fait?

# L'AMANT VENGÉ.

Sur un air *de M. G***.*

TOUJOURS amoureux
D'une ingrate maîtreſſe,
Je fuyois ces lieux
Eclairez de ſes yeux :
Ah ! ſi je la revois,
Diſois-je, je ſens ma foibleſſe,
Dès la premiere fois
Je rentre ſous ſes loix.

*Mode Mineur.*

Mais enfin, par bonheur,
J'ai revû la volage,
Et je ſens que mon cœur
En eſt vainqueur ;
J'ai méconnu les traits de ſon viſage,
Je ſuis vengé,
Comme elle, il a changé.

# RÉPONSE

## *A une Lettre en vers qu'un de mes amis m'avoit écrite.*

DE votre Epitre & tendre & poëtique,
Ami F... très-grand merci vous dis :
Sçavez ſi bien l'art de la Rhétorique,
Que d'un Magot feriez un Adonis.
Mais, pour prouver que n'êtes point cauſtique,
Et que jamais votre Muſe Lyrique
De ſon prochain ne parle avec mépris,
Vous m'encenſez ainſi qu'une relique,
Vous me mettez au rang des beaux eſprits :
Vous me louez d'un ſtile hyperbolique,
Vous m'exaltez, & ſelon vous je ſuis
Le Benjamin de toutes les Iris ;
J'enleverois à Medor Angélique,
Je ſéduirois & Lucrece & Lais,
Sur Amphion je l'emporte en muſique.
C'en eſt par trop, mon cher : à mon avis,
Louange outrée équivaut à critique,
Et clair-voyans n'y ſçauroient être pris.
Pour me louer d'un air problématique,
Et qu'on me croye au moins valoir mon prix,
Dites en bref, il eſt de mes amis,
Vous aurez fait tout mon panégyrique.
Pour vous avoir ſoupçonné dêtre Auteur
De Vers piquans, d'anonime Satire,

Je connois trop votre eſprit, votre cœur;
Et dans vos yeux, trop facile eſt de lire
La probité, la vertu, la candeur
Qu'en tout votre air, nature ſçut inſcrire.
Vous ſçavez trop joindre au talent flateur
De bien parler, comme de bien écrire,
Tous les talens, hors celui de médire
Du genre humain. Vous ſçavez qu'un cenſeur
N'opere rien, ſi bien qu'il puiſſe dire
De ſon prochain; qu'un cynique railleur
Se fait haïr, même lorſqu'on l'admire.
L'art de rimer eſt un art ſéducteur,
Une manie, un tranſport, un délire:
Livrons-nous-y, mais rimons ſans fureur,
Et ſi quelqu'un nous critique ou déchire,
Que le mépris ſoit notre ſeul vangeur.
Que l'Amour ſoit le Dieu qui nous inſpire:
Soyons rivaux, ſans chercher à nous nuire,
Ne diſputons jamais qu'avec douceur
A qui des deux chantera mieux Themire;
Vous l'avez fait déja d'un air vainqueur,
Et je me ſens glorieux d'y ſouſcrire.
On reconnoit aiſément d'H....
Dans ce portrait, où votre main fidele
Nous a ſi bien rapellé Philomele
En roſſignol transformée aujourd'hui:
Quand on l'entend, on diroit que c'eſt lui,
Quand on la voit, on diroit que c'eſt elle.
Quels yeux charmans! quels regards enchanteurs!
Quels ſons touchans, & quelle voix ſonore!

Que

Que ſes talens, que ſes traits ſont vainqueurs !
Tel qui la voit, ou qui l'entend, l'adore :
Pour écouter ſes aimables chanſons,
Tous les Amours accourent ſur ſes traces ;
Elle les ſçait attirer par ſes ſons,
Et les fixer près d'elle par ſes graces.
Non moins adroit dans vos autres portraits,
On reconnoît la S... traits pour traits ;
Vous la placez dans un coin ſolitaire,
Et vers le ciel élevant ſes beaux yeux,
Où l'Amour prend ſes traits victorieux :
Vous l'y logez lui-même, & tout Cithere,
Où pourroit-il jamais ſe placer mieux ?
Je reconnois le pinceau d'un grand maître
Dans cet objet préférable à Cypris,
J'y vois P... (quelle autre pourroit-ce être ?)
Avec un doux & modeſte ſouris,
Mais ſans courroux, traiter avec mépris
Tous les Amours, que ſes beaux yeux font naître.
On voit aſſez dès le premier coup d'œil,
Que cette jeune & charmante étrangere,
Belle ſans art, & fiere ſans orgueil,
Eſt de C... digne fille d'un pere
Dont le mérite eſt partout ſi connu,
Qui l'envoya chez l'aimable G...
Comme en ſa ſource, y puiſer la vertu,
Et pour l'orner du rare don de plaire.
Nous retrouvons R... dans Eucharis :
C'eſt cette Nimphe, ou plutôt cette Grace
Qui préferant le ſéjour du Parnaſſe

Aux agrémens, aux plaiſirs de Cypris,
Vint pour s'inſtruire en ce lieu ſolitaire,
Non pour briller, ni pour apprendre à plaire;
(Elle ſçait trop comment on plaît ſans art)
Mais pour ſe faire une utile reſſource,
Et pour puiſer la lumiere en ſa ſource
Dont Apollon lui-même lui fait part.
Cette victime & fille d'Amphitrite
Que regrettez à bon titre avec nous;
C'eſt S.... dont le rare mérite
Auroit bien dû lui rendre un autre époux,
Dans ce pays, ſa ſeconde patrie
Que ſa préſence eut encore embellie,
Séjour qu'elle eut encor rendu plus doux:
Car ſur ce point je penſe comme vous,
Reims à Paris me paroît préferable;
Je ne ſçai point de pays plus aimable,
Et, comme avez ſi bien dit dans vos vers,
Il eſt pour moi Verſailles, l'univers.
C'en eſt aſſez d'y trouver une amie
Qui de ſon ſexe avec tout l'agrément,
De l'autre encor joigne le jugement,
En qui ſageſſe & volupté s'allie,
Qui ſe prétant à la tendre folie
De ſon ami, l'en raille finement,
Et qui riant de l'amour qu'elle inſpire,
En le traitant avec ménagemens,
En badinant, trouve l'art de réduire
A l'amitié le plus vif des Amans.
Puis à Paris, quoi qu'en tout on excelle,

N'avons-nous pas ici tout ce qu'il a ?
Puiſque en J.... nous retrouvons Silva,
Et qu'en P.... nous avons Fontenelle.
Mais reprenons la ſuite des portraits,
Et repaſſons ſur ces charmans objets.
Sans doute Au... eſt la jeune Bergere
A qui déja vous adjugez le prix :
Vous jugez mieux, cher ami, que Paris,
Et c'eſt l'avoir mérité que vous plaire.
Qui ne croiroit voir Minerve ou Pallas,
A voir d'A... jeune & pleine d'appas,
Entre ſon fils & ſon aimable fille,
Guider de l'un la regle & le compas,
En lui parlant de Siége & de Combats,
De celle-ci ſuivre des yeux l'aiguille,
Un plan à droite, à gauche un canevas?
Quelle ardeur noble en ſes beaux yeux petille,
Et que d'amours voltigent ſur ſes pas !
Qui la prendroit pour mere de famille ?
Non, non, d'A... non cette aimable enfant,
N'oſe être encor rivale de ſa mere,
Et l'on prendroit plutôt pour ton Amant,
Que pour ton fils, ce jeune militaire.
Que tous les deux, pour plaire & réuſſir,
Suivent toujours tes leçons ou tes traces,
L'un à la gloire eſt ſur de parvenir
Par ſa valeur, & l'autre par ſes graces.
Qu'avec plaiſir je vois les trois M...,
Et les Amours qui volent ſur leurs traces,
De l'une à l'autre, incertains, indécis

A qui donner la pomme des trois Graces !
Oui, dans leurs mains vous prites le pinceau,
Pour ébaucher un ſi joli tableau :
Votre Vénus, & celle de Cythere
Ont toutes deux des traits ſi reſſemblans,
Qu'Amour lui-même en differens inſtans
A mille fois pris le L.... pour ſa mere.
Ce ſont ſes yeux, ſes regards enchanteurs,
Toujours ſi ſurs de triompher des cœurs,
Son air, ſon port, ſes façons engageantes,
Son doux ſouris, ſes graces prévenantes :
Quand vous traciez ce portrait tout divin,
Sans doute Amour vous conduiſoit la main.
Quelle riante & gracieuſe image
Vous nous donnez de l'aimable maiſon
De ces trois ſœurs, maitreſſes ſans partage,
Où de vous voir j'ai ſouvent l'avantage,
Où ſans licence, ainſi que ſans façon,
On voit regner un charmant badinage ;
Où la Folie eſt avec la Raiſon
En rendez-vous, gentil Areopage,
Où maint Arrêt ſe prononce en chanſon
D'un ton joyeux, & n'en eſt pas moins ſage,
Où tous les ſoirs s'aſſemblent mille Amours,
Pour l'embellir, s'il ſe peut, davantage !
Ami feal, preſidez-y toujours.

# EPITRE

## A MONSIEUR DE C***

*Grand Maître des Eaux & Forêts de Champagne, qui étoit retenu au lit pour un mal au pied dans le tems que j'étois en retraite.*

QUELQU'UN m'a dit que vous étiez au gîte
Pour un bobo qui n'aura point de ſuite,
Et que ce mal eſt bien loin du chignon.
Si je n'étois reclus comme un Hermite,
Je vous aurois déja rendu viſite,
Et je ſerois chez vous en rang d'oignon :
A ce le goût & la mode m'invite,
Ne le pouvant, Lettre vous ſoit écrite,
Et l'écrirois, n'euſſai-je qu'un moignon.
Mais que de bruit ce petit mal excite !
De tout le monde êtes-vous le mignon ?
Petits & grands, manans & gens d'élite,
Qu'ayez au pied un corps, un ſimple oignon,
Chacun dans Reims s'inquiette & s'agite,
Eût-il le cœur plus dur qu'un Satellite,
Ou que ne l'eſt le noyau d'un brugnon,
L'ami loyal, comme le paraſite.
Oh ! par ma foi, le Légat d'Avignon
Eſt moins chéri dans ſa terre bénite,

Que n'eſt ici le Sieur de C....
On a raiſon, je ſçai qu'il le mérite;
Malheur à qui lui ſouhaite guignon!
Mais ſi n'etiez un ſi bon compagnon,
Si vous viviez par fois en Cenobite,
Si ne buviez Champagne & Bourguignon,
Si reformiez un peu cave & marmite,
Si vous aimiez un peu moins le trognon,
Point ne ſeriez giſſant ſur le rognon.
Songez-y bien: certain ſage débite,
Que le mal vient ainſi qu'un champignon;
Il s'en faut bien qu'il s'en aille ſi vite.

---

## A M. DE B***

*Sur trois ſœurs dont il paroiſſoit mépriſer le ſuffrage.*

NE dédaignes point tant l'avis
De ces trois Sœurs ſur tes ouvrages:
Tes vers feront d'un plus grand prix
Si tu peux avoir leurs ſuffrages.
Tu ſçais que nos meilleurs auteurs,
Les Virgiles & les Horaces,
Quoi qu'inſpirez par les neuf Sœurs,
N'en conſultoient pas moins les Graces.

# PARODIE

De la Paſſacaille d'Armide: *Les plaiſirs ont choiſi pour azile.*

C'Est à tort que tu me fais un crime,
Cher ami, d'un couroux légitime,
La trop perfide Iris
Mérite des mépris.
Il eſt vrai, j'adorai l'infidelle,
Et mes yeux faſcinés lui trouvoient des attraits:
Je rougis d'avoir cru voir en elle
Des beautez, des vertus qui n'y furent jamais.
Mais ſi j'éus trop longtems la foibleſſe
De transformer un Monſtre en Déeſſe,
Et de lui prodiguer un encens criminel,
Il faut briſer l'Idole, & renverſer l'Autel.

# POUR MADAME LA PRINCESSE DE R...

Sur l'air *De Blot.*

R.... le bruit court à Paris,
Et je n'en ſerois point ſurpris :
Que le jeune D.... de F....
A déja pour vous de l'amour,
Et vous donne la préférence,
Sur les plus belles de la Cour.

La premiere fois qu'il vous vit
On dit qu'à C... il dit :
J'ai vû, je crois, cette Immortelle
Que vous appellez la Vertu ;
Dieux ! que je ſens d'attrait pour elle,
Et que mon cœur en eſt ému !

Ce trait n'eſt point trop d'un enfant,
Et qui n'en eût dit tout autant ?
On lui peint la vertu ſi belle,
Vous avez l'air ſi grand, ſi doux :
Il ne ſçait rien de ſi beau qu'elle,
Ne voit rien de plus beau que vous.

L'HERMAPHRODITE

# L'HERMAPHRODITE,

## A MADAME S***.

AIMABLE amie, à voir en vous
Tant de grace & tant de mérite,
Je vous crois, ſoit dit entre nous,
Une eſpece d'Hermaphrodite.

Le terme pourroit vous choquer,
Je n'ai deſſein que de vous plaire :
J'ai donc beſoin, pour m'expliquer,
D'un petit mot de commentaire.

Vous avez tous les agrémens
Dont brille une femme adorable :
Vous y joignez les ſentimens,
Et tout l'eſprit d'un homme aimable.

En amour comme en amitié,
Je ne vois rien qui vous reſſemble :
Homme, ou Femme n'a que moitié
De ce qu'en vous nature aſſemble.

J'imagine qu'elle paitrît
En vous formant, un corps de femme,
Et qu'enſuite elle ſe méprît,
D'un Philoſophe y mettant l'ame.

C'eſt donc avec raiſon, je crois,
Qu'Hermaphrodite je vous nomme:
Puiſque vous êtes à la fois
Femme jolie, & galant homme.

## *SUR LA MORT*
## DE L'EMPEREUR.

ON dit dans nos hameaux que l'Empereur eſt mort:
Bergers, cette nouvelle eſt bien intéreſſante.
Du Levant au Couchant, du Midi juſqu'au Nord
Nous ſommes menacés d'une guerre ſanglante.
La diſette déja déſole aſſez ces lieux,
Eprouverons-nous donc tous les fléaux des cieux?
He! que m'importe à moi, dit l'amoureux Philinte?
Je ne crains ici-bas que les rigueurs d'Aminte,
Et je ne reconnois de maîtres que ſes yeux.
Dans tout le monde entier eſt-il un autre empire
Que celui de ſon cœur? c'eſt le ſeul où j'aſpire:
C'eſt-là mon univers, ma fortune, & mes Dieux.

# ETRENES

## A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE R***,

C'ETOIT jadis la mode en France
De s'étrener par des préſens,
Souvent préſens de conſéquence
Qui coutoient cher à bien des gens.
On a changé cette méthode :
Grace à Dieu, ce n'eſt plus la mode,
On ne donne rien de nos jours.
Tant mieux pour ma mince fortune ;
Car pour moi je voulois toujours
Donner deux œufs pour une prune.
Aujourd'hui, comme par échos,
Un plat compliment circulaire
Eſt tout ce qu'on ſçait dire & faire :
C'eſt le vrai triomphe des ſots.
Mais quand un cœur brulant de zele
Prétend d'une façon nouvelle
Exprimer ce que chacun dit,
C'eſt-là l'écueil des gens d'eſprit ;
Encor ceux qui ſçavent bien dire,
Souvent ne penſent pas le mieux.
Apollon leur prête ſa Lyre,
Ils parlent la langue des Dieux ;

Ils ont de ſublimes idées
Qu'ils expriment éloquemment:
Mais les plus brillantes penſées
Valent-elles le ſentiment ?
Pour me conformer à l'uſage,
Je voudrois dans ces premiers jours
Vous renouveller un hommage
Que mon cœur vous rendra toujours:
Mais la choſe n'eſt pas facile,
Et je voudrois qu'il fut un ſtile
Pour ceux qui penſent comme moi,
Qui put peindre la bonne foi,
Le reſpect, la reconnoiſſance,
Et rendre tout ce que je penſe,
Exprimer tous les vœux ardens
Qu'en ce commencement d'année
Je fais pour votre deſtinée
Comme je les faits en tout temps,
Qui rendit tous les ſentimens
Qu'en mon cœur vous avez fait naître,
Et tous le plaiſir que je ſens
A vous aimer, à vous connoître ;
Enfin, peindre ce que reſſent,
Le cœur le plus reconnoiſſant
Pour ſon protecteur & ſon maître.

# A MADEMOISELLE DE ***

QUoi ! Philis, qui doit me connoître,
M'a ſoupçonné de pouvoir être
Déſerteur du Dieu des amours ?
Ah ! loin d'être un ſujet rébelle,
Je renouvelle tous les jours
Les vœux que j'ai faits avec elle.

Quand avec cet objet volage
On a fait ſon aprentiſſage,
Et qu'on a ſervi ſous ſes loix,
On ne quitte point la partie :
Les cœurs qu'elle engage une fois,
Servent l'Amour toute leur vie.

Je lui pardonne les allarmes,
Les regrets, les tranſports, les larmes,
Et tous les maux que j'ai ſoufferts :
Quand l'ingrate briſa nos chaînes,
Les plaiſirs que j'eus dans ſes fers
D'avance avoient payé mes peines.

Qu'à ſon tour elle me pardonne,
Elle que j'ai connu ſi bonne,
Ce qu'alors un juſte couroux
Me fit dire trop haut contre elle :
Le déſeſpoir d'un cœur jaloux
Prouve qu'il eſt toujours fidelle.

Contre une Maitreſſe parjure
Un Amant n'éclate ou murmure
Qu'autant qu'il en ſent tout le prix ;
Et ſa colere eſt pardonnable :
Plus il ſe plaint de ſes mépris,
Plus il la fait paroître aimable.

## A MONSIEUR G***

*Auteur d'une Ode Latine ſur le Saint Sacrement, dont la traduction eſt ci-après dans le ſecond Volume, & commence par ces mots:*
C'eſt Dieu qui deſcend ſur la terre.

QUAND j'oſe à ta ſçavante Lire
De ma voix joindre les accens,
C'eſt le même feu qui t'inſpire
Qui m'anime, & que je reſſens.
Ce ſont tes ſublimes idées,
Ce ſont tes pieux mouvemens :
Je n'ai que traduit tes penſées,
Et qu'exprimé tes ſentimens,
Trop heureux ſi j'ai pû les rendre.
Foible interprête de tes vers,
J'aurois voulu les faire entendre
Juſques au bout de l'univers.

# A MADAME M***.

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

VOis ſur la bouche de M***
Comme l'Amour ſe joue :
Vois-tu ce joli petit trou
Qu'elle a ſur chaque joue ?
Quel préjugé pour les appas
De tout ce que l'on ne voit pas !

# *PORTRAIT*
# DE MADAME M***

Sur l'air : *Zeſte, leſte, preſte.*

MA Maitreſſe eſt une Blonde,
Belle s'il en fut jamais,
Vénus en ſortant de l'onde,
Ne fit pas voir plus d'attraits.
Et zeſte, leſte, preſte, voilà comme il faut
Se choiſir une Bergere,
Toujours prête à faire *lanlere*,
Toujours prête à faire le ſaut.

De cette charmante fille
Pour ébaucher le portrait,
D'un vif éclat ſon tein brille,
Et ſon corps eſt des mieux fait.
Et zeſte, &c.

Sa grace, ſa gentilleſſe
Font tous les jours mille Amans
L'air de fraicheur, de jeuneſſe
Redouble ſes agrémens.
Et zeſte, &c.

Si ſa main vous verſe à boire,
C'eſt un plaiſir ſéduiſant :
Rit-elle, ſes dents d'ivoire
Ont un air appétiſſant.
Et zeſte, &c.

Elle jaſe, elle babille,
Et raiſonne rarement :
Elle ſaute, elle fretille,
Eſt en l'air à tout moment.
Et zeſte, &c.

Je hais la délicateſſe
De ces Iris de Romans,
De qui la ſote tendreſſe
S'épuiſe en beaux ſentimens.
Et zeſte, &c.

Ses baiſers, & ſes careſſes,
Ses tranſports, ſes mouvemens
Valent mieux que des promeſſes,
Des diſcours, & des ſermens.
Et zeſte, &c.

Quelquefois elle me frappe,
Ou me pince rudement :
J'aime mieux d'elle une tape,
Que d'un autre un compliment.
Et zeſte, &c.

Elle eſt coquette & volage,
Soit, je n'en ſuis point jaloux :
Prendre maitreſſe ſi ſage,
C'eſt vivre preſque en époux.
Et zeſte, &c.

L'Amour n'a formé nos chaînes
Que de guirlandes de fleurs :
Nous en ignorons les peines,
Nous en goutons les douceurs.
Et zeſte, &c.

# POUR MADAME LA PRINCESSE DE R***

*Contre qui on avoit fait des couplets ſatiriques.*

QUITTE le chalumeau,
Ma muſe prend la Lyre,
Des objets le plus beau
Et m'anime & m'inſpire :
Pour Liſette ou Corine
Réſerve tes chanſons.
Une beauté divine
Veut de plus nobles ſons.

Ne prend point d'Ixion
Le ſtile téméraire,
Et d'une autre Junon
Crain d'armer la colere.
Comme de la Déeſſe
R*** a la beauté,
Elle en a la ſageſſe,
Et la noble fierté.

Quelle divinité
Fut jamais plus aimable !
Quel air de dignité !
Quelle douceur affable !
Que ſa voix eſt touchante !

Quels ſons doux & flateurs !
Elle charme, elle enchante
L'œil, l'oreille, & le cœur.

Quoi ! vous la déchirez
Vils monſtres de Lycie ?
Tels ſont les traits outrez
De votre jalouſie,
Ma Déeſſe s'avance,
Pour punir vos complots ;
Et ſa ſeule préſence
Vous transforme en crapauts.

Ceſſez de croaſſer
Inſecte mépriſable,
Qui croyez offenſer
Un objet adorable :
Partout ailleurs Latone
Trouvera des autels,
Elle vous abandonne
Au mépris des mortels.

# A MADEMOISELLE D***,

*Qui avoit fait des Couplets pour Madame la Ducheſſe d'A*** la mere, Madame la Ducheſſe d'E*** ſa fille, & M. le Marquis de G*** ſon petit fils.*

Sur l'air : *Amis ne parlons plus de guerre.*

PERSONNE de nous ne s'abuſe
Sur ces Couplets,
On devine aiſément la Muſe
Qui les a faits.
Que de vérité ! que d'adreſſe
Dans tes portraits !
Quel feu ! quelle délicateſſe
Dans tous tes traits !

Sur-tout ta Vénus Uranie
Eſt ſans défaut,
Et digne de la main hardie
Du grand Rigaut :
Je crois même que l'immortelle,
Dans ce deſſein,
En s'offrant à toi pour modele,
Guidoit ta main.

Lorſque G***, formé pour plaire,
Vient à ſon tour,

On croit voir auprès de ſa mere
Le tendre Amour :
Dans tous les portraits qne tu traces,
Quels traits divins !
Tu ſçais emprunter l'art des Graces
Que tu dépeins.

Que tu ſçais bien peindre Cibelle,
Mere des Dieux,
Qui fait des préſens dignes d'elle,
Et dignes d'eux !
Enfin, dans ta métamorphoſe,
Tout eſt ſi bien,
Qu'en faiſant leur apothéoſe,
Tu fais le tien.

# A MADAME DE M***,

*Qui diſoit à l'Auteur qu'elle étoit enchantée des Vers & Chanſons qu'il avoit faits pour une perſonne de ſa connoiſſance.*

Sur le Menuet de Tancrede : *Dans ces beaux lieux.*

SI j'ai produit, dans un tendre délire,
Pour cet objet, jadis des ſons ſi doux,
Jugez des accens de ma lyre,
Quand je les formerai pour vous.

Que j'ai regret d'avoir conçu pour elle
Des ſentimens ſi tendres, & ſi doux ?
Un cœur ſi conſtant, ſi fidele,
Sembloit n'être fait que pour vous.

Pour vous aimer, comme vous devez l'être,
Il vous falloit un amant comme moi :
Je ſens que je ne devois naître,
Que pour mourir ſous votre loi.

# A LA MÊME.

*Sur le même air.*

PAR mes Chanſons, puiſque je vous amuſe,
Le tendre Amour ſera mon Apollon:
Vous ſeule vous ſerez ma Muſe,
Et je défie Anacréon.

S'il eſt bien vrai, qu'Ovide à ſa Corine
Doit tous ces Vers, que l'on admire tant,
En vous aimant je m'imagine,
Que tout autre en peut faire autant.

# EPITRE

## A M. L'ABBÉ G***.

CHEZ cet Abbé, grand conteur de ſornettes,
De doux propos, faiſeur de Chanſonnettes,
Pas bien dévot, au ſurplus bon Chrétien,
Comme vos vers le dépeignent ſi bien,
Daignez demain venir dans la ſoirée;
Car il ſe meurt (la phraſe n'eſt outrée)
Non d'aucun mal qui faſſe trépaſſer,
Auſſi ce n'eſt brin pour le confeſſer;
Mais il ſe meurt de deſir & d'envie
De vous donner, en bonne compagnie,

Un bon ſouper, où vous ſerez aſſis
Commodément, dos au feu, ventre à table,
Entre deux ſœurs, en qui tout eſt aimable,
Et près de qui les cœurs ſont indécis.
Jà de ce couple en connoiſſez bien une
Qui va vous voir, non en bonne fortune,
Mais qui pourtant vous en conte en ſecret,
Et vous inſtruit de tout ce qu'elle fait:
Même quelqu'un m'a dit l'avoir ſurpriſe
A vos genoux, mais c'étoit dans l'Egliſe,
Et vous étiez dans le ſaint cabinet,
Très-gravement en ſurplis & bonnet.
Ici ſerez de toute autre maniere,
Et prouverez qu'avec morale auſtere,
Et ſaintes mœurs, on peut être joyeux;
Qu'on trouve en vous un Docteur reſpectable,
Un ami ſûr, un Directeur pieux,
Et qui plus eſt, un Convive agréable.

EPIGRAMME

# EPIGRAMME
## A MONSIEUR M***.

VOus vous connoiſſez aſſez bien
En vers, ainſi qu'en proſe;
Mais juger, ou donner du ſien,
M***, c'eſt autre choſe:
J'approuve vos morceaux, triez
Des ouvrages des autres;
Mais, mon cher, ſi vous m'en croyez,
N'y mêlez point des vôtres.

# AU MÊME,

J'ESTIME fort Monſieur M***,
Je n'en veux qu'à ſa Muſe:
L'un eſt un excellent ſujet,
L'autre n'eſt qu'une buſe;
Et je confeſſe de bon cœur
Que d'ici juſqu'à Rome,
Point n'eſt de plus méchant Auteur,
Ni de plus galant homme.

# PETITE LETTRE

## A MONSIEUR B***,

## Intendant de M. l'Archevêque de R***

*Sur ce que ledit ſieur B***, & le nommé C*** avoient été arrêtez à Bruxelles, avec une ſomme aſſez conſidérable d'argent qu'ils portoient à Paris à M. l'Archevêque, & qu'on leur ſaiſit après les avoir fouillés juſques dans les culottes.*

ON a donc, mon très-cher B***,
Viſité votre entre-feſſon ?
Quoi ! ſans crier, ſans vous défendre,
Vous avez mis culotte bas,
Et vous vous êtes laiſſez prendre
Juſqu'au dernier de vos ducats ?
Notre bon Prélat, je vous jure,
Loin de regretter ſon argent,
A bien ri de votre aventure,
Et de votre peur, qu'il prétend
Reconnoître à votre écriture
Dont le ſtile eſt encor tremblant.
Mais pour moi, je vous rends juſtice;
Je crois que votre caleçon
N'a point attrapé la jauniſſe

Comme celui de C***,
Votre timide Compagnon,
Et je ſoutiens à ſon Alteſſe
Que, ſans faire le fanfaron,
Sans être brave, ni poltron,
Votre ſang froid, votre ſageſſe,
Ne s'éfraye d'aucun danger;
Et que ce Commis étranger
Qui dénoua votre éguillette,
A pû proprement fourager
Juſqu'au fond de votre brayette;
Que votre chemiſe étoit nette,
Et que vous ne foirez jamais
Que par lavement ou clyſtere
Que par fois vous prenez exprès,
Comme je vous vois ſouvent faire.
Or puiſſiez-vous ainſi toujours
Ne foirer que bien à votre aiſe,
Au coin du feu, ſur une chaiſe,
Et près de vos chaſtes amours,
A qui je fais, par parenthèſe,
Mon très-ſincere compliment,
Sur ce que ces vilains Corſaires
Qui pillent immodeſtement,
Ne vous ont pris que votre argent;
Sans endommager ſes affaires.

# A MONSIEUR L'ARCHEVEQUE DE R***

*Au ſujet d'une jeune Demoiſelle pour qui il avoit beaucoup d'amitié, & qu'on vouloit faire Religieuſe.*

SEIGNEUR, lorſque je vois votre aimable Julie
Renoncer pour jamais aux plaiſirs de la vie,
En vous obéiſſant peut-être plus qu'à Dieu,
Et vous entretenir d'un ſi grand ſacrifice:
Je m'imagine voir la tendre *Bérénice*,
Dire à ſon cher *Titus* un éternel adieu.
Votre cœur en gémit, je vois couler vos larmes,
Et vous voulez vous-même immoler tant de charmes?
Prince aimable & chéri, comme le fut Titus,
Vous avez ſa tendreſſe, & toutes ſes vertus,
Bérénice n'eut pas plus d'attraits que Julie,
Et cependant pour vous elle ſe ſacrifie.
Ne pourroit-elle pas, lorſque vous ſoupirez,
Vous dire avec raiſon: Quoi! Seigneur, vous pleurez,
Lorſque de mon deſtin les Dieux vous ont fait maître?
Le parti que je prends, qui me l'a fait choiſir?
Et ſi mon cœur a pu former quelque deſir,
N'eſt-ce pas vous, hélas! qui me l'avez fait naître?
Vous m'aimez, dites-vous, vous me le ſoutenez,
Cependant on m'immole, & vous m'abandonnez.

Non, ce n'eſt que de vous qu'elle a droit de ſe plaindre.
Hé quels ſont les Romains que vous avez à craindre ?
Puiſqu'il vous faut, Seigneur, parler ſans vous flatter,
Je connois les raiſons qui vous font héſiter :
Vous prévoyez trop loin, & votre crainte eſt vaine.
Ainſi, ſans vous armer d'une rigueur Romaine,
Laiſſez-là, croyez-moi, le rôle de Titus,
Nous trouverons toujours aſſez d'Antiochus.
Mais j'entrevois encore un motif qui vous gêne,
Vous ne pouvez ſouffrir qu'elle aille à Comagêne.

---

# POUR MLLE C***,

*Jeune enfant que Madame la Princeſſe d'E*** aimoit & élevoit chez elle.*

Sur l'air : *Tu croyois en aimant Colette.*

VOus voulez, aimable follette,
Que je faſſe votre portrait :
Hé bien, ſans vous conter fleurette,
Je vais vous peindre trait pour trait.

Je n'ai pas la main délicate,
Je peins le laid avec le beau :
Si vous aimez que l'on vous flate,
Choiſiſſez un autre pinceau.

Je fais plus, duſſiez-vous en rire,
Je vais vous prêcher en Chanſon :

En badinant on peut inſtruire,
Ce ſont les meilleures leçons.

De ce tein de lys & de roſes
Ne vous applaudiſſez pas tant,
On voit trop de métamorphoſes
Etre l'ouvrage d'un inſtant.

Certain Auteur, que l'on révere;
Dit en parlant de la beauté:
Que, *comme elle a l'éclat du verre,*
*Elle en a la fragilité.*

Au plus aimable badinage,
Vous joignez un joli jargon;
Mais bien-tôt vous touchez à l'âge
Qu'il vous faudra changer de ton.

Une Princeſſe reſpectable
Fait de vous un enfant gâté:
Quand vous ſerez plus raiſonnable,
Vous ſentirez mieux ſa bonté.

Le badinage de l'enfance
Sera pour lors hors de ſaiſon,
Le reſpect, la reconnoiſſance
S'expriment d'une autre façon.

Par vos petites ſingeries,
Vous pouvez plaire encore un tems;
Mais bien-tôt toutes vos ſaillies
Doivent tourner en ſentimens.

Quoique cette Maman ſi bonne
Prévienne en tout tous vos ſouhaits,
Les exemples qu'elle vous donne,
Sont les plus grands de ſes bienfaits.

Si vous trouvez que ce modele
Eſt trop haut placé pour vos yeux,
Regardez Iris jeune & belle,
Cet exemple vous ira mieux.

Vrai portrait d'une digne mere,
Faite comme elle pour charmer,
Dans l'âge où l'on ne ſçait que plaire;
Elle ſçait ſe faire eſtimer.

Sur ſes pas reglez tous les vôtres,
Suivez ce modele excellent:
Plaire n'eſt qu'un art dans mille autres;
Mais en elle c'eſt un talent.

Voyez quel air de modeſtie
Regne juſques dans ſa gaité!
Elle ſait que l'étourderie
Eſt ſœur de la vivacité.

Aux graces d'un joli viſage,
Vous joignez celle de l'eſprit;
Mais tout dépend d'en faire uſage,
Les fleurs doivent porter du fruit.

# LE HÉROS GAILLARD.

## A M. LE MARÉCHAL DE S***

*Sur le même air.*

LE grand Maurice a le courage,
Et la prudence de Céſar;
Mais ce qui m'en plaît davantage,
C'eſt que c'eſt un Héros Gaillard.

Je déteſte un Héros ſauvage
Qui pour le ſexe eſt ſans égard:
Nature en le formant s'égare,
C'eſt un monſtre s'il n'eſt gaillard.

Cet Hercule, que l'on renomme
Pour un ſi bon frere frapart,
A peine eut paſſé pour un homme,
S'il n'avoit pas été gaillard.

S'il n'avoit filé pour Omphale,
Il eût valu moins de trois quarts:
On craint une valeur brutale,
On aime les Héros gaillards

Hé! qu'eſt-ce qu'un foudre de guerre
Au cœur farouche, à l'œil hagard,
Né pour le malheur de la terre?
Eſt-ce un Héros, s'il n'eſt gaillard?

Non, ce n'eſt qu'un Antropophage,
Pire qu'un loup, qu'un léopard.
De l'homme il n'a que le viſage :
L'homme par eſſence eſt gaillard.

Je ſçai qu'une ardeur indiſcrette
Peut mener à plus d'un écart;
Mais je veux, & je le repete,
Que, ſans foibleſſe, on ſoit gaillard.

Il ne faut point être idolâtre
D'un œil fripon, d'un nez camard:
Antoine aima trop Cléopatre,
Il étoit plus fol que gaillard.

Alcide, Hector, Ajax, Uliſſe,
Ces dignes favoris de Mars,
Ainſi que le fameux Maurice,
Etoient tous des Héros gaillards.

Bacchus, ce fier vainqueur de l'Inde,
Conſole Ariadne à l'écart,
Daphné charme le Dieu du Pinde:
Tout vrai Héros eſt bon gaillard.

Le Dieu de la guerre lui-même,
Ce vaillant, ce terrible Mars,
Prouve près de Vénus, qu'il aime,
Que les vrais Héros ſont gaillards.

Conſultez la Fable & l'Hiſtoire,
Ceux dont on voit les noms à part

Gravés au Temple de Mémoire,
Avoient le ſur-nom de *Gaillard*.

Qui ſçait bien aimer, ſçait ſe battre,
Un bon amant n'eſt point cagnard :
Quel plus grand Prince qu'Henri Quatre?
Il étoit un Héros gaillard.

Dans tous les ſiecles on remarque,
J'oſe ici le dire ſans fard,
Qu'il n'eſt pas un ſeul grand Monarque,
Qui ne ſoit un Héros gaillard.

Pourſui, mets le comble à ta gloire,
Imite le Dieu des hazards,
Remporte une double victoire :
Tous les vrais Héros ſont gaillards.

Sur l'air : *Je verrai, j'embraſſerai ce ſoir ma Maîtreſſe.*

QUE ce ſéjour a d'attraits !
Ici tout enchante :
Volupté charmante,
Suis-je en ton Palais ?
De Pſiché
L'Amour touché,
Vient-il en cachette,
Dans cette retraite,
Lui prouver ſes feux ?
Quels objets frapent mes yeux ?
C'eſt la M***
Avec R***
Amour, tu vas tromper ta mere ;
Je vois le myſtere,
Ceci n'eſt qu'un jeu.

# A MADEMOISELLE M***.

Sur air : *Du haut en bas.*

QUAND vous boudez,
Vous n'en êtes pas moins charmante :
Quand vous boudez,
Ce joli front, que vous ridez,
Prend une grace différente :
Mais vous n'avez point l'air méchante,
Quand vous boudez.

Quand vous riez,
Que d'éclat ſur votre viſage !
Quand vous riez,
Jeune Iris, ſi vous m'en croyez,
N'affectez point un air ſauvage :
Vous plaiſez cent fois davantage,
Quand vous riez.

A ſon reveil,
Iris plus brillante que Flore,
A ſon reveil,
Au ſortir des bras du ſommeil,
Semble une fleur qui vient d'éclore :
Céphale croiroit voir l'Aurore,
A ſon reveil.

# AUTRE.

## POUR MADAME LA BARONNE DE B***.

*Sur le même air.*

AU ſaut du lit,
J'ai vû la charmante Baronne,
Au ſaut du lit,
Son air de fraîcheur me ravit:
Plus fraîche que Flore & Pomonne,
Qu'elle eſt gentille, & qu'elle eſt bonne,
Au ſaut du lit !

# IMPROMPTU.

Sur l'air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

AMOUR, un aimable objet
Veut que je faſſe un Couplet:
Vien, ſans differer,
Vien me ſuggerer
La Chanſon la plus tendre:
Elle eſt faite pour m'inſpirer;
Et non pas pour attendre lan la,
Et non pas pour attendre.

Sur l'Air : *Du bout du monde.*

DANS l'eſperance de vous plaire,
Iris, je ſuis prêt à tout faire.
Pour vous la mort j'affronterois,
Je braverois l'onde,
Et pour vous j'irois,
Au bout du monde.

Sur un cœur, qui pour vous ſoupire,
Vous ſçavez prendre tant d'empire,
Qu'il fait tout ce que vous voulez ;
Et ſans qu'il en gronde,
Vous le meneriez
Au bout du monde.

Vous voulez nous quitter, Silvie ?
Ah ! fuſſiez-vous juſqu'en Phrigie,
Mon cœur vous accompagnera ;
En une ſeconde,
L'eſprit court & va,
Au bout du monde.

# AUTRE.

*Sur le même air.*

QUOIQUE je ſache que les belles
Sont preſque toutes infidelles,
Je ne ſçaurois m'en détacher :
Soit brune ou ſoit blonde,
J'en irois chercher
Au bout du monde.

# A MADEMOISELLE M***.

Sur l'air : *Non, non, je n'en veux pas davantage.*

QUAND votre importune mie
Veut vous armer contre moi,
Que craint'elle, je vous prie ?
Fuyez, dit-elle : eh ! pourquoi ?
Vous plaire, & vous rendre hommage,
C'eſt toute mon ambition :
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Je ne veux point vous ſéduire,
Je ne veux que vous aimer.
Quand je chante ſur ma lyre
Vos yeux qui m'ont ſçu charmer ;

J'offre un innocent hommage,
Sans bleſſer reſpect ni raiſon:
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

Contre moi qu'elle s'irrite,
Je ne l'en aime pas moins.
Vos graces, votre mérite,
Sont cultivés par ſes ſoins:
J'adore en vous ſon ouvrage,
C'eſt là ma ſeule intention;
Non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

## A MADEMOISELLE ***.

Sur l'air *du Tambourin d'Hipermneſtre.*

TROP aimable Silvie,
Plus content d'être ſous ta loi,
Que ſi j'étois ſans toi
Roi,
Rien ne me fait envie:
Charmé des lieux,
Où je vois briller tes yeux,
Je crois qu'on n'eſt pas dans les Cieux;
Mieux.

Non, rien n'eſt égal à la ſouffrance
Que me peut cauſer ta moindre abſence,

Un jour eſt un ſiecle à mon impatience ;
Que d'ennuis ! mais, hélas !
Quand je revois tes appas,
O Dieux ! que je trouve les jours
Courts.
Trop aimable Silvie, &c.

---

## A MADEMOISELLE ***,

*Avec qui l'Auteur avoit fait un voyage.*

Sur l'air : *Reveillez-vous belle endormie.*

VOus m'avez fait faire un voyage
Dont je me ſouviendrai toujours,
Et qui m'auroit plû davantage,
S'il eût été de plus long cours.

Avec vous celui de Cythere
Feroit encor plus de plaiſir :
Sans eſperance de le faire,
Je ſuis déja prêt à partir.

# A MADAME DE CH***

## *En lui envoyant les Vers qu'elle avoit demandés à l'Auteur.*

MON amour propre eſt bien flatté
D'un ſuffrage comme le vôtre,
Et je voudrois, en vérité,
Vous plaire plutôt qu'à tout autre :
Mais n'eſt-ce point un compliment
Dicté par votre politeſſe,
Plus que l'effet d'un jugement
Dont je ſçai la délicateſſe ?
Avec votre air & votre eſprit,
Facilement on ſe fait croire,
Sur tout quand ce que l'on nous dit
Intéreſſe un peu notre gloire.
Vous feriez-vous mocqué de moi?
Avouez-le de bonne foi :
L'Amour eſt beau, mais il eſt traître,
Et vous lui reſſemblez peut-être.
Déja vous avez ſes appas,
En badinant ſouvent il picque :
En ceci ne l'imitez pas,
De grace au moins, point de critique.

# PAPILLON.

VOLE, cher Papillon, vole au gré de tes feux,
De fleurs en fleurs, vole ſans ceſſe :
Tu recommences d'être heureux,
Dès qu'un nouveau deſir te preſſe.
Je ris d'un amant entêté
D'une vaine perſéverance :
Ses feux ſont ſans vivacité,
Et ſon amour ſans violence.
Le bien qu'on poſſede n'eſt rien,
Celui qu'on deſire eſt le vrai bien.

# MADRIGAL.

SÇAVEZ-VOUS bien, divine Hortenſe,
Ce que j'ai fait en votre abſence ?
Pour éviter le déſeſpoir,
J'ai ſçu goûter ſeul en ſilence
Tous les plaiſirs de l'eſperance.
Hé ! quel autre pouvois-je avoir,
Si, dans ma tendre impatience,
Je n'avois pas goûté d'avance
Celui que j'ai de vous revoir ?

# EPIGRAMME.

CERTAIN pédant, homme de guerre,
(Il en eſt de tous les états)
A ſa moitié, faite pour plaire,
Mais dont il ne fait pas grand cas,
L'autre jour apportoit la liſte
Des Prédicateurs de Paris.
Elle lut tous les noms écrits,
Puis dit à notre Moraliſte,
Baiſſant ſes yeux, remplis d'appas:
Monſieur je ne vous y vois pas.

# A MADEMOISELLE B***.

TROP aimable enfant d'une mere
Qui vous a tranſmis l'art de plaire,
Sans trop compter ſur vos attraits,
Faites-en uſage comme elle;
Et, pour n'en abuſer jamais,
Prenez-la toujours pour modele.

# A MONSIEUR
# LE MARÉCHAL DE S***,

*Sur ſon Gouvernement des Pays-Bas.*

LOUIS couronne tes exploits :
Tout le monde applaudit au choix
Du plus juſte de tous les Princes.
Hé ! qui pourroit s'en étonner ?
Qui ſçait conquérir des Provinces,
Eſt digne de les gouverner.

# AUTRE

*Sur le même ſujet.*

IL étoit juſte que LOUIS
Te fît Gouverneur des Pays
Que tu ſoumis à ſa puiſſance :
Peuples témoins de ſa valeur,
Dit-il, connoiſſez la prudence,
Et la ſageſſe du vainqueur.

# A UNE DEMOISELLE

*Qui n'étoit pas jolie, qui avoit voulu peindre l'Auteur, & qui lui avoit demandé en revanche ſon portrait en vers, mais qui n'avoit point attrapé ſa reſſemblance.*

THEMIRE tu peins à merveille,
Tu n'as jamais manqué que moi :
S'il falloit travailler ſur toi,
Je te rendrois bien la pareille.

# *A MADAME R***.*

## Intendante de Montauban.

*Sur ſa belle voix, récit pour être mis en muſique.*

CEDEZ à R*** & lui rendez hommage,
Roſſignols, qui chantez & charmez dans nos bois;
Les accens enchanteurs de ſa brillante voix,
Surpaſſent à mon gré votre plus doux ramage.
Vous brillez au printems par les plus tendres ſons,

Animez par l'amour, & lorſque tout ſoupire ;
En tout tems, en tous lieux, elle par ſes chanſons,
Sans éprouver ſes feux, le célebre & l'inſpire.

# EPIGRAMME

*Contre une perſonne qui, après avoir maltraité l'Auteur, lui faiſoit mille amitiés, dans la crainte, diſoit-elle, qu'il ne fit des vers contre elle.*

NI tes hauteurs, ni tes baſſeſſes,
Ni tes mépris, ni tes careſſes
Ne pourront jamais m'inſpirer
Ni gratitude, ni vengeance ;
Et, pour qu'ils puiſſent m'effleurer ;
J'ai pour toi trop d'indifference.

# RÉPONSE
## A UNE DAME,

*Qui envoyoit ſçavoir des nouvelles de l'Auteur, qui avoit mal à la jambe.*

VOus prenez donc part à moñ ſort,
Et, pour un petit mal de jambe,
Vous demandez, ſi je ſuis mort ?
Non, non, je ſuis encore ingambe:
Jugez de ma ferme ſanté,
Puiſque mon cœur a réſiſté
A des bleſſures plus cruelles;
Et ces bleſſures, ce ſont celles
Qui partent des traits de vos yeux:
Mais, bien loin qu'elles ſoient mortelles,
Je ſens que je m'en porte mieux.

## EPIGRAMME

# EPIGRAMME

## *Contre un Rival.*

TU te plains qu'Iris te préfere
Un rival plus ſot qu'un dindon :
Prens ton parti, laiſſe-la faire,
Son ennui t'en fera raiſon.
Le mauvais choix de cette belle
Eſt, dis-tu, bien honteux pour toi :
Hé, notre ami, de bonne foi,
Ne l'eſt-il pas bien plus pour elle ?

# *AUTRE.*

TU te plains, lorſque ta maitreſſe
En tous lieux de toi dit du bien ;
Et tu juges que ſa tendreſſe
N'eſt que pour ton rival, dont elle ne dit rien.
Oh ! par ma foi, c'eſt un caprice,
Ami, que tu prens aujourd'hui :
A tous deux elle rend juſtice,
Que peut-elle dire de lui ?

# AUTRE

## *Sur le départ d'un Rival.*

IL n'eſt rien qui ne m'intéreſſe
De tout ce qui peut vous toucher ;
Ainſi ce qui peut vous fâcher
Cauſe ſurement ma triſteſſe.
Cependant je ne ſçai pourquoi
Le départ de l'aimable Ariſte
Me rend joyeux, & vous attriſte ?
Devinez-le, & dites-le moi.

# EPITRE DE L'AUTEUR

## A MADAME R***

*Sur ce que ſes deux filles avoient fui de la maiſon paternelle, pour aller au couvent, où elles prirent toutes deux le voile le même jour.*

N'Ecoutez point la voix de ce monde prophane,
Qui ſans raiſon approuve, & ſans raiſon condamne:
Ces deux filles qu'à Dieu vous cedez aujourd'hui,
Sont ſes propres enfans, vous les tenez de lui.
Pere de l'univers, n'étoit-il pas leur pere,
Avant que ſon pouvoir vous en rendit la mere?
Reſpectez les deſſeins qu'à formé ſa bonté
Sur ces tendres enfans, de toute éternité.
Que le monde en murmure, & vous diſe avec larmes
Qu'on ne peut ſans rigueur immoler tant de charmes,
Souvenez-vous qu'Abel choiſit dans ſon troupeau,
Pour offrir au Seigneur, ce qu'il eut de plus beau.
A leur fuite innocente, au tranſport de leur zele,
On reconnoît aſſez la voix qui les appelle:
Leur pere n'a point fait avec témérité
Aucun vœu, comme fit le pere de Jephté,
Qu'il prétende accomplir dans cette double offrande.
C'eſt Dieu qui les inſpire, & qui vous les demande;
C'eſt de leur propre gré qu'elles vont aux Autels

S'engager pour jamais par des vœux ſolemnels,
Et que ſans regretter votre riche héritage,
Elles croyent choiſir un plus noble partage;
Pour les biens d'ici-bas n'ayant aucun deſir,
Et n'eſperant qu'en ceux que rien ne peut ravir.
Jadis, quand le Grand-Prêtre offroit deux tourterelles,
A la pitié du peuple il rendoit l'une d'elles:
Aujourd'hui toutes deux elles vont s'immoler,
Sans égard pour les pleurs qu'elles feront couler.
Pleurez, pleurez ſur vous, Jéruſalem impie:
Le ſort que vous plaignez eſt trop digne d'envie.
Vous reſtez dans l'orage expoſez à la mort,
Pourroient-elles nous dire, & nous touchons au port.
Comparez, s'il ſe peut, vos plaiſirs & nos peines,
Vos fauſſes libertés, avec nos douces chaînes,
Nos plus rudes devoirs, avec vos moindres ſoins,
Notre pauvreté riche, avec vos vrais beſoins.
Au milieu de ce monde êtes-vous plus tranquilles,
Que ces vierges ne ſont dans leurs ſacrés aziles?
Oui, ſans comparaiſon votre ſort eſt plus doux,
Vierges ſaintes: la paix n'habite que chez vous,
C'eſt la meilleure part que vous avez choiſie,
Et cette part jamais ne vous ſera ravie.
Que vous avez raiſon, lorſque vous mépriſez
Ces fragiles attraits par le vice encenſés!
Voyez quel eſt le ſort de ces beautez fameuſes:
Ce ſont pour la plupart d'illuſtres malheureuſes,
Célebres par les maux qu'elles ont fait ſouffrir,
Par leur propre malheur, ou par leur repentir.
Mais, ſans aller chercher dans les vieilles chroniques

D'Helene & de Didon les hiſtoires tragiques,
Conſultez les objets qui s'offrent ſous vos yeux,
Ces exemples préſens vous conviendront bien mieux.
Regardez ces beautez que le monde idolâtre,
Et quel rôle elles font ſur ſon fameux théâtre.
Qu'elles achetent cher le ſacrilege encens
Que donne à leurs appas une foule d'amans!
Que de peine & de ſoin, pour joindre la parure
Aux graces qu'elles ont reçu de la nature!
Que de peine & de ſoin, pour pouvoir captiver
De trop crédules cœurs, & pour les conſerver!
Que de tourmens ſecrets au ſein de leurs délices,
Et quelle douce paix dans vos ſaints exercices!
De combien de remords leur cœur eſt combatu!
Le vice coute plus encor que la vertu.
Mais pour celle qui fut trop fiere d'être belle,
Quel déſeſpoir affreux, quelle douleur mortelle,
Lorſque la faux du tems vient moiſſonner ſes fleurs,
Et fait de ſes amans autant de déſerteurs!
Alors le ſentiment de ſa propre foibleſſe
Se réveille trop tard, & ſuccede à l'yvreſſe:
Le mépris outrageant de ces mêmes mortels
De qui la paſſion lui dreſſoit des autels,
Eſt l'unique tribut de leur reconnoiſſance,
Et de ſa vanité la juſte récompenſe.
Je ſçai que votre ſexe, au droit de tout charmer,
Unit ſouvent celui de ſe faire eſtimer,
Et qu'il a ſes vertus comme il a ſes foibleſſes;
Ainſi que ſes Laïs, le monde a ſes Lucreſſes;
Mais il faut l'avouer, cet azile ſacré

Eſt contre ces périls un port plus aſſuré.
Lorſque vous prononcez ces vœux qui vous engagent,
Vous ſubiſſez un joug que cent autres partagent,
Vous ne vous ſoumettez qu'à de prudentes loix :
Mais les nœuds de l'hymen vous rendent quelquefois
Victime des fureurs, de l'humeur, du caprice.
Mais ſuppoſons enfin que votre ſort s'uniſſe,
Par un heureux hazard, avec un tendre époux,
Aimable, jeune & ſage, enfin digne de vous :
Vous ne connoiſſez pas les ſoucis du ménage.
Que ne leur dites-vous, vous mere aimable & ſage,
Ce qu'il faut éprouver de périls, de tourmens,
Pour porter, mettre au jour, élever des enfans;
Dans combien de douleurs on paſſe ſa jeuneſſe,
Comment tout d'une mere allarme la tendreſſe,
Ce que vous a couté leur éducation,
Que de trouble & de ſoins, & que d'attention,
Pour verſer dans leur cœur la divine ſemence
Des vertus, des talens, dès leur plus tendre enfance.
Ne les regrettez point tous ces tourmens paſſez :
Par le choix qu'elles font, ils ſont récompenſez.
Loin donc de murmurer contre la providence,
Adorez ſes décrets avec reconnoiſſance.
Quelque ſoit votre amour, euſſiez-vous pû jamais
Leur procur er un ſort auſſi rempli d'attraits ?
Car n'imaginez pas, qu'en ces ſaintes retraites
Le cœur n'éprouve pas de délices ſecretes,
Et que la pénitence, ainſi que ſes rigueurs,
N'ait pas de vrais plaiſirs, & de ſaintes douceurs.
Demandez, demandez à cette illuſtre Abbeſſe

A qui vous avez ſçu confier leur jeuneſſe :
Sur ſon auguſte front quelle ſerenité !
Elle unit l'enjouement avec la ſainteté :
D'une noble origine, aimable, jeune, & belle,
Les plaiſirs, les honneurs ſembloient tous faits pour elle;
Mais elle a préferé cette ſolide paix
Qu'au milieu de ce monde on ne trouva jamais.
Puiſſent vos chers enfans, puiſque Dieu les appelle,
Jouir encor longtems d'un ſi parfait modelle.

---

## *A L'AUTEUR,*

## PAR MADAME ***.

Sur l'air : *Sans faire ſemblant de rien.*

PUISQU'IL faut au Dieu d'Amour
Que chacun cede à ſon tour,
Je veux être ta maitreſſe :
Ton bonheur fera le mien,
Mais joui de ma tendreſſe,
Sans faire ſemblant de rien.

# RÉPONSE

Sur le même air.

POURQUOI, quand du tendre Amour
Vous avez quitté la cour,
Et déſerté d'un empire
Dont vous étiez le ſoutien,
Vouloir encor me ſéduire,
Sans faire ſemblant de rien?

Pour ranimer mon ardeur,
Un diſcours auſſi flateur
Iris, eſt peu néceſſaire :
N'employez aucun moyen,
Vous ne ſçavez que trop plaire,
Sans faire ſemblant de rien.

# A MONSIEUR DE M***,

Sur l'air : *Ne m'entendez-vous pas.*

SOUS le nom d'amitié,
Plus d'un cœur eſt perfide :
L'intérêt qui le guide
Eſt ſouvent de moitié,
Sous le nom d'amitié.

Sous le nom d'amitié,
En fineſſe on abonde;
Et la moitié du monde
Trompe l'autre moitié,
Sous le nom d'amitié.

Sous le nom d'amitié,
Un fol amour ſe cache:
On voit la moindre attache,
Et ſouvent la pitié,
Sous le nom d'amitié.

De ma tendre amitié
La cauſe eſt légitime;
Son principe eſt l'eſtime,
Et toujours de moitié
De ma tendre amitié.

De ma tendre amitié
Pouriez-vous vous deffendre?
Non, vous devez me rendre
Tout au moins la moitié
De ma tendre amitié.

# A MADAME B***.

*Qui avoit critiqué des vers que l'Auteur avoit faits.*

VOTRE Muſe, ſans me connoître,
M'a déja lancé quelques traits,
Et vous m'épargnerez peut-être,
Quand vous m'aurez vû de plus près.
Mais de quoi viens-je ici me plaindre?
Dois-je eſperer d'en être mieux?
Non, non, les traits les plus à craindre
Sont ceux qui partent de vos yeux.

Momus, & le Dieu de Cithere
Vous prêtent chacun leur carquois;
En badinant, & ſans colere,
Leurs traits s'échapent de vos doigts;
Mais, s'il faut vous parler ſans feindre,
Momus ne doit point vous armer:
Avec ſes traits on ſe fait craindre,
Avec ceux de l'Amour, vous vous faites aimer.

# PAR MADAME B***

Sur l'air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

PAR ta Muſe vive & badine,
Abbé, tu nous rends tous joyeux :
On ne ſçauroit s'exprimer mieux,
Et facilement on devine
Que d'Amour & du Dieu du vin
Tu tiens toute la gentilleſſe :
Amis, buvons à ſa maitreſſe
Qui ſçait ſi bien le mettre en train.

# REPONSE.

LORSQUE pour vous belle Themire
Je forme des plus tendres ſons,
C'eſt bien mal payer mes chanſons,
De dire qu'une autre m'inſpire.
Eh ! quoi, près de vous à Pantin,
Eſt-il quelqu'un que l'on n'oublie ?
Il n'eſt Corine ni Silvie
Si capable de mettre en train.

Eſtes-vous la dixiéme Muſe ?
Que d'art, que de feu, que d'eſprit !
Vous l'emportez ſans contredit
Sur Deshoulieres, ſur la Suſe.
Ah ! vous ſeule animez ma voix,
Et vous ſeule accordez ma lyre :
Mais c'en eſt trop que de produire,
Et d'inſpirer tout à la fois.

# PORTRAIT D'IRIS,

## PAR M. DE T***.

FIGUREZ-VOUS une mortelle
Fille de la Raiſon, vivant ſous ſa tutelle,
Un eſprit juſte au ſein de la vivacité,
Gout exquis, rayon pur, infaillible clarté.
Joignez-y le ſçavoir, l'immuable ſageſſe,
Un air & noble & fin, le port d'une Déeſſe,
Cent vertus, vrais tréſors dont ſon cœur eſt épris,
Cent autres qu'il tient en réſerve :
De tous ces traits d'un ſi haut prix,
La fable auroit formé le portrait de Minerve,
La vérité fidelle en fait celui d'Iris.

# REPONSE

## *A l'Auteur du précédent Portrait.*

Sur l'air : *Loin d'ici le chagrin & le ſouci.*

TON pinceau
Galant ami T***
Peint toujours en beau
Ces portraits qu'il trace ;
Mais il faut des ombres dans un tableau,
Nous diſent Horace,
Et Boileau.
Quand tu peins Iris ſi raiſonnable,
Penſes-tu la rendre plus aimable ?
En toute ſaiſon,
Suivre la raiſon,
Quel mortel ennui ! Quel triſte uniſſon !
Mais Iris quelquefois s'en exempte,
Et devient mille fois plus charmante
Quand de cette triſte gouvernante,
Elle oublie un peu la leçon.

# BOUQUET

## Pour le jour de Saint Nicolas.

## POUR DEUX DEMOISELLES

*Qui ſe nommoient Nicole.*

SAINT Nicolas, patron des filles,
En voici deux des plus gentilles :
Pour elles ne prierez-vous pas ?
Les époux de ces tourterelles
Seroient trop heureux avec elles,
Mariez-les, mariez-les S. Nicolas.

Outre les dons de la fortune,
Elles ont (dote moins commune,)
Mille vertus & mille appas.
Je vois deux amants faits pour plaire,
Qui feroient ſi bien leur affaire.
Mariez-les &c.

Quoique dans leur tendre jeuneſſe,
Et malgré leur délicateſſe,
Croyez qu'elles n'en mourront pas :
Leur petit cœur, quand il ſoupire,
Et leurs doux yeux ſemblent vous dire,
Mariez-nous &c.

On ſçait aſſez ce que demande
Fille qui vous porte une offrande.

Elle a beau marmoter tout bas :
Toujours la plus indifferente
Vous dit, dans ſa priere ardente,
Mariez-nous &c.

De ce grand jour voici l'Antienne,
Joignez votre voix à la mienne,
Mais ne la chantez pas ſi bas:
Sans faire la ſainte Mitouche,
Comme de cœur dites de bouche;
Mariez-nous &c.

---

## *LES AMANS AISÉS,*

Sur un air à faire.

SI Catin m'eſt peu fidelle,
Je ne ſuis pas en l'aimant
Plus conſtant.
Pourquoi me plaindrois-je d'elle,
Lorſque j'en fais tout autant?
Elle coquette à ma barbe,
J'embraſſe à ſes yeux Daphné:
On me paſſe la rubarbe,
Et je paſſe le ſéné.

Second couplet. *Mode mineur.*

TOus deux contents
D'une ſi douce chaîne,
Nos nœuds charmans

Doivent durer longtems.
Quel ſort plus doux !
L'inquiétude & la peine,
Les ſoins jaloux
Ne ſont pas faits pour nous.

# LE VILAGEOIS

*Qui cherche ſon Veau.*

*Sur le même air.*

SOus un arbre dont l'ombrage
Offroit des plaiſirs charmans
Aux Amans,
Liſe & l'objet qui l'engage
Comptoient profiter du tems:
Sur cet arbre en ſentinelle,
Un manant étoit grimpé,
Pour avoir quelque nouvelle
D'un jeune bœuf échappé.

*Second air.*

QUE vois-je, ô Dieux !
Que de lis & de roſes,
Dit l'amoureux !
Quel charme pour mes yeux !
Rien n'eſt ſi beau.
O toi, qui vois tant de choſes,
Dit le lourdeau,
Ne vois-tu pas mon veau ?

# POUR DEUX DEMOISELLES

*Egalement belles & jolies, & qui toutes deux chantoient paſſablement bien.*

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

JE vous aime, ſans être amant,
Et n'en fais point miſtere :
En vous tout plait également,
Figure & caractere.
Que l'Amour choiſiſſe à travers
De ſon bandeau ſans guide,
Ce n'eſt qu'avec des yeux ouverts,
Que l'amitié décide.

Le choix ſeroit entre vous deux
Trop difficile à faire :
Votre voix, vos graces, vos yeux,
Vos façons, tout doit plaire.
On ne peut être comme amant,
Que le ſien ou le votre ;
Mais l'ami peut également
Aimer & l'une & l'autre.

# SUR LA RECEPTION DE M. LE DUC DE N***

*A l'Académie Françoiſe.*

C'Est la commune expérience
Qu'on ne peut tout ſçavoir à fond,
Et que dans plus d'une ſcience
On ne ſçauroit être profond;
Qu'il eſt impoſſible qu'on prime
Enſemble dans plus d'un metier,
Lorſqu'on veut atteindre la cime
Qu'il faut s'y donner tout entier.
Je vois aujourd'hui le contraire,
Aimable Duc, quand je te vois
Courir une double carriere,
Et briller en tout à la fois,
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,
Tantôt dans le ſentier de Mars,
Marchant ſur les pas des Ceſars
Et de tes ancêtres illuſtres,
Dans l'âge à peine de ſix luſtres,
Tantôt dans celui d'Apollon:
Quand je vois qu'au ſacré vallon
Tu viens d'obtenir une place
Parmi les ſucceſſeurs d'Horace,
De Virgile & de Ciceron,
Dont tu ſuis ſi bien chaque trace;

Que tantôt tu prens avec grace
Le Luth badin d'Anacreon,
Témoin ces vers qui de ta veine
Couloient avec facilité,
Tandis que la fievre inhumaine
Altéroit ſi fort ta ſanté.
Dans cet état d'infirmité
Où d'autres penſeroient à peine,
Qu'on eſt heureux, & qu'il eſt beau
De ſçavoir ainſi faire éclore
Des fleurs, & d'en ſemer encore
Juſques ſur le bord du tombeau!
Tantôt imitant l'élegance
Du grand maître des orateurs,
Tu ſçais par ta mâle éloquence
Charmer le gout des auditeurs,
Témoin ce remerciment ſage,
Prononcé ſi modeſtement,
Et debité ſi noblement,
Devant l'illuſtre aréopage
Qui t'avoit donné ſon ſuffrage,
Avec tant de diſcernement
Tu raſſembles dans ta perſonne
Tout ce qu'ils partagent entre eux:
Tu joins aux talens precieux
Qu'un parfait mérite aſſaiſonne,
L'éclat du rang & des ayeux:
Et lors qu'Apollon te couronne,
Généreux & brave guerrier,
Tu te rend digne que Bellone

Te couvre d'un nouveau laurier.
Non moins ſçavant dans l'art de plaire,
Tendre & galant dans tes loiſirs,
Tu ſçais dans le ſein des plaiſirs
Cueillir les mirthes de Cythere.
Sur ce que dit ſi joliment
Un Prélat fameux en Sorbonne,
Que ta grande ame qui s'étonne
D'être logée étroitement,
Vouloit avec impatience
S'échapper de ton maigre corps,
Et qu'elle étoit preſque dehors,
Quand ſurvint ta convaleſcence:
J'imagine qu'il en tient trois,
Ce corps plus mince qu'une nue,
Et que c'eſt ce qui t'extenue
D'avoir tant d'ames à la fois.

# A MONSIEUR D***

## MEDECIN,

*Qui avoit pris à l'Auteur des vers, tandis qu'il étoit malade, & qui vouloit, diſoit-il, les faire imprimer.*

N'AURAI-JE donc point de nouvelle
De ces pauvres petits enfants
Dont vous aviez pris la tutelle,
Et qui devoient dans peu de temps,
Aidés de votre bienveillance,
Paroître & briller au grand jour?
Leur a-t-on joué quelque tour?
Ont-ils trouvé mauvaiſe chanſe?
Le plus gentil des Medecins,
Pour l'honneur de la medecine,
Ne doit ſouffrir qu'on imagine
Qu'ainſi l'on meurt entre ſes mains.
Mais direz-vous, ce ſont ſornettes,
Je devois m'attendre à leur ſort:
Les enfans des mauvais Poëtes
Meurent tous de leur belle mort.
Soit, j'en ai vu du même pere
Preſque morts nés, j'en fais l'aveu;
Mais ceux-ci promettoient un peu,
Ils avoient certain caractere
De gentilleſſe & de gaité:

Puis le ſujet devoit ſuffire
Pour les ſauver & les conduire
Tout ſeul à l'immortalité.
Quoiqu'il en ſoit, cher Eſculape,
Que leur papa vous voye au moins :
Il a confiance en vos ſoins
Autant qu'aux prieres du Pape.

---

## A MADAME
## LA P. M. T. B***,

*Au ſujet de Mlle de R*** ſa fille, à qui l'Auteur avoit fait une chanſon.*

Sur l'air : *Votre jeu fait ici grand bruit.*

QUAND je peins quelqu'un en chanſon,
Quel beſoin d'y mettre le nom !
J'imite ſi bien mon modelle
Qu'on reconnoît l'objet d'abord,
Et j'ai peint votre enfant ſi belle,
Que chacun dit, c'eſt R...

# A LA MÊME.

Sur l'air *Tu croyois en aimant Colette.*

POUR une mere qu'on adore,
Et que l'on n'oſeroit aimer,
Sur un enfant trop jeune encore
On hazarde de l'exprimer.

# POUR MADEMOISELLE DE LA S***.

LA S*** eſt plus belle que Flore,
Et plus modeſte que Veſta,
Plus legere que Terpſicore,
Chantant mieux que jamais Canente ne chanta:
L'Amour ſage & timide en tous lieux ſuit ſes traces,
Faite pour l'inſpirer, & pour le retenir;
En elle, elle ſçait réunir
La beauté, la vertu, les talens & les graces.

# LA CHASSE.

C'Est ici des bois de Cythere
Le plus agréable canton,
Tontaine, ton, ton, ton :
Sous la plus petite bruiere
Il eſt du gibier à foiſon,
Ton, ton, ton.

Si l'on manque ſouvent ſa proïe,
N'en cherche point d'autre raiſon : tontaine,
C'eſt qu'on s'écarte de la voie,
Et que le piqueur n'eſt pas bon, ton, ton.

Apprenez les regles ſuccintes
De la chaſſe de Cupidon : tontaine,
Il ne faut point faire d'enceintes,
Ce n'eſt pas la bonne façon, ton, ton.

Ne chaſſez point ſur les briſées,
Qu'avant vous d'autres chaſſeurs font: tontaine,
Ce ſont des priſes trop aiſées,
Et le plaiſir n'en eſt pas long, ton, ton.

Si vous revoyez à la quête
D'un pied bien petit, bien mignon, tontaine,
C'eſt bon ſigne, & ſans voir la tête,
Il eſt courable, j'en répond. ton, ton.

Evitez de prendre le change,
Le cerf de meute eſt le ſeul bon : tontaine,

Dès qu'une fois l'on s'en dérange,
Envain l'on ſonne ſur ce ton. ton, ton.

Tomber en défaut, c'eſt un crime;
Mais qui mérite le pardon. tontaine;
Le trop d'ardeur qui nous anime
En eſt quelquefois la raiſon. ton, ton.

*Oulvari* reprenez courage,
Ce n'eſt pas un ſi grand affront: tontaine,
Qui ſe dépite n'eſt pas ſage,
On le répare en tenant bon. ton, ton.

Aux abois quand la belle eſt miſe,
Profitez de l'occaſion: tontaine,
Mais ne ſonnez jamais la priſe,
La fanfare eſt d'un fanfaron, ton, ton.

Ces regles qu'ici je vous donne,
En ai-je fait uſage? non. tontaine,
A la chaſſe aſſez-bien je ſonne,
Mais je fais toujours creux buiſſon. ton, ton.

Si quelque fois d'une fourée
J'ai fait lever gentil tendron, tontaine,
Jamais je n'en fis la curée,
Pour m'amuſer trop à ce ton. ton, ton.

Je fais l'aveu de mes foibleſſes,
Sans imiter ces fanfarons tontaine,
Qui content de fauſſes prouеſſes:
Amans & Chaſſeurs ſont Gaſcons. ton, ton.

# A MADAME F***.

Sur l'air : *Liſette eſt faite pour Colin.*

POUR payer les melons exquis
De l'aimable F***,
Et pour lui rendre fruits pour fruits,
J'irois en téméraire
Arracher des mains de Cypris,
La Pomme qu'elle eut de Paris.

Qu'elle ſçait bien aſſaiſonner
Les moindres bagatelles !
Qu'elle a de graces à donner !
Qu'elles ſont naturelles !
C'eſt preſqu'être ſemblable aux Dieux,
Que de ſçavoir donner comme eux.

# A MONSIEUR ***

*Qui étoit jaloux de l'Auteur.*

Sur l'air de la Muſette de l'Opera *de la Reine des Peris.*

L'INFIDELLE
Qui cauſe ton mal,
Ami, te pourroit-elle
Donner un rival ?
Tes alarmes,
Et ton embarras
L'honore, & lui prête des charmes
Qu'elle n'a pas.
Si ta Reine
Quelque dupe enchaîne,
J'en jure, ma foi,
Ce n'eſt pas moi.

# AUTRE

*Sur le même air.*

FAIRE attendre
Long-tems ſon berger,
Ce n'eſt pas pour le rendre
Volage ou léger.

Soyez fiere :
Quand vous accordez
A l'amant la faveur derniere
Vous le perdez.
La jeuneſſe
Veut courir ſans ceſſe,
Et repart d'abord
Qu'elle eſt au port.

---

# AUTRE

*A une fille qui diſoit qu'elle avoit pris pour ſa deviſe:* Point tant de plaiſirs, plus de ſoupirs.

LA deviſe
Dont vous faites choix,
Eſt celle qu'avoit priſe
Laïs autrefois.
La coquette
Mépriſoit un cœur;
Mais étoit toujours ſatisfaite
D'un bon Acteur.
Sans eſtime,
Suivez ſa maxime :
C'eſt-là le vrai bien,
Vertu n'eſt rien.

# A MADEMOISELLE R***

*Sur les trois Menuets de la Comédie Italienne.*

PETIT Bâtard,
Dieu mignard,
Charmant & malin Colin-maillard;
Petit Bâtard,
Dont les Dieux ſuivent l'étendart,
Amour je ſuis ton char,
Et de part en part
Percé de ton dard,
Je céde enfin, car
Mes yeux, par hazard,
Ont vû l'aimable R * * *.

Plus que d'un morceau de lard
N'eſt tenté ſon petit rodillard,
Je le ſuis de toutes ſes beautés ſans art,
Et de ſon beau petit minois ſans fard.
La belle rendroit gaillard,
Guoguenard,
Le plus glacé roupillard:
L'Hermite le plus caffard,
A ſon égard,
Deviendroit badin, égrillard.

Que je plains celui qui ſe hazarde
A fixer ſon regard

Sur ce petit ſoleil, ſans brouillard!
Dieu vous garde
Des rayons qu'elle darde.
Prince ou ſoudard,
Dès qu'on la regarde,
Il faut que l'on arde,
J'en tiens pour ma part.
Que je plains celui qui, &c.

---

# *RONDEAU*

## A MADAME C***

JE n'oſe, Iris, vous offrir un bouquet:
Pour plus d'une autre il ſeroit bien-tôt fait,
Fade fleurette & vers plats comme proſe
Seroient aſſez, y joignant une doſe
D'encens uſé, pour faire un camouflet.
Mais lorſqu'il faut du bon & du parfait,
Et que les vers ſoient dignes de l'objet,
D'un goût trop fin, j'apréhende la gloſe:
Je n'oſe.
Si vous aviez un petit air coquet,
Et que mon feu ne fut qu'un feu follet,
J'hazarderois, ſans doute, quelque choſe:
Mais votre mine & m'inſpire, & m'impoſe.
Qui trop reſſent, ſouvent reſte muet:
Je n'oſe.

# A MADAME P***,

## *A Orléans.*

**Sur l'air : *Mais, hélas ! je m'apperçois bien.***

J'Avois compté ne reſter
Que deux jours en cette ville,
Et ſans vous, pour m'arrêter,
Tout charme étoit inutile :
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Que vous aimer eſt facile,
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Qu'il ne faut jurer de rien.

Je reportois à Paris
Un cœur ſincere & fidele :
J'y retournois près d'Iris,
Qui paſſe pour aſſez belle.
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Que vous l'emportez ſur elle,
Mais, hélas ! &c.

Crois, lui diſois-je en partant,
Pour appaiſer ſes allarmes,
Que, pour me rendre inconſtant,
Vénus a de foibles armes :
Mais, hélas ! je m'apperçois bien
Que vous avez plus de charmes,
Mais, hélas ! &ç.

# NOELS

## POUR LA COUR DE MADAME LA DUCHESSE DU M***.

A Sceaux, c'eſt un uſage,
Aux Fêtes de Noel;
Chacun va rendre hommage
A l'Enfant immortel.
Car toujours au plaiſir, là le devoir s'allie,
Et dans ce Saint tems-là,
Là là,
La Princeſſe interrompt,
Don don,
Tout Bal ou Comedie.

G * * * ſçavoit la veille
Un fort beau compliment,
Qu'il eût dit à merveille,
Et rendu noblement.
Il auroit enchanté l'Enfant, Joſeph, Marie;
Mais quand il arriva,
Là là,
Il reſta court, dit-on,
Don don,
Comme à la Comedie.

L * * * ſuit, & s'avance
D'un air noble & charmant;
Mais dès qu'elle commence
Son joli compliment,
Zilia, que toujours avec elle elle porte,
S'échape de ſon bras,
Là là,
Veut mordre le Poupon,
Don don:
On les mit à la porte.

En homme de Finance,
D * * * venu de loin,
Prit, pour groſſir ſa panſe
Une botte de foin:
Chacun lui rit au nez, dès le moment qu'il entre,
Et l'on dit que l'ânon,
Don don,
Pendant qu'il harangua,
Là là,
Lui brouta tout ſon ventre.

Sûr de tous les ſuffrages,
S * * * arriva,
Pour offrir ſes hommages;
Mais on le dédaigna.
L'habit du *Glorieux*, couvert de broderie,
Qu'il portoit ce jour-là,
Là là,

Insultoit aux haillons,
Don don,
De Joseph & Marie.

D'un ton si pathétique
Du M * * * harangua,
Qu'il eut la voix publique,
Et chacun l'aprouva :
Sur le piteux état de Joseph & Marie,
Si bien il déclama,
Là là,
Que de compassion,
Don don,
Ou eut l'ame attendrie.

L'ingénieuse S * * *,
Pour le sacré berceau,
Fit une Pastorale
Dans un goût tout nouveau.
Ses bergers y parloient, suivant leur caractere :
Nul Auteur de renom,
Don don,
Jamais n'en composa,
Là là,
De si digne de plaire.

En habit de bergere,
Y parut C * * *,
Dont tout l'art est de plaire
Par ses simples attraits:
Mais sa timidité, quoique vive & charmante,

Fit que l'on la trouva,
Là là,
Dans cette occaſion,
Don don,
Un peu trop indolente.

L * * * dans la Piece
Un pareil rôle fit,
Avec tant de juſteſſe,
D'art, de goût, & d'eſprit,
Que malgré ſon accent, l'aimable Polonoiſe
Egala, ſurpaſſa,
Là là,
Par ſon geſte & ſon ton,
Don don,
Toute Actrice Françoiſe.

Le nouveau Tireſie,
Si clairvoyant ſans yeux,
Par une Parodie
Qu'il fit du *Glorieux*,
Prouva bien, que du corps lorſqu'il perdit la vûe,
Dieu l'en récompenſa,
Là là,
Par un eſprit fécond,
Don don,
De plus longue étendue.

Par des Marionettes,
Dans un goût excellent,
Qu'un grand Prince avoit faites,
On amuſa l'enfant;

D***, qui ſi bien ſçait faire le compere,
Fit rire le Poupon,
Don don,
Joſeph en éclata,
Là là,
L'âne s'en mit à braire.

Les Princes, ces deux freres
Qu'on a vû de tout tems,
Aux vertus militaires
Joindre tous les talens,
Formerent entr'eux deux un concert magnifique:
L'un du baſſon joua,
Là là,
L'autre du violon,
Don don,
D'excellente muſique.

A cette ſimphonie,
V*** unit ſa voix
Qui fit une harmonie
Digne du Roi des Rois:
Du céleſte Poupon il chanta les louanges,
Et ſi bien les chanta,
Là là,
Qu'on confondit ſes ſons,
Don don,
Avec la voix des Anges.

Sage diſpenſatrice
Du rôle des Acteurs,

Qui, toujours ſans caprice,
Employe les meilleurs,
M*** approuva ces innocens ſpectacles;
On ſçait le goût qu'elle a,
Là la,
Et ſes ſentimens ſont,
Don don,
Plus ſûrs que des oracles.

Entrez dans la carriere
Divine M * * *,
Déja vous ſçavez plaire,
Et c'eſt l'eſſentiel :
Aimez à votre tour, voilà tout l'artifice;
Un peu de paſſion,
Don don,
Dans l'inſtant vous rendra,
Là là,
Une excellente Actrice.

# EPITHALAME

## *Pour un homme fort vieux, qui épouſoit une vieille Demoiſelle.*

DEPUIS qu'Amour, au nouveau monde,
A pris pour femme la Raiſon,
Il n'eſt plus, comme étant garçon,
D'une humeur folle & vagabonde:
Ho! qu'il a bien changé de ton!
Il eſt ſage comme un Caton.
Quand il veut cauſer quelque flâme,
Former quelque nouveau lien,
Il demande avis à ſa femme,
Et ſans ſon conſeil ne fait rien.
Donc il fait preſque toujours bien:
Dame Raiſon eſt une Dame,
Dont l'avis vaut mieux que le mien.
S'il eſcamotte quelque fleche
Du carquois qu'il a ſur le dos,
Pour s'en aller mal à propos
A de jeunes cœurs faire breche;
Raiſon s'en apperçoit bien-tôt,
Et vous l'étrille comme il faut.
Il apperçut certaine fille,
L'autre jour, auprès d'un buiſſon,
Pucelle ou non, mais fort gentille,
Avec un beau jeune garçon:

Tout auſſi-tôt le bon Apôtre,
Qui crut qu'il étoit ſans témoin,
Et que la Raiſon étoit loin,
Dit : ces cœurs ſont faits l'un pour l'autre,
Qu'ils ſentent l'effet de mes traits.
Mais la Raiſon étoit plus près
Qu'il ne croyoit, & quand il penſe
Les attraper d'un trait qu'il lance,
La Raiſon le ſaiſit ſoudain,
Détourne l'arc avec ſa main,
En même tems vous le régale
D'une longue mercuriale :
» Vous alliez-là faire un beau coup !
» Vous vous embarraſſez beaucoup
» De me tenir votre parole.
» Ce jeune fou, cette autre folle
» Que vous vouliez rendre amoureux,
» Auroient fait un joli ménage
» Si l'Hymen eût ſerré leurs nœuds,
» Comme vous le vouliez, je gage.
» Ils ont tous deux quelques appas ;
» Mais leurs parens ne veulent pas
» Qu'on leur parle de mariage.
» Le garçon n'a pas un grand bien,
» L'autre n'en a pas davantage :
» Le prétendu n'eſt qu'un vaurien,
» La fillette n'eſt pas trop ſage ;
» Elle eſt coquette, il eſt volage.
» Ils ne ſe ſont vûs qu'une fois,
» Leur humeur en rien ne reſſemble,

» Vous voulez les unir enſemble ?
» Ils s'aimeroient pendant ſix mois,
» Se hairoient toute leur vie,
» Enrageroient de leur folie.
» Dites voir que j'en ai menti,
» Là je vous trouve *in flagranti* :
» Ne ſoyez donc plus volontaire,
» A mes conſeils ſoyez ſoumis,
» Vous me l'avez cent fois promis.
» Or pour appaiſer ma colere,
» Je vois à quelques pas de nous
» Deux cœurs plus dignes de vos coups :
» Exercez ſur eux votre adreſſe,
» Epuiſez ſur eux tous vos traits,
» Inſpirez-leur cette tendreſſe
» Qui fait qu'on s'aime pour jamais.
» Ils ſont tous deux dans l'âge aimable
» Auquel on devroit s'enflâmer,
» Où la Raiſon permet d'aimer,
» Et l'Amour d'être raiſonnable.
» L'un eſt le tendre D***,
» L'autre l'aimable B*** :
» Vous ne pouvez les méconnoître.
» Embraſez-les de tous vos feux,
» Et que l'Hymen les rende heureux,
» Autant qu'ils méritent de l'être.
L'Amour auſſi-tôt obéit,
Chacun de nous s'en réjouit.

# EPITRE

## A MONSIEUR L'ABBÉ A***.

VOus me feriez un vrai plaiſir,
Si dans vos momens de loiſir
Vous me faiſiez part des nouvelles
Que l'on débite dans Paris:
Juſques aux moindres bagatelles
Sont en Province d'un grand prix.
Jugez combien ce tems critique,
Où toute l'Europe eſt en feu,
Et tous les Potentats en jeu,
Intéreſſe la politique
De nos fainéans curieux,
Surpris d'avoir vû dans les Cieux
Briller cette longue Comette,
Qu'à ſon gré chacun interprete.
Rien ne met en ſi grand crédit,
Que d'être le premier inſtruit
De ce que dira la gazette:
On eſt ici demi-Prophete,
Et c'eſt preſque l'avoir prédit,
Qu'avant elle de l'avoir dit.
Ainſi, mon cher, je vous conjure,
Quand chez les grands que vous hantez
Vous apprendrez des nouveautez,
Et quelque nouvelle bien ſûre,

Faites m'en part dans le moment,
Vous écrivez facilement.
Ce qui plus encor m'intéreſſe
Que les nouvelles de l'Etat,
C'eſt la ſanté du cher Prélat,
Pour qui vous ſçavez ma tendreſſe,
Mon zéle, mon attachement,
Mon reſpect, & mon dévouement.
Encore une qui m'eſt bien chere,
C'eſt celle du Prince ſon frere:
La goute qui le tourmentoit,
Et qui plus que lui m'attriſtoit,
Eſt-elle tout-à-fait paſſée?
Sa guériſon étoit aiſée,
S'il n'avoit eu l'entêtement
De ne point prendre du Calmant,
Que compoſe le grand *Sigogne*.
Plus d'un gaillard, plus d'un ivrogne
En ont été ſubitement
Guéris, & radicalement.
B***, tant gai, tant alerte
Le prouve bien viſiblement:
Quel dommage qu'à tout moment
Il ratrape la fievre verte!
Faites-lui bien mon compliment.
Ma foi, c'eſt un homme charmant,
Et je lui paſſe ſa marotte,
D'exagerer ſi fortement
L'excellence de la *Bouillotte*;
Car il lui doit certainement

Et c'eſt ce qui le ravigotte
Que d'en uſer journellement.
Mais notre Eſculape moderne
Croit-il toujours que je le berne,
Quand j'ai prétendu le prôner ?
M'a-t-il enfin ſçu pardonner
Cette Chanſon vive & falotte,
Enfant de mon amuſement,
Qui juſqu'en la Province trotte,
Et que ſur l'air de la *Magnotte*
Chacun chante publiquement ?
Loin de lui faire aucun outrage,
Ces vers l'illuſtrent davantage,
Et de ſes ſublimes talens,
Vantent les effets excellens.
Mais revenons-en à vous-même :
Je crains que l'éclat & les lys
De votre tein ne ſoient flétris
Par l'auſterité du Carême.
Etes-vous toujours bien en Cour
Auprès de l'illuſtre Eminence ?
Ne verrai-je jamais le jour,
Qu'un Prieuré de conſéquence
Vous prouvera ſa bienveillance
Un peu plus efficacement,
Que le ſterile empreſſement
Qu'il a de vous avoir ſans ceſſe,
Et que ces marques de tendreſſe
Qui ne vous font que de l'honneur ?
Je ſçai quel eſt votre bon cœur ;

Qu'un intérêt vil & ſordide
N'eſt point le motif qui vous guide;
Mais en a-t-on moins droit d'ailleurs
D'attendre graces & faveurs
Des grands qu'on aime & qu'on honore,
Ainſi que des Dieux qu'on adore?
Et n'eſt-ce pas les adorer,
Que tous les jours les implorer?
Ah! Titus, diſoit Bérénice,
Ne me faites aucun préſent,
Et daignez me voir plus ſouvent.
A ſon amour je rends juſtice,
C'eſt très-bien dit: mais, entre nous,
Elle étoit plus riche que vous;
Et, ſans vous prêcher l'avarice,
Ce ſentiment vous ſieroit mal.
A votre charmant Cardinal
Moi je dirois ſans artifice;
L'honneur de vous voir ſi ſouvent;
Pour moi, Seigneur, n'eſt que du vent;
J'aime mieux un bon Bénéfice.
Puis, quand je l'aurois obtenu,
Je travaillerois pour ſa gloire:
Ma Muſe, d'un ſtile ingénu,
En conſacreroit la mémoire.
Quand j'aimois, j'ai ſouvent rimé:
Mais l'on a bien plus d'éloquence,
Lorſque le cœur eſt animé
Par un peu de reconnoiſſance.
Adieu, mon cher, portez-vous bien;

Ne me laiſſez ignorer rien
De ce qu'à Paris l'on débite:
La cloche ſonne, je vous quitte,
Et ſuis, ma foi, de tout mon cœur
Votre très-humble ſerviteur.

---

# *LES SERMENS INDISCRETS.*

## CHANSON

*Sur un air nouveau.*

QUAND un amant vif & tendre
Te promet de t'épouſer,
Pour t'engager à te rendre,
Il cherche à t'abuſer.
Vois, Liſon, combien s'y ſont laiſſé prendre:
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus,

Quand ce beau berger, qui t'aime,
Promet de t'aimer toujours,
Je veux qu'il penſe de même,
Yvre de ſes amours:
Mais, jeune Iris, ſon erreur eſt extrême.
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus.

Quand Tirſis jaloux t'aſſûre
Qu'il renonce à tes attraits,
Et qu'en courroux il te jure
De ne te voir jamais,
D'un ſeul regard tu peux faire un parjure:
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus.

Peut-on ſoi-même, en la vie,
Former un ſtable deſſein?
Penſe-t-on en maladie,
Comme quand on eſt ſain?
Nos humeurs ſont notre philoſophie:
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus.

On fait, au fort de l'orage,
Des vœux pour s'en garentir;
Mais échapé du naufrage,
Au lieu de les tenir,
On raille encor le Saint ſur le rivage.
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus.

Colin auprès de Liſette,
Préfere à tout ſa beauté:
Avec la jeune Nanette,
Il paroît tranſporté.
Ma foi, ce n'eſt qu'un conteur de fleurettes:
C'eſt un abus,
De compter là-deſſus.

Sur l'air : *Du Menuet des Francs-Maçons.*

AMis, c'eſt aujourd'hui la Fête
De ce jeune objet,
Peut-on, ſans être malhonnête,
Garder le tacet?
A notre aimable Madeleine,
Etant tous enfans d'Apollon,
Faiſons, elle en vaut bien la peine,
Chacun un couplet de Chanſon.

Ne croyez pas que j'aille à Flore
Demander des fleurs,
Ni que, pour la chanter, j'implore
Les ſçavantes Sœurs.
Non, non, pour accorder ma lyre,
Je n'ai pas beſoin d'Apollon :
Pour elle Amour toujours m'inſpire ;
Voilà mon Bouquet en Chanſon.

Comme elle ſa belle Patrone
Sçavoit tout charmer,
Et ne voyoit jamais perſonne
Sans s'en faire aimer.
De ſon ſiécle tous les Poëtes
A l'envi célébroient ſon nom :
Elle aimoit un peu les fleurettes,
Sur-tout les Bouquets en Chanſon.

Madeleine

Madeleine étoit connoiſſeuſe,
A ce que l'on dit,
Et, tout comme ici, Curieuſe
D'ouvrages d'eſprit.
Comme elle aimoit la chanſonnette;
On lui faiſoit, non un Sermon,
Tous les matins à ſa toilette,
Mais quelques Couplets de Chanſon.

Uniſſons donc pour Madeleine
Nos cœurs & nos voix,
Trop heureux de porter ſa chaîne,
Chantons mille fois:
Pour nous quelle Fête plus belle,
Que la Fête de Madelon?
Quelle offrande plus digne d'elle,
Que tous nos Bouquets en Chanſon!

# A MONSIEUR DE S***

*Chanoine de Reims, qui avoit envoyé à l'Auteur une Ode de ſa façon ſur la mort de M. de Pouilly, Lieutenant des habitans de la ville de Reims.*

J'Ai partagé votre juſte triſteſſe,
Et quoi qu'abſent, j'ai ſenti vos malheurs:
Au bien public pour peu qu'on s'intéreſſe,
A vos regrets on doit joindre ſes pleurs.
Trop digne objet d'eſtime & de tendreſſe,
POUILLY n'eſt plus, uniſſons nos douleurs.

Son amitié qui me combloit de gloire
Augmente encor mes ſenſibles regrets:
POUILLY n'eſt plus, ah! pouvons-nous le croire,
Quand dans nos cœurs il doit vivre à jamais,
Et ſurement dans la triſte mémoire
Des citoyens comblez de ſes bienfaits!

Vit-on jamais un plus vaſte génie,
Tant de vertus avec tant de talens,
Tant de ſçavoir & tant de modeſtie,
Tant de mérite avec tant d'agrémens!
Quel citoyen plus cher à ſa patrie,
Par ſes travaux & ſes ſoins bienfaiſans!

C'eſt par ſes ſoins & ſes utiles peines
Que Reims jouit de ſalutaires eaux,
Et que la Vesle en diverſes fontaines
Aime à couler par de riches canaux :
C'eſt par lui ſeul que de Rome & d'Athenes
Vos citoyens pourront être rivaux.

Mais il laiſſa les arts dans leur enfance,
Qui déſormais deviendra leur tuteur ?
Où retrouver cette mâle éloquence,
Son zele actif, & ſa noble douceur ?
Qu'il faut avoir de force & d'aſſurance,
Pour haſarder d'être ſon ſucceſſeur !

Mais Dieux ! que dis-je ? il ſurvit à lui-méme,
Il vit encor dans ce ſçavant écrit.
Par ſon profond & ſublime ſiſtême,
Il nous inſtruit : ce ſage nous apprit
Que la vertu fait le bonheur ſuprême,
Soyons toujours guidez par ſon eſprit.

Il laiſſe un fils à la fleur de ſon âge
Qui ſent déja le prix de la vertu :
Que nos regrets animent ſon courage !
Qu'il ſuive en tout ce ſentier peu battu !
Et qu'à ſon tour il mérite l'hommage
Que l'on ne rend que lorſqu'il eſt bien dû !

# COMPLIMENT

*Prononcé par trois jeunes Demoiſelles repréſentant les trois Graces à la rentrée ou l'ouverture du Théâtre de Madame la Ducheſſe D. . . à Sceaux.*

PREMIERE GRACE.

CHARMANTES Muſes de la Scêne,
Vive Thalie, aimable Melpomene,
Acourez, revenez dans ce brillant ſéjour,
Notre tendre voix vous rappelle :
Notre auguſte Princeſſe eſt enfin de retour,
Venez ſignaler votre zele,
Et rétablir votre regne en ſa cour.

SECONDE GRACE.

Aſſez longtems Flore & Pomone
L'ont amuſée en d'autres lieux ;
Célébrez par vos chants, vos danſes, & vos jeux,
Le plaiſir enchanteur que ſon retour nous donne ;
Exprimez-lui nos tranſports & nos vœux.

TROISIEME GRACE.

Venez, aimables ſœurs, ramenez ſur vos traces
Et les plaiſirs & les talens :

Dans cette cour le bon gout de tout tems
A marqué leurs rangs & leurs places,
Et l'on les y voit tous les ans
Accourir à la voix des Graces.

# COUPLETS

*Pour être mis à la ſuite d'une petite Comédie intitulée* les Héritiers.

## PREMIER COUPLET.

*Chanté par un Gaſçon.*

QUAND je ſortis de Pezenâs,
Je n'avois qu'une trouſſe,
Quatre raſoirs & deux ducats,
Va comme je te pouſſe.
J'ai ſuivi notre grand chemin:
Quand on a du courage,
Un peu d'adreſſe dans la main,
C'eſt un bon héritage.

## II.

*Chanté par un Normand.*

Vous voyez le fils d'un Huiſſier
De Vire en Normandie,
Lequel ne me fit héritier
Que de ſon induſtrie.
Je fus placé chez un Caiſſier:

Quel plus grand avantage !
Quand on ſçait un peu ſon metier ;
C'eſt un bon héritage.

## III.

*Chanté par une Actrice.*

Ma mere étoit à l'Opera
Actrice ſans égale ;
Au Théâtre on me deſtina
Comme enfant de la bale.
Certain jeune Acteur me dreſſa :
J'apris dès mon bas âge
Le chant, la danſe, & cetera ;
C'eſt un bon héritage.

## IV.

*Chanté par un Officier.*

Mes nobles ayeux ſe ſont tous
Ruinez à la guerre,
Et je n'ai gagné que des coups
Dans la même carriere.
Pour mon frere il eſt mieux tombé ;
Sans talens, ſans courage,
Il brille, il eſt un gros Abbé :
Ah ! le bon héritage !

## V.

*Chanté par un homme de probité, & fort mal mis.*

Je vois tous les jours ſous mes yeux
Le vice qu'on encenſe,

Et je ne ſuis point envieux
De ſa vaine opulence.
Je préfere au gueux revêtu
La nudité du ſage :
Lorſque l'on a de la vertu,
C'eſt un grand héritage.

## VI.

*Par un Acteur pour l'Auteur.*

C'eſt par ma bouche que l'Auteur
Tout neuf ſur le Parnaſſe,
Qui vous choiſit pour protecteur,
Vient vous demander grace.
De biens il eſt mal partagé,
Mais par votre ſuffrage
Il ſe croira dédommagé :
C'eſt un bon héritage.

# A MADAME D***

## *Sur la maladie de ſon fils qui avoit la rougeole.*

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

VENUS un jour voyant les Graces
Marcher triſtement ſur ſes traces,
L'Amour pleurer ſous ſon bandeau,
Et toute ſa cour en allarmes,
Qu'eſt-il arrivé de nouveau,
Dit-elle, & d'où viennent ces larmes ?

Tu ſçais, mon cher fils, que ta mere
Ne conſerve plus de colere
Contre ton aimable Pſiché :
D'où peut donc venir la triſteſſe
Dont tu me parois ſi touché,
Soupçonnerois-tu ſa tendreſſe ?

Non, maman : une autre mortelle,
Lui dit l'Amour, tout auſſi belle,
Et qui n'eut pas moins de malheurs,
D*** cette aimable veuve,
Cede à de nouvelles douleurs,
Et ſouffre la plus rude épreuve.

Soit

Son fils auſſi beau que moi-même,
Ce fils qu'elle adore & que j'aime,
Quoique j'en duſſe être jaloux,
Ce fils, ſon unique eſpérance,
Ne ſera bientôt plus ſans vous :
Nous implorons votre aſſiſtance.

Enfin ſon fils a la rougeole,
Et contre tous les maux en *ole*,
Vous avez certains Elixirs.
D'une mere qui ſe déſole
Daignez calmer les déplaiſirs :
Donnez-m'en de grace une fiole.

Que ton ame ſoit raſſurée,
Lui dit auſſitôt Citherée :
Porte-lui cette eau de ſanté.
Que ne puis-je encor, pour te plaire,
Leur donner l'immortalité ?
Tu n'aurois plus de vœux à faire.

# A MONSIEUR DE M***.

MON beau M. de M***
Malgré votre vive prunelle,
Vos blanches dents, & poil brunet,
Je vous crois, à vous parler net,
Et ſans vous chercher de querelle,
Beaucoup meilleur au cabinet
Que vous ne l'êtes en ruelle,
Et je ſoutiens votre bonnet
Mieux fourni que votre eſcarcelle.
Aiſément de votre cervelle
Vous tirez & Stance & Sonnet;
Mais près de gentille femelle
Vous faites le nigaudinet.
Auſſi froid qu'un glaçon près d'elle,
Point n'eſt d'encre en votre cornet,
Ni poudre en votre baſſinet:
Les deux pieds ſur un eſcabelle,
La tête ſur un couſſinet,
Vous attendez qu'on vous appelle;
Et cependant il en eſt telle
De qui la figure eſt fort belle,
Et l'humeur un peu moulinet
Que vous cedez à Colinet.
Vous jaſez comme un ſanſonet,
Votre éloquence naturelle
Pourroit rendre la plus cruelle

Douce comme un petit minet.
Tachez d'en faire une infidelle,
Si par hazard on vous rappelle,
Ne craignez plus le robinet;
Mais à la premiere étincelle
Rallumez votre martinet.

---

*Sur un air de l'Opera Comique.*

JAMAIS l'Amour ne nuit, dit-on,
C'eſt la façon
De le faire.
Des plaiſirs ne vous privés pas,
Mais faites cas
Du miſtere.
Mettez-vous à l'écart,
Car
Le monde cauſe;
Mais qui prend ſes ébats
Bas,
Craint peu la gloſe.

Chers amis, je quitte la Cour:
C'eſt un ſéjour
Trop à craindre.
On s'y ſert de mille détours,
Il faut toujours
Se contraindre.
Qui fait de ce tracas
Cas

N'eſt pas trop ſage :
Il y ſouffle ſouvent
Vent
Qui cauſe orage.

---

# A UNE DAME

*Avec qui l'Auteur avoit été à Verſailles.*

Sur l'air *de Joconde.*

VERSAILLES eſt un lieu plein d'appas,
Perſonne ne l'ignore ;
Mais quand vous y portez vos pas,
Il embellit encore,
Et quand on s'y trouve avec vous
On croit être à Cythere :
Les Amours vous y ſuivent tous,
On vous en croit la mere.

C'eſt un ſéjour digne des Dieux,
Digne de notre maître :
Mille objets y charment les yeux,
J'y voudrois toujours être.
Mais parmi toutes les beautez
Que ce palais raſſemble,
Je n'ai dans ces lieux enchantez
Rien vû qui vous reſſemble.

Entre tous les plus beaux portraits
De Vénus & de Flore,
Je n'ai rien vû que vos attraits
Ne ſurpaſſent encore :
Ce ſont les chef-d'œuvre fameux
Des hommes de tout âge,
Vous êtes de la main des Dieux
Le plus parfait ouvrage.

---

## A MONSIEUR ***

Sur l'air *du bout du monde.*

QUAND c'eſt Bacchus qui nous raſſemble,
Que l'on eſt bien d'accord enſemble !
Ami, je me livre au plaiſir :
Mais dès que l'on gronde,
On me feroit fuir
Au bout du monde.

# A MLLE DE G... V...

Sur l'air *de la marche du Régiment Royal Italien.*

VOs yeux vainqueurs de toutes parts
Vaincroient les cœurs
G... V...
L'Amour n'a pas de meilleurs dards,
Et l'amante de Mars
Par de moins beaux regards
Charma le Dieu des hazards.
Voyez comme elle a fait un beau choix :
L'Amour a de ſi douces loix.
Non, non, n'abuſez pas
De tant d'appas ;
Pour votre bonheur
Donnez votre cœur.
A l'honneur de tout charmer,
Joignez le plaiſir d'aimer.

**Sur** l'Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

AMOUR laiſſe gronder ta mere,
Amene ici toute ta cour :
Cet aimable & charmant ſéjour
Vaut bien ton Iſle de Cithere.
Que l'hôte en eſt affable & doux,
Et qu'il mérite honneur & gloire !
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter avec nous.

L'Amour & le plaiſir enyvre
Souvent plus que le meilleur vin ;
Et quand on eſt chez mon voiſin
Eſt-il quelqu'un qui ne s'y livre ?
De l'un & l'autre enyvrez-vous,
Perdez-y raiſon & mémoire :
C'eſt Themire qui verſe à boire,
Et ſon papa boit avec nous.

# RETOUR

## *Après une abſence.*

**Sur l'air *d'un Menuet nouveau***

APRES la douleur
D'une longue abſence,
L'Amour récompenſe
Ma fidelle ardeur.
Comme on voit des pleurs
Que verſe l'Aurore,
Au Printems éclore
Mille & mille fleurs;
Ainſi de mes larmes
Naiſſent mes plaiſirs:
Un bien plein de charmes,
Comble mes deſirs

# POUR UNE DEMOISELLE

## *A qui l'on offroit en mariage un Officier de nom.*

Sur l'air : *Il n'eſt rien que l'Amour n'égale.*

PRENEZ le cœur que vous préſente
Cet aimable guerrier,
Joignez le mirthe au laurier.
De Cipris la Reine charmante
Recut jadis les ſoupirs du Dieu des combats :
Il en a la valeur brillante,
Et de cette Déeſſe n'avez-vous pas
Tous les appas ?

Sur un air *de l'Opera Comique.*

JE céde à tes empreſſemens,
C'eſt trop long-tems
Me défendre :
Je ſçai que chacun a ſon tour,
Au Dieu d'Amour
Doit ſe rendre.
Quoiqu'on ait du trompeur
Peur,
Pour ſa malice,
Eſt-il à ce vainqueur,
Cœur
Qui n'obéiſſe ?

Vive la liqueur du tonneau,
Nargue de l'eau
D'Hypocrêne :
Au diable ſoit maître Apollon
Son Vallon,
Et ſa Fontaine.
Yvre de ce divin
Vin,
L'heureux délire !
Qu'on forme de touchans
Chants,
Quand il inſpire !

# IMPROMPTU.

## A UNE DAME

*Qui promettoit deux baiſers à celui qui auroit le plutôt fait un Couplet de Chanſon pour elle.*

Sur l'air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

L'AIMABLE Iris me promet,
Deux baiſers pour un Couplet :
Grand Dieu quel paiment !
Sers moi promptement,
Sçavant Dieu du Permeſſe ;
Exprime, en un Couplet charmant,
L'excès de ma tendreſſe, lan la,
L'excès de ma tendreſſe.

Quoi ! dit Apollon ſurpris,
Tu ſerois baiſé d'Iris ?
Non d'un bien ſi doux
Je ſuis trop jaloux,
Mon dépit eſt extrême :
Au même prix, à ſes genoux,
Je le ferai moi-même, lan la,
Je le ferai moi-même.

# A MADAME
# LA COMTESSE D'E***

Sur l'air : *Lorſque l'Amour eſt à la chaſſe.*

J'Avois fait cent & cent bravades
Au Dieu qui rend les cœurs malades,
Et de toutes ſes embuſcades,
J'avois toujours ſçu m'échaper :
Enfin, dans les yeux de d'E***,
Le drôle vient de m'attraper.

Une ſeule de ſes œillades
Rendroit joyeux les plus mauſſades :
Toujours par ſauts & par gambades,
L'Amour en tous lieux ſuit ſes pas ;
Et les attraits d'Hébé ſont fades,
Auprès de ſes rians appas.

# PETIT IMPROMPTU

## A UNE DAME,

*Qui ſe plaignoit que l'Auteur ne pouvoit rien faire pour elle.*

Sur l'air : *Ma raiſon s'en va bon train.*

QUOI ! ſur un ſi beau ſujet
Je ne peux faire un Couplet ?
Mon cœur en tout tems,
Par ſes ſentimens,
Sçait vous rendre juſtice :
Mais mon eſprit a ſes momens,
Excuſez ſon caprice,
Lan la,
Excuſez ſon caprice.

Apollon de tous les Dieux
Eſt le plus capricieux :
Dans de certains cas,
Et ſelon ſes rats,
Il vient ſans qu'on l'attende ;
Et ſouvent il n'accorde pas,
Ce qu'Amour lui demande,
Lan la,
Ce qu'Amour lui demande.

# LA MUSETTE,

## *Paroles pour mettre en Muſique.*

TYRSIS voyant que ſa Liſette
S'attendriſſoit en l'écoutant,
N'avoit recours qu'à ſa Muſette,
Et ne s'exprimoit qu'en chantant:
Tu m'enchantes, dit la follette,
Mais veux-tu chanter tout le jour?
Hé quoi! Tyrſis, le tendre Amour
N'a-t-il donc point d'autre interprete?

Vois-tu, ſous ce naiſſant feuillage,
Ces oiſeaux badiner entre eux?
Ils interrompent leur ramage,
Pour prouver autrement leurs feux.
Tes tendres chants, & ta Muſette
Peuvent m'amuſer à leur tour:
Mais quoi! Tyrſis, le tendre Amour
N'a-t-il donc point d'autre interprete?

Amans, qui près d'une coquette
Croyez la charmer par vos ſons,
Sçachez qu'ainſi que pour Liſette,
Chanſons pour elle ſont Chanſons.
Vos tendres chants, votre Muſette
Peuvent l'amuſer à leur tour;
Mais pour mieux exprimer l'Amour,
Changez quelquefois d'interprete.

# CHANSON

## *Faite chez un ami à la Campagne.*

Sur l'air *de l'Horoſcope accompli.*

QUELLE demeure fortunée
Pour le buveur & pour l'amant !
Ici la plus longue journée
Semble ne durer qu'un moment.
Un plaiſir y ſuccéde à l'autre :
Eſt-il un ſort comme le nôtre ?
Chers amis, ce n'eſt qu'à Pantin,
Qu'on jouit d'un heureux deſtin.

Eſt-il un hôte plus affable ?
Eſt-il convive plus joyeux ?
Tout ce que l'on voit à ſa table
Y flatte le goût & les yeux.
Buvons à lui tous à la ronde,
Et que chacun de nous réponde :
Chers amis, ce n'eſt qu'à Pantin,
Qu'on jouit d'un heureux deſtin.

# A MONSIEUR DU T***

*Qui avoit fait en Chanſon le Portrait de ſa Maîtreſſe ſous le nom de* Liſette.

Sur l'air : *Le jeune Berger qui m'engage.*

VOTRE Muſette eſt ſi tendre,
Elle forme un ſi beau ſon,
Que l'on s'imagine entendre
Ou la lyre d'Apollon,
Ou tout au moins, à s'y méprendre,
Le luth charmant d'Anacréon.

Quand vous célébrez Liſette,
Vous vous faites des rivaux;
Et votre douce Muſette
Dit ſi tendrement vos maux,
Qu'on les envie, & qu'on ſouhaite
De partager des fers ſi beaux.

Sans doute Liſette eſt belle,
Et j'en juge à vos tranſports;
Il faut être une immortelle
Pour inſpirer ces accords:
S'il eſt vrai qu'elle ſoit cruelle,
Qu'elle doit ſe faire d'efforts!

# ABSENCE.

Sur l'air : *Fontaine en ce jour je commence.*

ENVAIN le deſtin nous ſépare,
L'Amour vous rapproche de nous :
Un tendre ſouvenir répare
Les maux qu'on ſouffre loin de vous.
L'eſprit toujours plein de ma flâme,
Je crois vous voir tous les jours, en tous lieux,
Et quoiqu'abſente de mes yeux,
Vous êtes préſente à mon ame.

Contre un amour ſi pur, ſi rare,
Envain l'on tente mille efforts,
La mort même, cette barbare,
Ne peut ſéparer que nos corps :
Mais pour nos cœurs, chere Climene,
Ils ſont unis par de ſecrets accords,
Et nos liens en ſont plus forts,
Plus on veut briſer notre chaîne.

# POUR MADEMOISELLE ***

Sur l'air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

CE qui rend B*** reſpectable,
C'eſt le ſang des Rois ſes Ayeux ;
Mais ce qui la rend adorable,
Ce ſont les charmes de ſes yeux.
Auſſi chacun en elle honore
Et ſon rang & ſa dignité,
Et ſans l'offenſer, on adore
Et ſes graces & ſa beauté.

Ainſi la Reine de Cythere ;
Et Déeſſe & fille d'un Dieu,
Reſpectable à toute la terre,
Etoit adorée en tout lieu.
L'encens fumant étoit l'hommage
Qu'on doit à la divinité,
Celui des cœurs étoit le gage
De ce qu'on doit à la beauté.

# MADRIGAL.

DIEU d'amour, que tes traits ſont doux,
Que tes bleſſures ſont charmantes !
Frappe, mon cœur ſe livre aux coups
De tes fleches les plus puiſſantes,
Mon cœur ſe ſoumet à tes loix.
Epuiſe ſur moi ton carquois,
N'exerce que ſur moi tes armes:
Puiſque Philis a tes attraits,
Que tu lui donnas tous tes charmes,
Je te demande tous tes traits.

# PETIT IMPROMPTU

## *Pour deux Dames qui demandoient à l'Auteur un Couplet.*

Sur l'air : *C'eſt un abus de compter là deſſus.*

TOUTES deux jeunes & belles,
Peut-on les voir ſans aimer ?
Mais malheur à quī par elles
Se laiſſera charmer.
Ami, crois-tu qu'elles ſoient bien fidelles?
C'eſt un abus
De compter là-deſſus.

# LES TOURTERELLES,

## *Miſes en muſique par M. de la Croix.*

QUE n'ai-je vos accens, plaintive Tourterelle?
C'eſt à moi de gémir, hélas! plutôt qu'à vous.
Vous ignorez les maux d'une abſence cruelle,
Et les tourmens d'un cœur jaloux.
Que n'ai-je vos accens, plaintive Tourterelle!
C'eſt à moi de gémir, hélas! plutôt qu'à vous.
Une tendreſſe mutuelle
Vous fait gouter les plaiſirs les plus doux;
Et l'abſence d'une infidelle
Porte à mon cœur les plus ſenſibles coups.
Que n'ai-je vos accens, plaintive Tourterelle?
C'eſt à moi de gémir, hélas! plutôt qu'à vous.

# A MADAME C***

Sur l'air : *Pour ma voiſine.*

POUR ma voiſine,
Amour il faut une chanſon :
Comme elle eſt gentille & badine,
Tu ſçais qu'il n'eſt rien de trop bon
Pour ma voiſine.

Sur ma voiſine
J'ai promis au moins ſix couplets :
C'eſt beaucoup, mais je m'imagine
Qu'ils doivent être aiſément faits
Sur ma voiſine.

De ma voiſine
Je veux peindre tous les appas,
Son humeur, ſa taille & ſa mine
Et même juſqu'aux petits rats
De ma voiſine.

Dans ma voiſine
Que de gentilleſſe & d'eſprit !
Quelle charmante Calotine !
Tout m'enchante, tout me ravit
Dans ma voiſine.

A ma voiſine
Il ne faudroit ni froid ni chaud
Pour ſa gorge & pour ſa poitrine ;
Et l'Amour ſeul a ce qu'il faut
A ma voiſine.

Que ma voiſine
Eſt bien capable d'inſpirer !
C'eſt ma Muſe, c'eſt ma Corine ;
Et je ne veux plus célébrer
Que ma voiſine.

Sans ma voiſine,
J'aurois bien honte d'être amant :
Mais à l'aimer tout détermine,
Et j'eus tort de faire un ferment ;
Sans ma voiſine.

Chez ma voiſine
Je vais tous les jours ſans façon :
Bon vin, bon feu, bonne cuiſine,
Bon époux ; enfin tout eſt bon
Chez ma voiſine.

# A MADAME C***.

Sur l'air : *Du haut en bas.*

AH qu'ils ſont gros,
Les petits rats de ma voiſine,
Ah qu'ils ſont gros !
Son époux qui veut le repos,
N'en fait point de plainte indiſcrette ;
Mais ſouvent tout bas il repette,
Ah qu'ils ſont gros !

Ah qu'ils ſont beaux,
Les yeux de ma jeune voiſine,
Ah qu'ils ſont beaux,
Et qu'ils me feront de rivaux !
Elle eſt tant ſoit peu Calotine :
Mais fût-elle encore plus mutine,
Ah qu'ils ſont beaux !

# POUR MLLE ***.

L'AMOUR a comblé mes vœux,
Amis, ma fortune eſt faite :
Eſt-il un ſort plus heureux
Que d'être aimé de Liſette ?

Je ne demande plus rien,
Et mon ame eſt ſatisfaite :
Pour moi le ſouverain bien,
C'eſt de poſſéder Liſette.

Tout plaît, tout charme mes yeux ;
Dans cette aimable retraite :
Où trouver de plus beaux lieux
Que ceux qu'habite Liſette ?

Des belles de ce hameau
Aucune n'eſt ſi parfaite :
Et je n'y vois rien de beau,
S'il n'approche de Liſette.

De l'eau pure eſt tout le fard
Qu'elle employe à ſa toilette ;
Et ſans le ſecours de l'art,
Tout enchante dans Liſette.

Envain mille amans nouveaux
Voudroient lui conter fleurette;
Pour redouter mes rivaux,
Je ſuis trop ſûr de Liſette.

Avec un morceau de lard
Nous ferions chere complette;
Et tout vin devient nectar,
Quand je bois avec Liſette.

Abſent d'elle un ſeul moment,
Tout m'ennuie ou m'inquiette:
Tout rit tout devient charmant,
Dès que je revois Liſette.

# A MADAME H***

## *Dont le pied étoit infiniment petit.*

Sur l'air *de Blot.*

QUOIQUE ce pied pourroit ſuffire,
Mon cher Baron, pour nous ſéduire,
Que de ſecrets n'a-t-elle pas
Pour s'aſſurer de ſa conquête?
Elle brille de tant d'appas,
Depuis les pieds juſqu'à la tête.

Ah! que ſes yeux font bien réponſe
A ce que ce pied nous annonce!
Ils effacent ceux de Vénus.
Eſt-il un cœur qu'ils ne ſoumettent?
Conviens qu'ils tiennent encor plus
Que ſes petits pieds ne promettent.

# POUR MADAME B***,

## SUR SON PORTRAIT,

*Qui n'étoit que commencé, & déja fort reſſemblant.*

Sur l'air : *Non, non, non, je n'en veux pas davantage.*

CUPIDON à la guinguette
Ayant perdu ſon carquois,
Vit cette ébauche imparfaite
Du peintre encor ſous les doigts :
Prenons, dit-il, cette image ;
Pour ranger les cœurs ſous mes loix,
Non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

# A UNE DAME

*Qui avoit eu la fievre & le tranſport, dans lequel elle diſoit qu'elle avoit penſé à l'Auteur, & rêvé qu'elle l'aimoit.*

Sur l'air: *Du premier jour de Mai.*

VOus rêvez, vous ſongez à moi,
Lorſque la fievre vous agite:
Qu'eſt-ce à dire, Iris, & pourquoi
M'oublier quaud elle vous quitte?
Ce mal vous cauſe un tel tranſport
Que pour moi vous devenez tendre,
Et moi je vous aime ſi fort,
Que le tranſport pourroit m'en prendre.

Invente, Amour, pour la guérir,
Quelqu'Elixir, ou quelque baume:
Son mal la feroit trop ſouffrir,
Mais conſerves-en le ſymptôme.
Tu peux ſoulager cette ardeur
Mieux que toute la Médecine,
En faiſant paſſer dans ſon cœur
Le feu qu'elle a dans la poitrine.

# BOUTS-RIMÉS

## Donnés à l'Auteur.

Sur l'air *de la Curioſité.*

LEs Dieux ont imprimé, ma Philis, ſur ton *muſle*
La beauté :
Quel cœur ne t'aimeroit, fût-il plus dur qu'un *buſle*?
La rareté.
Ton air excite plus mille fois que la *truſle*,
La curioſité.

Les Dieux ont refuſé d'imprimer ſur mon *muſle*
La beauté :
Que ne me donnoient-ils au moins un cœur de *buſle*!
La rareté.
Pourquoi me laiſſent-ils d'un avaleur de *truſle*
La curioſité.

# POUR MLLE DE M***.

D'Où vient en moi ce changement
Qui m'a rendu ſi difficile ?
Je ne vois rien dans cette Ville
Qui puiſſe me plaire un moment.
Paris, en beautés ſi fertile,
Où tout me paroiſſoit charmant,
N'a plus pour moi d'amuſement,
Et me ſemble un déſert ſtérile.
Tout me déplaît préſentement,
Je ne ſçaurois être tranquille.
J'aime à rêver profondément,
Je ne parle que rarement,
On ne reconnoit point mon ſtile,
Ni mon joyeux tempérament,
Pour tous les plaiſirs ſi facile.
Si je ris, quoique rarement,
Ce n'eſt point naturellement.
On dit que mon mal vient de bile ;
Mais certain Docteur plus habile
Dit que j'aime trop fortement :
Ma Philis, vous ſçavez s'il ment.

# RONDEAU.

C'Est tout mon bien, couſine ma mignone,
C'eſt tout mon bien, qu'une Muſe bouffone :
Je te préſente un plat de ſa façon,
C'eſt un Rondeau ; s'il ne te paroît bon,
Je n'en puis mais, il faut qu'on me pardonne.
Tu le ſçais mieux mille fois que perſonne,
Qu'au moins chez moi l'intention eſt bonne:
Je ne ſçaurois te faire un autre don,
C'eſt tout mon bien.
Richeſſe n'eſt ce que j'ambitionne,
Et ne voudrois des Dieux une Couronne,
Que pour l'offrir à ma chere Manon :
Mais je fais-là vainement le Gaſçon,
Je n'ai qu'un cœur, prends-le, je te le donne,
C'eſt tout mon bien.

# POUR MLLE ***.

Sur l'air : *Les petits tourlourirette.*

LA jeune Iris a de beaux yeux,
L'air vif, le ſouris gracieux ;
Mais ce qui charme en ma Brunette,
Sont ſes petits tetons naiſſans.
Les petits tourelourirette,
Valent bien les grands.

Chacun convient que ſon eſprit
N'eſt pas ce qu'elle a de petit ;
Mais on voit ſous ſa collerette
Deux jolis petits innocens.
Les petits &c.

Qu'ils ſont mignons, gentils & beaux
Ces deux pauvres petits gemeaux !
Ah ! s'ils étoient dans ma pochette,
J'aurois toujours les mains dedans.
Les petits &c.

N'en a-t-on pas toujours aſſez,
Quand ils ſont durs & bien placés ?
Ils ſont gros comme une noiſette,
Mais qu'ils ont l'air appétiſſant.
Les petits &c.

Quand ils ſoupirent tendrement,
Et qu'ils ont certain mouvement,
J'ai l'ame toute gaillerette,
Et je ne ſçai ce que je ſens.
Les petits &c.

## A MADAME P***

Sur l'air : *Tu croyois en aimant Collette.*

L'AUTRE jour l'aimable Themire
Diſoit au tendre Coridon,
Pour moi ſeule jamais ta lyre
N'a ſçu former le moindre ſon.

N'en prenez, dit-il, point d'ombrage,
Si j'ai chanté d'autres attraits :
Je n'en prouve que davantage
Combien j'aime, quand je me tais.

Ayez de plus juſtes idées
Du tendre amour que je reſſens,
On dit librement ſes penſées,
On doit cacher ſes ſentimens.

# EPITRE

## A MONSIEUR C***

*Parent de l'Auteur, qui demeuroit toujours dans ſa terre ſur le bord de la Loire.*

J'Avois autrefois l'avantage
De faire votre amuſement,
Par mes vers & mon badinage;
J'avois toujours votre ſuffrage,
Et c'eſt un aplaudiſſement
Qui vaut, ſelon mon ſentiment,
Celui de tout l'Aréopage.
Or comme à tout commencement
De chaque année il eſt d'uſage
De faire quelque compliment,
Pour renouveller ſon hommage,
Je reprens le même langage
Pour faire le mien promptement.
Une tendre eſtime m'engage,
Plus que devoir de parentage,
A m'en acquitter dignement.
Orſus voici ce qu'ardemment
Je vous ſouhaite & vous préſage:
Bonne ſanté premierement,
Car de tous biens de tout étage
C'eſt la baſe & le fondement.

*Item* Joie & contentement ;
Que Phébus pour vous ſans nuage
Brille toujours au firmament,
Et loin de vous chaſſe l'orage :
Que les Parques de qui l'ouvrage
Eſt de filer inceſſament,
Filent vos jours ſi lentement,
Que de Neſtor vous paſſiez l'âge.
Coulez ces jours tranquilement,
Reſpecté dans votre ménage,
Eſtimé dans le voiſinage,
Cheri par tout également :
Reſtez toujours paiſiblement
Dans votre ſuperbe hermitage,
Non par un fol entêtement,
Mais par choix plein de jugement,
Aimant mieux la paix du village
Que la ville & ſon mouvement,
Que la cour & ſon eſclavage.
Quoique la fortune volage,
Je ne ſçai pourquoi ni comment,
M'éloigne de ce lieu charmant
Dont j'ai déja fait en rimant
Jadis une plaiſante image,
Le ſouvenir m'en dédomage.
L'eſprit ſe tranſporte aiſément,
Et quelque ſoit l'éloignement,
Pour faire le plus long voyage,
Le cœur n'a beſoin d'équipage,
Et va bien vîte en un moment.

Or traitez-moi pareillement :
De votre amitié quelque gage
Me toucheroit ſenſiblement.
Par un affreux débordement,
La Loire ſur votre héritage
A fait, dit-on, un grand ravage :
L'onde eſt un terrible élément.
Mais ils uniroient tous leur rage,
Sans abatre votre courage ;
Et le plus rude évenement
Eſt le vrai triomphe du ſage ;
Vous l'avez prouvez amplement :
Mais qui vous connoît, le partage,
Et plus qu'un autre vivement
J'ai reſſenti tout ce dommage.
Mais j'ennuie inſenſiblement,
Et voici trop de verbiage,
Pour renouveller mon ſerment
D'être juſques au monument,
Non pas comme au bas d'une page,
Mais bien plus véritablement
Votre, &c.

# *IMPROMPTU.*

## A UNE DEMOISELLE

*Qui avoit chanté la Cantatille de l'*Inconſtance, *& qui diſoit qu'elle l'aimoit beaucoup.*

VOTRE bouche avec éloquence
Soutient, Iris, qu'il eſt doux de changer:
Mais vos beaux yeux ſçavent du plus léger
Garantir la perſévérance.
Vos tendres ſons, vos doux accens
Secondent trop bien leur puiſſance:
Vous faites des amans conſtans,
Même en célebrant l'inconſtance.

# A MADAME C...

Sur l'air : *Du haut en bas.*

A Son reveil
C.... plus fraiche que n'eſt Flore,
A ſon reveil
Au ſortir des hras du ſommeil
Semble une fleure qui vient d'eclore;
Cephale croiroit voire l'Aurore
A ſon reveil.

# POUR LE ROI

## *A ſon retour de l'Armée.*

LOUIS revient ſur ce rivage,
Que tout s'empreſſe à rendre hommage
Au plus aimable des vainqueurs :
Plaiſirs, Amours, troupe volage
Qui de Mars craignez les horreurs,
A revenir tout vous engage.
Du Héros qui cauſa vos pleurs
L'heureux retour vous dédommage
Des allarmes & des frayeurs
Que vous a donné ſon courage ;
Et ſon FILS, des Dieux protecteurs
Digne préſent, précieux gage
Qui ſuit de trop près pour ſon âge
Nos Héros ſes prédéceſſeurs:
De la paix goutez les douceurs,
Sa victoire en eſt le préſage.
Tendres Nymphes de ce bocage,
Joignez-vous aux neuf doctes ſœurs ;
Sortez, venez ſemer des fleurs
Et des lauriers ſur ſon paſſage :
Soleil, modere tes chaleurs,
Couvre-toi d'un leger nuage,
Zephirs ſoyez ſes précurſeurs,
Oiſeaux ſous ce riant ombrage

Redoublez votre doux ramage,
Et vos accens les plus flatteurs.
Sujets, & preſque adorateurs
D'un maître auſſi vaillant que ſage,
Charmés d'un ſi doux eſclavage,
Signalez vos tendres ardeurs;
Echos joyeux du voiſinage
Repetez leurs vives clameurs.
Mille vertus font ſon partage,
Et ſur ſon auguſte viſage
Brille la douceur de ſes mœurs:
Notre bonheur eſt ſon ouvrage,
La cour, la ville & le village
Se reſſentent de ſes faveurs.
De tout ſon peuple il a les cœurs,
Et du monde entier le ſuffrage:
Ses ennemis malgré leur rage
Sont ſes premiers admirateurs.
Des ſiens il fait choix des meilleurs;
Son exemple les encourage,
Des bleſſez que ſa main ſoulage
Il ſemble ſentir les douleurs,
Il gémit au fond des malheurs
Que cauſent ſes foudres vangeurs
Au fier ennemi qui l'outrage;
Il gémit qu'un fatal uſage
Autoriſe tant de fureurs,
Et que des lauriers ſéducteurs
S'achettent par tant de carnage.
La douceur eſt ſon appanage:

Que nos plus célebres auteurs
Le chantent en divers langage,
Soit Poëtes, soit Orateurs.
Jupiter, dont il eſt l'image,
Permet & conſent qu'il partage
Avec lui les divins honneurs:
Que tout s'empreſſe à rendre hommage
Au plus aimable des vainqueurs.

*Fin du Tome premier.*

10093481

# TABLE

## Du premier Volume.

*A madame la marquiſe de F. en lui donnant ce Recueil.*

Thémire dont le jugement, Page 1

*A mademoiſelle de M.*

Si j'ai célebré les attraits, 3

*A madame la Marquiſe de C.*

Je quitte Paris, 4

*Lettre à madame S.*

Aimable petite couſine, 5

*Réponſe à l'Auteur par M. de B. au nom de madame S.*

Aimable & folâtre couſin, 8

*Réponſe par l'Auteur.*

Aimable & gentil Séraphin, 11

*Lettre à madame G. de Turin, où madame de C. étoit Ambaſſadrice.*

Ne ſoyez point du tout en tranſe, 15

*Réponſe au nom de madame G. par monſieur de F.*

Le plus grand bien, 17

*A ſa maîtreſſe, en lui donnant le Recueil de ſes Chanſons.*

Ce n'eſt point au Dieu du Permeſſe, 29

*A mademoiſelle D.*
Si Didon, Reine de Carthage, 20
*Au ſujet des Traineaux de Turin.*
Courir en traineau ſur la neige, 21
*Epître à monſieur l'Abbé P. alors Grand-Vicaire de Séez, & Official de Mortagne, aujourd'hui Evêque de Troye.*
Aimable & cher ſemi-Prélat, 22
*Au ſujet d'une fête que l'Auteur donna à ſon Prieuré de St Jacques de l'Hermitage.*
Ami ſi toute ma vie, 26
*A monſieur le Duc de R.*
Lorſque le plaiſir nous raſſemble, 28
*A madame de C. en lui envoyant des gands de Franc-maçon.*
S'il eſt quelque ſecret, 29
*A la même, en lui envoyant le tablier de l'Ordre.*
Enfin voici ce fameux tablier, 30
*A mademoiſelle B. qui avoit deux amans.*
Iris, voici ton plus bel âge, 31
*A mademoiſelle F. en partant pour Paris.*
Aimable F. 32
*A monſieur l'Abbé G.*
Pourquoi mon cher Abbé, 34
*Vers pour monſieur S.*
C'eſt Eſculape, c'eſt lui-même, 35
*Chanſon pour le même, à monſieur de B.*
A la ſanté du grand Sigogne, *Ibid.*
*Bouquet à madame la Comteſſe de M.*
Pour vous nous quittons ſans chagrin, 36
*A mademoiſelle de B.*
Qui ſçait aimer ſçait rimer, *Ibid.*
*A madame la Préſidente M.*
Quoique le maître de ces lieux, 37
*A madame la Marquiſe de St C. que l'Auteur appelloit ſa maîtreſſe.*

Pour mon aimable maîtreſſe, 38
*A la même.*
Quels yeux tendres & ſéducteurs ! *Ibid.*
*A mademoiſelle L.*
Briſe tes traits, 39
*Pour madame G.*
Tu paſſois promptement, 40
*Remerciment en pot-pouri, à M. de B.*
Ami je croyois qu'un cœur, 41
*Réponſe de l'Auteur à madame D... qui prenoit les eaux de Pougues.*
Les Eaux de Pougues valent mieux, 45
*A madame D... qui menaçoit l'Auteur d'être tué par ſon mari.*
Non les coups, 47
*Pour monſieur du H. qui jouoit de la guittare, & monſieur J, du deſſus de viole, chez madame de B.*
Dans quels lieux ſuis-je tranſporté, 48
*Madrigal, à mademoiſelle M.*
Jeune Iris tu ne veux que rire, *Ibid.*
*A madame la Comteſſe d'A.*
Demeurons amis de Liſette, 49
*A mademoiſelle M.*
Près de la jeune Thémire, *Ibid.*
*Impromptu.*
En impromptu, 50
*Madrigal, à la même.*
Pourquoi rougir, jeune Thémire, 51
*Autre.*
Dieu d'Amour que tes traits, *Ibid.*
*Sur le mariage de mademoiſelle de la S.*
On vient de voir dans ce ſéjour, 52
*A une Dame & à ſon Amant.*
Ceſſez beaux yeux, 53
*Réponſe à un Couplet où monſieur de*

*M. faiſoit le portrait de madame de la M.*
Du bel objet, 54
*A madame de C. qu'on attendoit à la campagne.*
Qu'une beauté paroiſſe & ſoit aimée, 55
*A madame F.*
Amour, un aimable objet, *Ibid.*
*A madame de B. ſur une bouteille de vin de Champagne.*
Vois ce nectar charmant, 56
*A madame de la M.*
Quels ſons touchans, 57
*Le Roſſignol, à madame de V.*
Iris je viens vous rendre hommage, 58
*A monſieur le Duc de R.*
Cher ami, que ton Iris eſt belle, 59
*Parodie pour madame de la M. à monſieur le Duc de R.*
Que de feux tant de charmes, &c. *Ibid.*
*Muſette.*
C'eſt à vous ma Muſette, 60
*A madame de M.*
En vous quittant, 61
*A madame de B.*
Je m'apperçois bien que l'amour, *Ibid.*
*Pour un homme qui avoit une grande voix fauſſe.*
Le grand Chantre de la Thrace, 62
*A mademoiſelle de M. qui ſe nommoit Angelique, & dont le Chien s'appelloit Médor.*
Si Jupiter pour des objets, 63
*A mademoiſelle M. qui avoit prié l'Auteur de lui montrer à chanter.*
Jeune Iris je n'oſe entreprendre, *Ibid.*
*A madame de B. qui avoit trois garçons*

*fort beaux, & qui accoucha d'une fille.*
Un Amour avec trois Graces, 64
*A madame la Marquiſe d'H. qui avoit jetté de l'eau au viſage de l'Auteur.*
Iris au retour de la chaſſe, 65
*La Parme, Fanfare de M. de D.*
Comment ton peuple intrépide, 66
*La Philisbourg, Fanfare du même.*
Il faut ſignaler ton zéle, 67
*Pour la Société de l'Amphitrion.*
La plus aimable Confrairie, 69
*Pour les Reines de l'Amphitrion.*
Regnez aimables ſouveraines, 71
*Inſcription pour le portrait de monſieur l'Archevêque de R.*
Qu'eſt-il beſoin en vers ou proſe, 73
*A monſieur l'Archevêque de R. en lui donnant ce Recueil, qu'il avoit demandé à l'Auteur.*
Pour un Prélat & pour un Prince, 74
*A monſieur de B. en lui donnant ſon Recueil de Chanſons.*
S'il eſt vrai que je t'amuſe, 75
*A madame de B.*
Si toujours pour la plus aimable, 76
*Dépit amoureux.*
Revenez ma raiſon, *Ibid.*
*A madame P. ſur ſon rhume, & ſur ce qu'elle avoit pris au pied de la lettre les galanteries de l'Auteur.*
Quoi! pour me rendre inconſtant, 81
*A monſieur de C.*
Trois ſaints mots prononcés, 82
*Epître à M. B. Bailly de Reims.*
Vous ſçavez comment tout Poëte, 83
*A madame de B. qui avoit épouſé un homme d'une belle figure.*

Iris de ton ardeur extrême, 84
*A mademoiſelle le M.*
Chantons tous l'aimable Lolotte, 85
*Pour madame la Comteſſe d'E.*
Si pour vous ſatisfaire, 87
*La feuille à l'envers.*
L'autre jour la jeune Liſette, 88
*Les ſouhaits.*
Ma mie, 89
*A une Dame, dont le mari étoit habile Avocat.*
Quand on a de grandes affaires, 91
*Etrennes à Manon, au nom de M. le Marquis de B.*
Que te donner pour tes étrennes, 92
*Pour madame de la T...*
La jeune la T... eſt trop belle, 93
*Vers ſur le portrait d'une maîtreſſe.*
Portrait charmant de ce que j'aime, *Ibid.*
*Fragment tiré d'une Lettre pour monſieur G. Curé de Saint P.*
On veut qu'il écoute à ſon tour, 95
*Autre ſur le même ſujet.*
Par un zéle mal entendu, 96
*A madame de B.*
A Bacchus ſeul je fais ma cour, 97
*A la même.*
L'autre jour le Dieu de Cythere. *Ibid.*
*Madrigal ſur la maîtreſſe de ſon ami.*
Tendre Amour choiſis mieux, &c. 98
*Par monſieur l'Abbé G. à l'Auteur.*
Profitant du loiſir, 98
*Réponſe de l'Auteur.*
Quand tu me mets en paralléle, 99
*Réponſe de monſieur l'Abbé G.*
Honni ſoit qui du ſerpent ſéducteur, 100

*Réponſe de l'Auteur.*
Point ne me ſers de, &c. 101
*Epître écrite de Paris à madame R.*
Chez votre bon papa mignon, 102
*Inſcription pour un Tableau allégorique.*
Avec d'auſſi foibles lumieres, 106
*Autre ſur le même ſujet.*
Voilà donc le fruit de vos veilles, 107
*Autre ſur le même ſujet.*
Tels ſont les frivoles attraits, *Ibid.*
*A madame de la V. qui appelloit l'Auteur ſon mari.*
Vous m'appellez votre époux, *Ibid.*
*A madame de la M. au nom de mademoiſelle R. de l'Opera.*
Eſt-il bien vrai que je reſſemble, 109
*L'Amant vengé.*
Toujours amoureux, 110
*Réponſe à une Lettre en vers qu'un ami avoit écrite.*
De votre Epître & tendre, 111
*Epître à monſieur de C.*
Quelqu'un m'a dit que vous, &c. 117
*A M. de B. ſur trois ſœurs dont il paroiſſoit dédaigner le ſuffrage.*
Ne dédaigne point tant Laris, 118
*Parodie de la Paſſacaille d'Armide.*
C'eſt à tort que tu me fais un crime, 119
*Pour madame la Princeſſe de R.*
R. le bruit court à Paris, 120
*L'Hermaphrodite, à madame S.*
Aimable amie, à voir en vous, 121
*Sur la mort de l'Empereur.*
On dit dans nos hameaux, 122
*Etrennes à M. l'Archevêque de R.*
C'étoit jadis la mode en France, 123

*A mademoiſelle de M.*
Quoi Philis qui doit me connoître, 125
*A M. G. Auteur d'une Ode Latine traduite par l'Auteur.*
Quand j'oſe à ta ſçavante Lyre, 126
*A madame de M.*
Vois ſur la bouche de M. 127
*Portrait de mademoiſelle M.*
Ma maîtreſſe eſt une blonde, *Ibid.*
*Pour madame la Princeſſe de R. contre qui l'on avoit fait des Couplets ſatyriques.*
Quitte le chalumeau, 130
*A mademoiſelle D. qui avoit fait des Couplets pour madame la Ducheſſe d'A.*
Perſonne de nous ne s'abuſe, 132
*A madame de M.*
Si j'ai produis dans un tendre délire, 134
*A la même.*
Par mes Chanſons, 135
*Epître à monſieur l'Abbé G. pour l'inviter à ſouper.*
Chez cet Abbé grand conteur, *Ibid.*
*Epigramme à monſieur de B.*
Vous vous connoiſſez aſſez bien, 137
*Au même.*
J'eſtime fort M. M. *Ibid.*
*Petite lettre à M. B. Intendant de M. l'Archevêque de R.*
On a donc mon très-cher B. 138
*A monſieur l'Archevêque de R.*
Seigneur, lorſque je vois, 140
*Pour mademoiſelle C. jeune enfant que madame la Princeſſe d'E. élevoit chez elle.*
Vous voulez aimable folette, 141
*Le Héros gaillard, à monſieur le Maréchal de S.*

Le grand M. a le courage, 145
*Pour madame de la M. & monſieur le Duc de R.*
Que ce ſéjour a d'attraits, 47
*A mademoiſelle M.*
Quand vous boudez, 148
*Pour madame la Baronne de B.*
Au ſaut du lit, 149
*A madame de la M.*
Dans l'eſperance de vous plaire, 150
*Autre.*
Quoique je ſache que les belles, 151
*A mademoiſelle M.*
Quand votre importune mie, *Ibid.*
*A mademoiſelle de M.*
Trop aimable Silvie, 152
*A mademoiſelle P. avec qui l'Auteur avoit fait un voyage.*
Vous m'avez fait faire un voyage, 153
*A madame de Ch. en lui envoyant des vers qu'elle avoit demandés à l'Auteur.*
Mon amour propre eſt bien flatté, 154
*Papillon.*
Vole cher papillon, 155
*Madrigal.*
Sçavez-vous bien divine Hortenſe, *Ibid.*
*Epigramme.*
Certain pedant homme de guerre, 156
*A mademoiſelle de B.*
Trop aimable enfant d'une mere, *Ibid.*
*A monſieur le M. de S. ſur ſon gouvernement des Pays-Bas.*
Louis couronne tes exploits, 157
*Autre ſur le même ſujet.*
Il étoit juſte que Louis, *Ibid.*

*A une Demoiſelle qui n'étoit pas jolie ; & qui avoit voulu peindre l'Auteur.*
Themire, tu peins à merveille, 158
*A madame R. Intendante de Montauban, ſur ſa belle voix.*
Cedez à R. *Ibid.*
*Epigramme.*
Ni tes hauteurs, ni tes baſſeſſes, 159
*Reponſe à une Dame qui envoyoit ſçavoir des nouvelles de l'Auteur qui avoit mal à la jambe.*
Vous prenez donc part à mon ſort, 160
*Epigramme contre un rival.*
Tu te plains qu'Iris te préfere, 161
*Autre.*
Tu te plains lorſque ta maitreſſe, *Ibid.*
*Autre ſur le départ d'un rival.*
Il n'eſt rien qui ne m'intéreſſe, 162
*Epitre de l'Auteur à madame A. ſur ſes deux filles qui s'étoient rendues au Couvent.*
N'écoutez point la voix de ce monde, 163
*A l'Auteur, par madame le M.*
Puiſqu'il faut au Dieu d'Amour, 167
*Reponſe.*
Pourquoi quand du tendre amour, 168
*A monſieur de M.*
Sous le nom d'amitié, 168
*A madame B. qui avoit critiqué des vers de l'Auteur.*
Votre muſe ſans me connoître, 170
*Par madame de B.*
Par ta muſe vive & badine, 171
*Reponſe.*
Lorſque pour vous belle Themire, 172
*Portrait d'Iris par monſieur T.*
Figurez-vous une mortelle, 173

*Reponſe à l'auteur du precedent portrait.*
Ton pinceau, 174
*Bouquet pour le jour de S. Nicolas, pour deux Demoiſelles qui ſe nommoient Nicole.*
Saint Nicolas patron des filles, 175
*Les amans aiſés.*
Si Catin m'eſt peu fidelle, 176
*Le Villageois qui cherche ſon Veau.*
Sous un arbre dont l'ombrage, 177
*Pour deux Demoiſelles également belles & jolies.*
Je vous aime ſans être amant, 178
*Sur la Reception de monſieur le Duc de N. à l'Académie.*
C'eſt la commune experience, 179
*A monſieur D. Medecin.*
N'aurai-je donc point de nouvelle, 182
*A madame la Princeſſe de M. au ſujet de mademoiſelle ſa fille.*
Quand je peins quelqu'un, 183
*A la même.*
Pour une mere qu'on adore, 184
*A mademoiſelle de la S.*
La Salle eſt plus belle que Flore, *Ibid.*
*La Chaſſe.*
C'eſt ici des bois de Cithere, 185
*A madame de F.*
Pour payer les melons exquis, 187
*A M... qui étoit jaloux de l'Auteur.*
L'infidelle, 188
*Autre.*
Faire attendre, *Ibid.*
*Autre ſur une perſonne qui diſoit avoir pris pour ſa deviſe* : Point tant de ſoupirs, plus de plaiſirs.
La deviſe, 189

*A mademoiſelle R.*
Petit batard, 190
*Rondeau à madame C.*
Je n'oſe, Iris, vous offrir un bouquet, 191
*A madame P. à Orleans.*
J'avois compté ne reſter, 192
*Noels pour la cour de M. L. D. du M.*
A Sceaux c'eſt un uſage, 193
*Epithalame pour un homme fort vieux qui épouſoit une vieille Demoiſelle.*
Depuis qu'Amour au nouveau monde, 199
*Epitre à monſieur l'Abbé A.*
Vous me feriez un vrai plaiſir, 202
*Les ſerments indiſcrets.*
Quand un amant vif & tendre, 206
*A madame de V. M.*
Ami c'eſt aujourd'hui la fête, 208
*A monſieur de S. Chanoine de Reims, ſur la mort de Monſieur de P.*
J'ai partagé votre juſte triſteſſe, 210
*Compliment prononcé par trois jeunes Demoiſelles à l'ouverture du Théâtre de M. L. D. du M.*
Charmantes Muſes de la ſeine, 212
*Couplets pour être mis à la ſuite d'une petite Comédie intitulée* les Héritiers.
Quand je partis de Peſenas, 213
*A madame D. ſur la maladie de ſon fils qui avoit la rougeole.*
Vénus un jour voyant les Graces, 216
*A monſieur de M.*
Mon beau M. de M. 218
*Sur un air de l'Opera Comique.*
Jamais l'Amour ne nuit, dit-on, 219

*A une Dame avec qui l'Auteur evoit été à Verſailles.*
Verſailles eſt un lieu plein d'appas, 220
*A monſieur de B.*
Quand c'eſt Bacchus qui nous raſſemble, 221
*A mademoiſelle de G.*
Vos yeux vainqueurs de toute part, 222
*Pour madame de B. à Paris.*
Amour laiſſe gronder ta mere, 223
*Retour après une abſence.*
Après la douleur, 224
*Pour une Demoiſelle à qui l'on offroit en mariage un Officier de nom.*
Prenez le cœur que vous préſente, 225
*Sur un air de l'Opera Comique.*
Je cede à tes empreſſemens, 226
*Impromptu à une Dame qui promettoit deux baiſers.*
L'aimable Iris me promet, 227
*A madame la Comteſſe d'E.*
J'avois fait cent & cent bravades, 228
*Petit Impromptu à une Dame qui ſe plaignoit que l'Auteur ne pouvoit rien faire pour elle.*
Quoi, ſur un ſi beau ſujet, 229
*La Muſette.*
Tircis voyant que ſa Liſette 230
*Chanſon faite chez un ami à la campagne.*
Quelle demeure fortunée, 231
*A monſieur de M. qui avoit fait en chanſon le portrait de ſa maitreſſe ſous le nom de Liſette.*
Votre Muſette eſt ſi tendre, 232
*Abſence.*
Envain le deſtin nous ſépare, 233

*Pour mademoiſelle de S.*
Ce qui rend Bourbon reſpectable, 234
*Madrigal.*
Dieu d'amour que tes traits ſont doux, 235
*Petit Impromptu pour deux Dames qui demanderent à l'Auteur un couplet.*
Toutes deux jeunes & belles, 236
*Les Tourterelles.*
Que n'ai-je vos accens, 237
*A madame de G.*
Pour ma voiſine, 238
*A madame C.*
Ah qu'ils ſont gros, 240
*Pour mademoiſelle . . .*
L'Amour a comblé mes vœux, 241
*Pour madame H. dont le pied étoit infiniment petit.*
Quoique ce pied pourroit ſuffire, 243
*Pour madame B. ſur ſon portrait qui n'étoit que commencé, & déja fort avancé.*
Cupidon à la guinguette, 244
*A une Dame qui avoit eu la fievre & le tranſport.*
Vous rêvez, vous ſongez à moi, 245
*Bouts-Rimez donnez à l'Auteur.*
Les Dieux ont imprimé ma Philis ſur ton muſle, 246
*Pour mademoiſelle M.*
D'où vient en moi ce changement, 247
*Rondeau.*
C'eſt tout mon bien, couſine ma mignone, 248
*Pour mademoiſelle . . .*
La jeune Iris a des beaux yeux, 249

*A madame P.*
L'autre jour l'aimable Themire, 250
*Epitre à monſieur C.*
J'avois autrefois l'avantage, 251
*Impromptu à une Demoiſelle qui avoit chanté la Cantatille de l'Inconſtance, & qui diſoit qu'elle l'aimoit beaucoup.*
Votre bouche avec éloquence, 254
*A madame C.*
A ſon reveil, 255
*Pour le Roi à ſon retour de l'armée.*
Louis revient ſur ce rivage, 256

*Fin de la Table du premier Volume.*

10093481

10093481

10093481

10093481

10093481